

DEWEY REDMAN

Place aux saxos des mutins de la planète jazz

Serge Truffaut

ILS N'AVAIENT ni moyens financiers, ni supports techniques, ni « marketologues » à leur disposition. Ils n'avaient pas non plus d'accès à ces instruments qui leur auraient permis d'expliquer et défendre les buts ou ambitions qu'ils poursuivaient. Autrement dit, ils étaient isolés. Ils n'avaient rien, absolument rien, sauf leur talent et une foi inébranlable dans le bien-fondé de leur démarche.

Géographiquement, ils étaient dispersés. Même s'ils partageaient des goûts et obsessions musicales entre elles apparentées, ils étaient en effet loin, très loin les uns des autres. L'un était à Chicago et l'autre à Fort Worth. Le troisième était à Saint-Louis alors que le quatrième était à la Nouvelle-Orléans. Le cinquième était à New York, pendant que le sixième était à Saint-Louis.

Ils s'appellent Dewey Redman, Arthur Blythe, Chico Freeman, Ed Blackwell, Oliver Lake, Steve Lacy, David Murray et Hamiet Bluiett. Ils sont tous les enfants, donc les héritiers, du labeur abattu par Thelonious Monk, Charles Mingus, et, voire surtout, Ornette Coleman. S'il fallait décrire d'un trait ces musiciens qui vont participer à cette douzième édition du Festival international de jazz de Montréal, peut-être... peut-être pourrions-nous avancer qu'ils sont les mutins de la planète jazz. À des degrés divers, Dewey Redman et ses amis sont les épêcheurs de tourner en rond. Les artistes du contre-pied sonore.

Depuis maintenant une trentaine d'années, ils ont en commun la passion du lendemain. Ils sont des traits d'union entre Duke Ellington et le folklore malien aussi bien qu'entre le blues du delta du Mississippi et les sonorités noires de l'an 2000. Depuis ce jour où, en 1958, Ornette Coleman accoucha du désormais célèbre *Something Else*, un album paru chez Contemporary, les vannes de la contestation, de la constante remise en question, sont demeurées ouvertes en permanence à cause du travail accompli respectivement par ces corsaires des sonorités aux contours très aigus, très pointus.

Signe distinctif de leur démarche respective, dans les années 60 ces aventuriers avaient tous fondé ou intégré, selon les cas, ces organismes dont les règles de fonctionnement empruntaient aux lois du coopératisme et à l'esprit de solidarité. Ils



Dewey Redman (ci-haut), Steve Lacy et Chico Freeman (à droite) et le World Saxophone Quartet.

étaient musiciens comme ils étaient militants. Ils ont défendu tout d'abord les sons des Noirs d'Amérique pour mieux les confronter et les marier, par la suite, avec les sons de ces damnés de la terre qui habitent l'Afrique. Chez eux, l'esthétisme froid n'a pas droit de cité. Ils sont des antithèses à l'académisme.

Ainsi, Oliver Lake, saxophoniste alto, fut membre-fondateur du *Black Artists Group* de Saint-Louis qu'intégra la saxophoniste baryton Hamiet Bluiett; David Murray, saxophoniste ténor, et Arthur Blythe, saxophoniste alto, tous deux originaires de l'ouest des États-Unis, ont longtemps milité au sein du *Black Music Infinity* mis sur pied par le poète Stanley Crouch qui a écrit bien des textes accompagnant les productions de Wynton Marsalis. Ces quatre souffleurs forment le *World Saxophone Quartet* qu'on pourra entendre

ce soir au Théâtre du Nouveau-Monde.

Pendant des années, Chico Freeman a participé, et continue du reste à participer, aux activités de l'*Association for Advancement of Creative Musicians* dont le pianiste et compositeur Richard Muhl Abrams est la figure de proue. Chico jouera demain soir en compagnie de son père Von Freeman, également saxophoniste.

Batteur de métier, Ed Blackwell a fait plus que participer à une coopérative de musiciens. Aux côtés d'Ornette Coleman, celui par lequel le « scandale » arriva, Blackwell aura été un des principaux acteurs de cette révolution qu'on baptisa « Free Jazz ». Dans quelques jours, ce pionnier des notes qui décapent sera accompagné de Carlos Ward, tromboniste ayant longuement cotoyé Carla

Voir page B-2 : Jazz

**FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE JAZZ
DE MONTRÉAL**



SOMMAIRE

THÉÂTRE

André Brassard
sur les planches

Le Grand Théâtre de Saint-Adolphe d'Howard présente cet été une comédie policière, *Cadavre à découvert* (*Body in the Bathroom*), écrite par Stanley Rupert, alias Normand Chaurette, mettant en vedette un Révérend « aussi compétent en affaires qu'influent dans le diocèse » : c'est le rôle tenu par André Brassard. Il s'agit pour ce dernier, sous la houlette d'André Montmorency, d'un retour au jeu.

Page B-5

LIVRES

Deux romans
de l'enfance

On continue la publication de l'œuvre complète de Marie-Claire Blais en livre de poche. C'est le tour de ses deux premiers romans : *La Belle Bête* (1959) et *Tête blanche* (1960). Il y a beaucoup d'adolescence dans ces romans mais leur ton est si original et leur atmosphère si étrange qu'ils sont apparus tout de suite comme des travaux littéraires exceptionnels. Jean Basile y a rejeté un coup d'oeil.

Page B-6

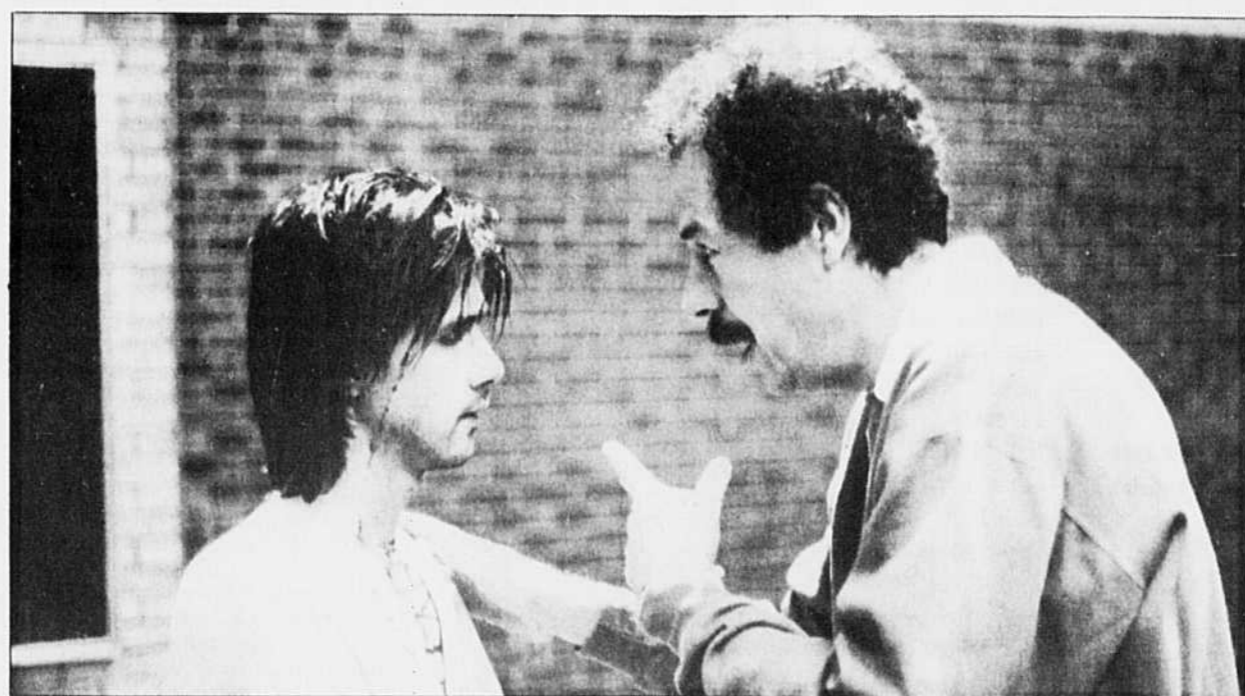
Odile Tremblay

DANS le champ de l'audio-visuel, le procédé est un peu l'équivalent du sondage ou de l'étude de marché : vous rassemblez une soixantaine de personnes dans une salle obscure en leur projetant un film en cours de montage ou une émission pilote de télévision. Vous enregistrez leurs réactions verbales, dépistez le non-dit derrière leurs gestes (ici, ils ont ri, là, soupiré, ailleurs la salle a décroché). Puis vous transformez votre produit (montage, musique) en conséquence.

But de l'exercice : en analysant les réactions d'un public-cible, découvrir si le film ou l'émission se dirige vers un bide ou un triomphe, modifier une trajectoire défaillante, mettre le doigt sur les forces et les faiblesses du document. Fini le parcours à l'aveuglette. Du septième art « sur mesure » ? Pas vraiment. « De toutes façons au Québec, qui a les moyens de reconstruire en profondeur un film voué à l'échec ? » demande le producteur Roger Frappier, précisant que Woody Allen lui, peut se permettre de tourner 40 % d'un film après avoir récolté les commentaires d'un premier public. « Mais ici comme ailleurs, ces tests sont d'excellents indicateurs », poursuit Roger Frappier.

En Grande-Bretagne, aux États-Unis, la recette roule à plein gaz (cinq compagnies privées effectuent les tests de la Fox) alors que chez

Du septième art sur mesure



Lothaire Bluteau et Denys Arcand lors de la production de *Jésus de Montréal*.

nous, elle commence tout juste à vraiment se répandre (pour toucher environ 5 % de notre industrie audiovisuelle). Si les réseaux de télévision organisent souvent leurs propres systèmes de tests, au Québec, une seule compagnie indépendante, *Parlimage*, offre un tel service aux cinéastes, aux vidéastes et aux producteurs. « Nous avons l'avantage de ne

pas être juge et partie », déclare France Capistran, la PDG de l'entreprise (à but non lucratif).

Tout a commencé en 1978. Cette psycho-pédagogue fondait *Parlimage*, une compagnie spécialisée dans l'animation de groupe en audiovisuel. Ils étaient cinq animateurs à développer des techniques d'observation de la salle. « Certains cinéas-

tes sont venus à nos séances, nous demandant de rassembler des groupes pour tester leurs films. À partir des expériences américaines, et de notre propre expertise en animation, on a alors construit nos grilles d'analyse. »

Depuis, à côté de ses activités de formation (ateliers, stages, cours de perfectionnement en cinéma), sa

compagnie a effectué près de 80 tests en tous genres. « Le jour où les entreprises privées investiront dans le septième art, la pratique des tests se généralisera », estime France Capistran. A son avis, le coût de l'opération (de 5.000\$ à 20.000\$) ne devrait plus rebuter les cinéastes : « 50 % de la facture est payée par *Téléfilm* et la *Sogico*, précise-t-elle.

Timidité ? malaise ? Rares sont encore les producteurs et les cinéastes qui avouent faire appel aux lumières de *Parlimage*. Mais Roger Frappier, lui, l'affiche bien haut. Pour *Jésus de Montréal* de Denys Arcand, il a collaboré avec la compagnie dirigée par France Capistran. « À la suite de ces tests, on a retranché toute une scène dans un hôpital à la fin, dit le producteur, modifié des séquences, changé le rythme du film ». Même qu'il a tenu compte des réactions du public-cible (allergique à l'iconographie religieuse) dans son affiche publicitaire pour adopter le désormais célèbre soleil (qui est devenu aussi depuis le sigle de *Parlimage*).

Un zoo la nuit de Jean-Claude Lauzon, *Moody beach* de Richard Roy (qui fut aussi mal reçu en test qu'en salle) ont passé par le crible de *Parlimage*. Quoiqu'on en pense : ce ne sont pas les débutants en mal de conseils qui font appel aux services de la compagnie. « Bien au contraire, indique France Capistran. On collabore avec les producteurs et les réalisateurs de haut calibre. »

Voir page B-2 : Septième art

LE FESTIVAL LITTÉRAIRE DE TROIS 3

fête ses 3 ans à la Maison des Arts de Laval dès le 1er juillet 1991.

Venez rencontrer nos auteur(e)s, comédien(ne)s et musicien(ne)s

1 juillet Jean-Paul Daoust / René-Richard Cyr
Charles Paposoff, saxophoniste
commanditée en partie par

22 juillet René-Daniel Dubois / Marc Bédard /
Elisabeth Chouvalidzé

12 août Monique Larue / Paule Baillargeon
Charles Paposoff, saxophoniste

8 juillet Marie Savard / France Castel
Danielle Boutet, claviériste

29 juillet Monique Bosco / Françoise Faucher /
Sophie Faucher / Monique Richard /
Alain Zouvi
Simon Busbib, chanteur
commanditée en partie par Hydro-Québec
Laval

19 août Catherine Gadouas / Michelle Allen /
France Castel / Nathalie Mallette /
Marc Bédard
Catherine Pinard, pianiste

15 juillet France Théoret / Pol Pelletier
Lucie Cauchon, pianiste

5 août Nicole Brossard / Michèle Magny
Danielle Boutet, claviériste

26 août Germaine Dugas chante...
Lucie Cauchon, pianiste
Normand Lachapelle, bassiste
commanditée par les Productions A.M.A.

sous la présidence d'honneur de madame Lise Bacon, députée de Chomedey, Vice-première ministre et ministre de l'Énergie des Ressources

TOUS LES LUNDIS DE JUILLET ET AOÛT À 20 HEURES

RÉSERVATIONS: (514) 662-4442

PRIX D'ENTRÉE: 10,00 \$

LIEU: Maison des Arts de Laval, 1395, boul. de la Concorde ouest, Laval

Autobus Laval Henri-Bourassa # 35 - # 40 - # 42

RENSEIGNEMENTS:

Festival de TROIS,

(514) 663-4028

Ce festival est possible grâce à l'appui financier de la Ville de Laval et du ministère des Affaires culturelles

le cahier du **Samedi**

◆ Jazz

Bley, et de Mark Elias, ce bassiste qui a participé à l'enregistrement de *The Struggle Continues*.

Ce *Struggle Continues*, cette histoire de lutte qui se poursuit, cette prédisposition à la constante remise en question, est sans aucun doute l'une des dix merveilles des années 80. C'est sous le leadership de Walter Dewey Redman, saxophoniste ténor, et quel saxophoniste, qu'elle avait été enregistrée. De tous les musiciens cités, c'est lui, cet homme au son incisif, qui symbolise le mieux l'histoire du mouvement musical dont les musiciens cités sont les principaux acteurs.

De son domicile newyorkais, il nous a l'autre jour expliqué deux ou trois choses qu'il est bon de connaître sur les débuts de Ornette Coleman, donc sur la gestation de cette révolution qui a enflammé bien des notes au cours des années 60 et 70, et sur ses propres débuts.

Né le 17 mai 1931 à Fort Worth, Texas, dans une famille qui avait une affection toute à fait secondaire pour la musique, Dewey Redman a grandi aux sons de cette musique qui dominait alors cette région, soit le blues. « Pour une foule de raisons à la fois sociales et politiques, le blues était la seule musique disponible lorsque j'étais enfant ».

Dans cet environnement particulier, il sera tout d'abord marqué par les gammes « rythm and blues » de « Louis Jordan et Buddy Johnson, les blues des guitaristes T-Bone Walker et Pee Wee Crayton ainsi que par les saxophonistes Illinois Jacquet et Arnett Cobb. Après, vers 1947, j'ai fait la connaissance de Ornette Coleman et John Carter. À cause de la ségrégation, nous fréquentions la même école. Je me souviens qu'à cette époque tant Ornette que John jouaient du swing. C'est à ce moment-là que j'ai fait la découverte, déterminante, des sonorités de Gene Ammons, Stan Getz, Dexter Gordon et Red Connor ». Red Connor a passé l'arme à gauche en 1954.

En 1948, Redman entreprend, parallèlement à son apprentissage musical, des études en ingénierie à Tuskegee. À cause des coûts afférents, il est obligé d'abandonner. Il retourne donc à Fort Worth. Il étudie le dessin industriel et la musique. En 1953, il obtient ses diplômes. Il rentre à l'ar-

mée. Mais comme il n'est pas pâle de peau, il ne peut pas participer aux activités de l'orchestre militaire. Autant vous dire, « que j'ai détesté l'armée ».

En 1956, il est « prof ». Mais en passionné des études qu'il est, il s'inscrit à la North Texas University tout en continuant à jouer ici et là avec des orchestres locaux. En 1959, « j'ai obtenu ma maîtrise. Je donnai mes cours la semaine et je jouai les fins de semaine. À l'âge de 29 ans, j'ai décidé de me lancer totalement dans la musique et de faire quelque chose de bien. J'essaie encore d'ailleurs ».

Mais quoi au juste ? « D'améliorer constamment le son. Bien avant la technique, l'important c'est d'avoir un bon son. Un son à soi. Tous les saxophonistes que j'aime ont un son unique. Je cherche toujours à posséder un son qui soit le reflet de ma personnalité ».

Cette singularité sonore, qui dans son cas est beaucoup plus prononcée que son propos ne le laisse supposer, aura accompagné bien des aventures. Celle de Ornette Coleman, naturellement, et celle également du merveilleux *Old And New Dreams* qui rassemblait Don Cherry à la trompette, Charlie Haden à la contrebasse et... Ed Blackwell à la batterie.

Aujourd'hui, il ne participe plus à cette histoire de rêves jeunes comme anciens. Aujourd'hui, il s'occupe surtout de SA formation. Il était temps. Il était grandement temps. « J'ai formé un quintette avec Cameron Brown à la contrebasse, Rod Williams au piano, Leroy Williams à la batterie et mon fils Josuah, 22 ans, au saxo. Je suis très fier de lui. Il vient de terminer sa maîtrise en urbanisme à l'Université d'Harvard avec les grands honneurs. Il va me suivre tout cet été. Avant... ». Avant de retourner aux études en septembre. Autrement dit, le job d'été du jeune Josuah consiste à...

Éditée par l'étiquette italienne *Black Saint*, sa dernière production — *Living On The Edge* — est pleine de ces profondeurs si hypnotiques qu'on les fréquente régulièrement. À l'instar de ses prestations au sein de *Old And New Dreams* et de son *Struggle Continues*, Dewey Redman déploie un son qui n'est rien de moins que le son emblématique de toute une génération de musiciens. Soit le son de l'intensité dans le combat.



France Capistran, présidente et directrice générale de Parlimage.

◆ Septième art

Pour un visionnement test, le groupe cobaye d'un film commercial rassemble toutes les couches de la société, les deux sexes, tous les âges, et ne cultive aucun lien avec l'univers de l'audio visuel. *Parlimage* s'est constitué une banque de spectateurs potentiels (et bénévoles). Compte tenu des besoins de l'échantillonnage et des disponibilités de chacun, la compagnie appelle 2000 personnes pour en rassembler de 50 à 300 le jour « J ». Les visionnements suivis d'une discussion se font hors de la présence de l'équipe de tournage afin que le public se sente à l'aise. Les éléments étudiés varient selon les besoins de la production (ici, on questionne le rythme d'une scène, là, la pertinence du dénouement).

« Les producteurs qui font eux-mêmes leurs tests maison ne savent pas poser des questions, ignorent tout de la dynamique de groupe, affirme France Capistran. Nos cinq évaluateurs possèdent une formation en psycho. On a développé des techniques d'observation des réactions du public, en mettant l'accent sur le non verbal, les rires, les soupirs. Après le test (qui dure toute la soirée) et les données qu'on en tire, nous sommes en mesure de préciser à un cinéaste exactement quel bout de scène ne marche pas et pourquoi. »

« Le public est le meilleur des baromètres, conclut France Capistran. Je ne l'ai jamais vu se tromper. » À l'heure des tests, une grande partie du montage est déjà effectuée. « Si les acteurs sont pourris, trop tard, précise-t-elle. Mais il est encore temps de resserrer le rythme du film, de couper des scènes, de les déplacer comme un jeu de blocs, de modifier toute la trame sonore. » La PDG de *Parlimage* affirme avoir « déjà vu des miracles se produire », lors d'un court métrage entre autre « très mauvais au départ et entièrement remonté à la suite des tests ». « Radio-Canada qui n'en voulait pas au départ l'a acheté. Ça a tout changé. À l'opposé, j'ai vu des clients se braquer, refuser nos conclusions et courir au devant de l'échec. »

Les tests ont souvent plus d'impact sur les émissions télé que sur les films car les « pilotes » peuvent subir toutes les modifications recommandées. La populaire série *Chatboub* du canal Famille (qui allait devenir la seule émission québécoise enfantine vendue en France) avait déçu aux enfants lors des visionnements tests de 1988. « Tous les décors et les costumes ont été changés en conséquence, se souvient France Capistran. Même le réalisateur a été remplacé. » Marcel G. Sabourin, le producteur de *Chatboub* dit accorder une importance cruciale à ces visionnements. « On a beau garder notre cœur d'enfant, les tests sont la seule façon d'entrer en contact avec notre public-cible, plutôt que de tout décider à leur place », dit-il.

Dans les émissions pour enfants, les visionnements servent aussi à déterminer à quel groupe d'âge s'adresse un produit. *Parlimage* effectue alors trois séries de tests : auprès des 5-7 ans, des 8-10 ans, des 11-13 ans. « Les enfants sont le plus sévère des publics », constate France Capistran.

Pour *Le fabuleux voyage de l'ange*, film de Jean-Pierre Lefebvre qui sortira dans quelques mois, le producteur François Dupuis a fait exécuter par *Parlimage* des visionnements auprès d'une clientèle d'adolescents, puis d'adultes. À ses yeux, ces tests permettent à une équipe d'acquiescer un recul face à son produit et constituent un guide fort valable. Mais il voit dans le procédé certains pièges. « Le processus créateur s'accommode mal de ces modifications après consultation publique. Ça donnerait quoi sur le plan artistique un produit qui appartiendrait à tout le monde ? » demande-t-il. Même s'il entend réutiliser ces tests dans l'avenir, le producteur refuse de voir là une panacée et une formule de succès sur mesure. « C'est un outil, pas une fin », rappelle-t-il.

JAZZ

Des disques pour faire durer le plaisir

Serge Truffaut

LA CHANTEUSE Abbey Lincoln, les trompettistes Roy Hargrove et Jon Faddis ainsi que le saxophoniste Maceo Parker, sont tous en train d'astiquer leur instrument respectif afin de participer à cette douzième édition du Festival international de jazz de Montréal.

Comme il est désormais de tradition à chaque année, l'atterrissage des artistes et musiciens aura été précédé par la distribution de leur plus récente production. Cette année, les notes dernièrement enregistrées par les artistes mentionnés font échos à la diversité du jazz d'aujourd'hui.

Intitulé *The World is Falling Down*, sur étiquette Verve, le dernier album de la chanteuse Abbey Lincoln est sans aucun doute l'oeuvre la plus significative que cette battante aura signée au cours des dix, voire vingt, dernières années. Signalons toute de suite que ce *World Is Falling Down* est l'oeuvre d'une femme de parole avant tout. Chez elle, les mots ont en effet l'avantage sur l'improvisation. Le sens a toujours le dessus sur l'enveloppe.

Ainsi dans cette histoire d'un monde où tout « fout le camp », dans cette histoire qu'elle a composée, la magnifique Abbey Lincoln nous confie : *The time is late/The fruit is bad/The morning's come/And Roosters crow/But people have no place to go/And disappear/Just like the sun/When day is done*. Ces paroles d'une femme ayant l'indifférence en horreur sont à l'image de tout l'album. C'est blues... blues... blues.

Et comme nous sommes en présence d'un des grands talents du jazz des trente dernières années, les musiciens qui sont à ses côtés sont des musiciens qui ne sont pas à la hauteur, mais bien des musiciens qui ONT de la hauteur. Tenez-vous bien, voici l'identité des bipèdes qui ont soufflé et pianoté pour souligner la beauté d'Abbey Lincoln : Clark Terry à la trompette, Jackie McLean et Jerry Dodgion aux saxophones alto, Alain Jean-Marie au piano, Charlie Hadden à la contrebasse, et Billy Higgins à la batterie. Si Jean-Marie vous est encore inconnu, écoutez, écoutez bien les notes qu'il a brossées, et vous comprendrez pourquoi tous les grands musiciens de passage à Paris l'invitent pour les accompagner.

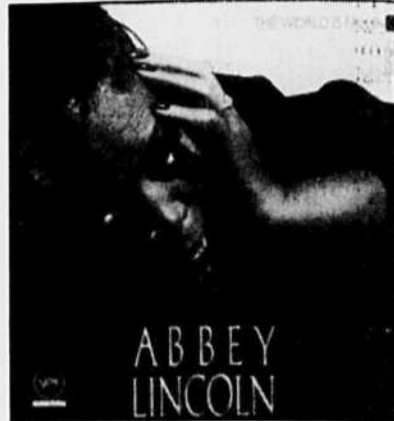
Réunissant des classiques comme le *Hi Fly* de Randy Weston aussi bien que des pièces originales comme ce *First Song*, cette production de Abbey Lincoln est une splendeur.

Roy Hargrove, qui fera son tour au Festival en tant que membre des *Jazz Futures*, est ce qu'il est convenu d'appeler un jeune turc. Il fait partie en effet de cette génération qui, dans la foulée de Wynton Marsalis et consort, a décidé de prendre le jazz par les cornes afin de le détourner notamment des rives du rock and roll pour mieux le remettre sur les rails de ces improvisations construites à l'aune du « Hard Bop ».

À l'instar de Marlon Jordan, Marcus Roberts, Jeff Watts, Bob Hurst, Ralph Peterson, Benny Green, Carl Allen, Tony Reedus, Ralph Moore, Renee Rosnes, Charnett Moffett, Geoff Keezer, Bobby Watson, Donald Harrison, les frères Harper, et plusieurs autres de même acabit, Roy Hargrove accouple constamment sa technique phénoménale à des improvisations incisives.

Son *Public Eye* édité par Novus est à l'image de cette génération. Comme ses complices, Roy Hargrove se réapproprie cet art, cette culture qui a le jazz pour nom, et souffle comme un damné. Soutenu par Antonio Hart au saxophone alto, Stephen Scott au piano, Christian McBride à la contrebasse, et Billy Higgins à la batterie, Hargrove disperse ses notes fougueuses dans tous les coins. À l'écoute de son album, on a la certitude que dans dix ans, et même dans vingt ans, on entendra encore, et pour notre bonheur, la trompette de Roy Hargrove. S'il y en a un qui doit être content, c'est bien Kenny Dorham.

Comme Hargrove, Jon Faddis est trompettiste. Son dernier exploit a



été baptisé *Hornucopia* sur étiquette Epic. Mélange de blues, de bop, de rap, de funk et de swing, ce *Hornucopia* est trop... mélangeant comme dirait « trucmuche ». C'est bien, c'est bon, mais pas autant que le précédent album.

Maceo Parker est saxophoniste alto, Fred Wesley est tromboniste, Pee Wee Ellis est saxophoniste ténor. Ensemble, ils forment l'ossature de la formation qui accompagne depuis des années le sieur James Brown, récemment libéré. Ces trois souffleurs nous proposent depuis quelques jours une production intitulée *The JB Horns sur Justin Time*. Comme il fallait s'en douter, parfois c'est blues, mais plus souvent c'est « rythm and blues ». « Pis ? ». Des fois, c'est bien. Des fois, c'est pas bien. Ni plus, ni moins.

Et puisqu'il vient d'être question de « rythm and blues », voilà quelque chose que tout amateur de musique devrait posséder dans sa discothèque : le *Mercury R and B '46-'62*, distribué par Polygram. Cette compilation des meilleurs enregistrements signés par Dinah Washington, Eddie « Mr Cleanhead » Vinson, Roy Byrd, Buddy et Ella Johnson, Louis Jordan et Clyde McPhatter, est un bijou. En deux mots, cette compilation c'est un « party » musical du début à la fin.

RÉSERVEZ SANS TARDER

LANAUDIÈRE NATURE

L'événement musical de l'été dans un environnement nature !

Judi 4 juillet, 20 h

JOÏES musique SCOTT

Église de Saint-Paul de Joliette
Le piano français à son meilleur
Michel Dalberto, pianiste
SCHUBERT, DEBUSSY, BERG, LISZT
En collaboration avec Radio-Canada
Réseau FM Stéréo

Vendredi 5 juillet, 20 h

Mozart et son merveilleux Requiem Lauber : création sur la même prière
MOZART : Requiem
LAUBER : Requiem (création)
Orchestre Métropolitain sous la direction de Gregor Nowak
Solistes : Dominique Labelle, soprano, Thérèse Sévadjian, mezzo-soprano, Richard Margison, ténor, Grégoire Legendre, baryton
Choeurs : Anima Musica et Chanteurs d'Orphée (dir. : Fred Stoltzfus), Chanteurs de la Place Bourget (dir. : Fernand Lindsay)
En collaboration avec Radio-Canada
Réseau FM Stéréo
Une présentation de L'interurbain Bell
À l'Amphithéâtre

Dimanche 7 juillet, 14 h 30

Fierté du père, pianiste : sa fille, violoniste de 12 ans
Orchestre du Centre national des arts sous la direction de Gregor Nowak
Solistes : Mark Zeltser, pianiste
Elizabeth Zeltser, violoniste de 12 ans
MENDELSSOHN : Concerto pour violon
PROKOFIEFF : 2e concerto pour piano
À l'Amphithéâtre

Points de vente

Billetterie centrale de Joliette
Librairie Martin (514) 759-8446 et (514) 589-5676
Billetterie Articulée (514) 524-4526
Réseau Admission (514) 522-1245
1 800 361-4595 (Frais de service en sus)

- sièges réservés : 34,50 \$
- sièges réservés : 30,25 \$
- parterre extérieur : 15 \$
- Églises : 19,50 \$

(TPS et redevance à la salle incluses - billets non échangeables et non remboursables)

Radio-Canada
Radio et télévision
Diffuseur officiel

L'interurbain Bell
Info-Festival
Le Festival organise ses frais d'après

La Presse

PETRO-CANADA

présentent le

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LANAUDIÈRE

DU 22 JUIN AU 28 JUILLET 1991

Gouvernement du Québec
Ministère des Affaires culturelles

INFORMATION TOURISTIQUE
De Montréal (téléphone local) : 873-2015
D'ailleurs au Canada et des États-Unis : 1-800-363-7777

L'interurbain Bell
Communications Canada

AirCanada
YAMAHA

SPINELLI LESOCLÉS TOYOTA
REPARATEUR OFFICIEL

Musiques & Traditions du monde et le FESTIVAL D'ÉTÉ INTERNATIONAL DE QUÉBEC
Présentent en première à Montréal

SOEUR MARIE KEYROUZ

Chants millénaires sacrés

La tradition Maronite et Byzantine
Ensemble de 10 voix et musiciens

Cathédrale Christ Church
635, rue Ste-Catherine Ouest,
coin Université

Samedi 13 juillet à 20h30

Billets : 19,56 \$ (+ taxes).
Disponibles chez Archambault Musique, Spectrum, La Baie (centre-ville), Place Ville-Marie, Expos, les magasins Provigo, comptoirs Admission et par téléphone 1-800-361-4595 Renseignements 845-1307

«une voix exceptionnelle, cristalline»

«une perle sacrée»

«subtiles arabesques du chant oriental»

on peut vaincre le cancer

SOCIÉTÉ CANADIENNE DU CANCER

CINÉMA

Du cinéma pour les amoureux du jazz

La Cinémathèque présentera un film différent par jour durant le Festival

Odile Tremblay

IL FAUT le voir sur la scène du fameux *Cotton Club* entonner des « udiuh! diuh! » entouré de son orchestre de cuivres et de ses « girls » à l'anatomie audacieusement voilée de plumes d'autruches. Le petit court métrage de dix minutes signé Fred Waller s'intitule *Cab Calloway's Hi-de-Ho*. Il a été tourné en noir et blanc en 1934. Moi, j'ai un faible pour les films d'archives qui resuscitent toute une époque. Celui-ci nous entraîne dans la sillage du légendaire chanteur de jazz Cab Calloway, l'ami d'Ellington, d'Armstrong, de Fats Waller. « Hi-de-Ho » : l'onomatopée a fait la gloire du musicien, le jour où, oubliant les paroles de *Winnie the Moocher*, il leur substitua les trois syllabes dépourvues de sens. Calloway joue ici son propre rôle dans une délicieuse petite fiction célébrant les premiers âges de la radio. À voir à la Cinémathèque québécoise le 28 juin, en première partie du documentaire d'Emmanuel Pittson *Minnie the Moocher and Many, Many More* qui donne la parole à Calloway lui-même.

Le septième art est au rendez-vous du Festival de jazz. Du 28 juin au 6 juillet, la Cinémathèque québécoise présente un film différent par jour (trois projections à 16 h, 18 h, 20 h). Alors rien de tel pour se plonger dans l'ambiance des jours musicaux.

Ceux qui comme moi sont des amateurs du blues visionneront avec grande émotion *En remontant le Mississippi*, du Français Robert Manthouls, tourné en 1972. « Pour redécouvrir les origines du blues, on n'a qu'à suivre le cours du fleuve Mississippi », nous dit une voix hors-champ. Ici, le parcours passe par le pénitencier Angola de Louisiane où les prisonniers entonnent avec des pleurs dans la voix des *work songs* scandant leurs travaux forcés. On y entend B.B. King évoquer ses débuts



La Cinémathèque québécoise présentera en avant-première canadienne du 28 juin au 7 juillet, à 22 h, Benny Carter : *symphony in riffs*.

dans le chant religieux « gospel », Brownie McGee raconter l'exode de la communauté noire du Sud au Nord. Buddy Guy, Albert Collins et Sonny Terry prennent aussi la parole. Tout le film est baigné de vieux blues traditionnels, des « classiques » comme *St. Louis blues*, *John Henry*, *See See Rider*. Quoiqu'un peu décousu, *En remontant le Mississippi*,

inspiré des recherches du musicologue Claude Fléoutier, est un vrai document témoignage explorant ce monde à la fois gêné, candide et désespéré qu'on appelle le blues. (Vendredi, le 5 juillet).

Mais certains films projetés à la Cinémathèque ne sauraient s'adresser à un large public. Seuls les « ini-

tiés » pourront apprécier l'érotique *Imagine the Sound*, du Canadien Ron Mann, tourné en 1981. Le documentaire de 91 minutes constitue une sorte de galerie de portraits des pianistes Cecil Taylor et Paul Bley, du trompettiste Bill Dixon et du saxophoniste Archie Shepp. Nous naviguons ici en plein free jazz, l'école qui, dans le sillage de Coltrane, a

tourné le dos « Bebop » et au « Cool Jazz » pour partir à la recherche d'un son « pur », quasi abstrait (et qui paraît incompréhensible à tant d'auditeurs). Les images sont ici très belles, soignées, épurées avec des gros plans sur les mains des pianistes, la bouche du saxophoniste. Cecil Taylor est filmé dans une chambre nue, seul avec son piano. Plus loin, lui et

Archie Shepp réciteront des poèmes avec des voix dont les modulations rappellent celle de leurs instruments. Et chaque musicien évoquera son évolution musicale sur un air de jazz. Pour les connaisseurs uniquement, dimanche, le 30 juin.

Dans un hommage tout spécial au grand compositeur et musicien Benny Carter, la Cinémathèque présente en avant-première canadienne à 22 h, tous les soirs durant la durée du festival *Benny Carter : Symphony in Riffs*. Ce film est l'unique documentaire jamais réalisé sur le célèbre artiste (qui préférait la trompette). A plus de 83 ans, Benny Carter est toujours actif (le film a été réalisé en 89). À travers le témoignage de son âge mûr, à travers aussi plusieurs documents d'archives (la partie la plus intéressante de cette biographie illustrée d'images du Vieux Londres, de New York de la fin des années 30), on suit 60 ans de carrière de Benny Carter.

« Il est tout ce qu'un musicien désire être », résume la chanteuse Ella Fitzgerald. Natif du Bronx, Benny Carter a fait ses débuts dans les clubs de Harlem au cours des années 20. « Crash », prohibition, on verra Carter et son *Big band* traverser les années d'or du jazz et du swing auprès de Dizzie Gillespie, de Quincy Jones, de David Sanborn, pour devenir ensuite un compositeur et un musicien légendaire (et toujours modeste) invité à se produire partout à travers le monde. On le suit d'ailleurs dans sa tournée japonaise de 87. « Le monde apparaît toujours nouveau à Benny Carter », conclut le documentaire.

On peut déplorer cependant l'académisme d'un film qui n'innove jamais dans sa forme. Burt Lancaster, ici narrateur, effectue ses commentaires d'une voix monocorde qui n'accroche pas le spectateur. Même si les admirateurs de Benny Carter sauront se montrer intéressés par ce document unique, ils déploieront le manque de fantaisie et d'imagination de sa facture.

MUSIQUE

Saisissantes rééditions

Masterworks Portrait

Bach, *Sonates et partitas*, Henrik Szymanowski (MPK 46721); Beethoven, *Sonates* op. 5 no. 1 et no. 2, *Variations Wo. 945*, Pablo Casals et Rudolf Serkin (MPK 46725); Ives, *Symphonie no. 4* et *Robert Browning overture*, American Symphony dir. Leopold Stokowski (MPK 46726); Hindemith, *Requiem* (MPK 45881); Reger, *Concerto op. 114*, Prokofiev, *Concerto op. 53*, Rudolf Serkin (MPK 46452); Barber, *Mémoires* (MPK 46727); Poulenc, *Mémoires*, Ravel *Histoires naturelles*, Pierre Bernac (MPK 46731).

Carol Bergeron

RÉALISÉS entre 1950 et 1966, les enregistrements qui font l'objet de cette recension viennent à peine de réapparaître chez les disquaires. La maison Sony (à l'époque Columbia) les a publiés dans sa collection « Masterworks Portrait » déjà riche de plusieurs autres titres en réédition.

Afin d'éviter toute déception, il est bon de savoir que la restauration de ces documents tient compte des prises de son originales. Ce qui signifie que la lecture doit se faire la plupart du temps en monophonie. Il ne faudrait pas croire que le transfert sur CD est une opération magique qui efface toute trace de souffle de bande et toutes les faiblesses de la copie originale. La fin du second mouvement du *Concerto* pour piano de Max Reger illustre assez bien les frustrations de la technologie.

Ces précautions prises, il ne faudrait pas croire que la qualité technique de ces précieux témoignages soit décevante au point d'en faire son deuil. Dans l'ensemble, ces rééditions ravivent de manière saisissante des échos d'un passé qu'il ne faudrait pas oublier puisque le contenu musical me semble singulièrement intéressant.

À-t-on lu que Léopold Stokowski dirigea la première exécution complète de la quatrième et ultime *Symphonie* de Charles Ives? En voici, avec tous ceux qui participèrent à sa création, la spectaculaire et émouvante lecture discographique. Or cela eut lieu à New York en 1965, 11 ans après la mort du compositeur. C'est également ce spectaculaire chef anglo-américain qui avait proposé la première audition de la *Robert Browning Overture*. À écouter avant même les versions Bernstein.

Intitulé « When lilacs last in the dooryard bloom'd » (« Quand dans mon jardin fleurissent les lilas », élogie du poète Walt Whitman, est la mémoire d'Abraham Lincoln), le *Requiem* de Paul Hindemith fut achevé en 1946. Créée la même année par Robert Shaw qui en avait passé la commande au compositeur allemand réfugié (le temps de la guerre) aux États-Unis, l'œuvre ne suscita d'abord que peu d'intérêt. De

retour en Amérique en 1963, quelques mois avant de mourir, Hindemith eut l'idée de la diriger lui-même avec le New-York Philharmonic, le concerto Louise Parker et le baryton-basse montréalais George London. C'est le rappel de cette « récréation » que publie Sony.

Connaît-on l'extraordinaire duo Pierre Bernac et Francis Poulenc? Pour son ami baryton, Poulenc écrivit un nombre impressionnant de *Mémoires*. Ce disque nous restitue l'impérissable souvenir des *Banalités*, des *Chansons villageoises*, des *Quatre pièces de Guillaume Apollinaire* et des *Calligrammes*.

À cela s'ajoute encore, quelle joie! la version exemplaire des *Histoires naturelles* et des *Mémoires hébraïques* de Maurice Ravel. Une interprétation unique qui laisse dans l'émerveillement absolu.

Neveu de Louise et de Sidney Homer, deux gloires du Metropolitan Opera de New York, Samuel Barber s'intéressa très tôt à la *Mémoire*. C'est pour les Eleanor Steber, Leontyne Price (avec Barber au piano) et Martina Arroyo que furent respectivement écrits *Knoxville : summer of 1915*, *Hermit songs* et *Andromache's farewell*. Des moments exceptionnels qui sortent du silence des archives.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, écrit en 1931 à la demande du pianiste manchot Paul Wittgenstein (commanditaire du *Concerto* pour la main gauche de Ravel), le quatrième *Concerto* de Serge Prokofiev ne fut créé qu'en 1956 par Siegfried Rapp. Wittgenstein n'en avait pas voulu, prétextant qu'il n'y avait rien à retirer d'une partition aussi « agressivement moderne ».

C'est Rudolf Serkin et le Philadelphia Orchestra sous la direction d'Eugene Ormandy qui en réalisèrent la première américaine en même temps qu'un enregistrement, en 1958. Si les mêmes interprètes se retrouvent au service du *Concerto* op. 114 de Max Reger, c'est pour rappeler le soliste le fit connaître au public américain. Un document d'une rare valeur.

Inutile de rappeler que Serkin fut également un chambriste remarquable. Sa longue collaboration avec Pablo Casals en témoigne largement. À leur intégrale « beethovenienne » des *Sonates* pour violoncelle et piano, il manquait — depuis un certain temps qu'étaient parues les trois dernières (MPK 45682) — les deux premières de l'opus 5. Une interprétation qui vibre d'un humanisme profond.

Les irrédicibles admirateurs de la version Szyryng des *Sonates et Partitas* pour violon seul de Bach, se réjouiront de sa récente réédition. Complété en 1965, l'enregistrement tardait à revenir au catalogue. Ici, l'intelligence et la technique se conjuguent en un style d'une souveraine sobriété.

Palombella rossa

De Nanni Moretti. Avec Nanni Moretti, Sivio Orlando, Mariella Valentini, Raoul Ruiz. Scén. : Nanni Moretti. Image : Giuseppe Lanci. Italie, 1989.

Alain Charbonneau

ACTEUR, scénariste, metteur en scène, producteur et, à la limite, sujet de ses films (il jouait le prêtre philanthrope dans *La Messe est finie*), campe ici un député communiste, qui, frappé d'amnésie partielle à la suite d'un accident d'automobile, devra réapprendre non seulement qui est, à savoir « un communiste », mais aussi ce que peut bien signifier être communiste aujourd'hui. Interrogation que beaucoup tiennent pour dépassée, à l'heure avancée de la désillusion politique de la gauche, mais que Moretti, relevant le défi de la mort des idéologies et de la confusion croissante entre gauche et droite, formule de manière personnelle avec beaucoup d'intelligence, sans le didactisme qui leste le traditionnel film à thèse. Outre les effets comiques qu'il tire de l'amnésie de son personnage, à qui, sans qu'il y comprenne grand-chose, on ne cesse de parler de sa dernière performance lors d'un récent débat télévisé, Moretti, comme pour tenir à distance les termes mêmes des questions que soulève son film, emprunte les voies de l'allégorie : c'est en effet en disputant un match de water-polo que Michèle Budavardi va recomposer le puzzle de sa personnalité, et partant, retrouver le sens et la couleur d'origine (*rossa*) de son engagement politique.

D'où le titre, mystérieux pour les non-initiés : *palombella* désigne en italien l'espèce de lob que pratiquent les joueurs de water-polo pour déjouer le gardien adverse. D'où le sport comme allégorie des rapports de force entre individus mais aussi comme image d'un socialisme primitif, l'esprit d'équipe et le but commun à atteindre renvoyant aux grands idéaux de la pensée socialiste. D'où enfin la piscine où se déroule l'essentiel de l'action et qui métaphorise la scène sociale italienne où pataugent et se débattent les honnêtes citoyens, représentés ici par les joueurs des deux équipes (tous égaux, ne serait-ce que de maillots), mais aussi autour de laquelle gravitent gourous et prêtres laïques de

nos sociétés modernes : psychologues, journalistes, catholiques de gauche, etc. Or c'est d'abord en résistant à la langue anémiée des médias comme à la langue de bois des politiciens, au jargon des technocrates comme au prêt-à-parler des journalistes, que Michèle va renouer avec ses propres partis pris : « Qui parle mal, pense mal et vit mal ». Précepte qui vaudra à la journaliste qui cherche à l'interroger entre les séquences de jeux une gifle pour avoir prononcé le mot anglais *cheap*. *Palombella rossa* forme ainsi mais de manière résolument moderne une satire décapante, non pas de la société italienne (le film est trop peu réaliste) mais des discours et des rhétoriques perverses qui la traversent et la corrompent.

Enfin, comme son héros, qui résiste à l'air du temps, le film de Moretti oppose à l'absorption croissante du cinéma par la pub et la télé, sa mise en scène dépouillée, abstraite à force d'économie, et son intégrité idéologique : poser des questions qui n'ont plus cours sur le marché intellectuel. Qu'il tourne au ralenti une montée de Michèle qui se termine en queue de poisson sur un mauvais dribble, ou qu'il nous montre partisans et coéquipiers regardant à la télé la dernière scène du *Docteur Jivago* comme si c'était la fin d'un match, Moretti file non sans humour la métaphore sportive mais toujours en sabotant au passage les codes et les manières : le ralenti, plaie des mauvais films-télé et moyen d'analyse des commentateurs sportifs, perd ici son pouvoir d'emphase. De même, être communiste pour Moretti-Budavardi, c'est espérer contre toute attente, dans un monde où Julie Christie ne se retourne pas vers Omar Sharif s'effondrant sur le quai de gare, qu'un jour peut-être elle se retournera.



Mariella Valentini et Nanni Moretti dans une scène du film *Palombella Rossa*.

Communisme et water-polo

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645

CE SOIR, DERNIER SOIR	
6h45	EDWARD AUX MAINS D'ARGENT
9h00	THE DOORS
DIMANCHE ET LUNDI	
1h00	L'HISTOIRE SANS FIN 2
2h45	CROC BLANC
4h45	RETOUR VERS LE FUTUR 3
7h00	DAMES GALANTES
9h00	LE PARRAIN 3e PARTIE
99¢ LUN. AU JEU. 1,99\$ VEN. SAM. DIM. ET FÊTES.	
CHACUN DES FILMS	
Prix pour tous, adultes et enfants. Taxes (municipale et TPS) non-incluses	
OUTREMONT	
1248, RUE BERNARD 273 0437	

FAMOUS PLAYERS Matinées 5,00\$ INFO-FILM 866-Q111
du lundi au vendredi 11h00 à 22h00

BYRON... IL REGRETTE SEULEMENT LES PECHES QU'IL N'A PAS PU COMMETTRE
"UNE SURPRISE AGREABLE QUI JUSTIFIE LE DÉPLACEMENT"
- Luc Perreault, La Presse.

"UN FILM SUPERBE."
- Odile Tremblay, Le Devoir.

ROWING WITH THE WIND
VO ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
MÉTIER ET RÉALISÉ PAR GONZALO SÁENZ • PRODUIT PAR ANDRÉS VICENTE GÓMEZ

Maintenant à l'affiche!

LE PARISIEN **LAVAL** **LE PARIS**

CHARLOTTE GAINSBORG **I UN FILM DE I BERTRAND BLIER** **ANOUK GRINBERG**

MUSIQUE DE PHILIP GLASS et ARNO

MERCI LA VIE

120-4-00-6-45-9-15 12-00-2-15-4-30-7-00-9-30 2-340-ST-JOSEPH-773-9492 2-00-7-30-9-40

Victor-Lévy Beaulieu et la défense du pays

Hervé Guay

AU QUÉBEC, ce n'est pas souvent que le théâtre d'été donne lieu de grandes premières ni que la tragédie se joue en saison estivale. Ce n'est pas souvent non plus que la création d'un auteur dramatique d'importance se fasse à l'extérieur des grands centres. La petite ville de Trois-Pistoles profitera donc de ce triple phénomène pour sortir de l'ombre. On pourra y voir sur fond de grand fleuve *La maison cassée*, le dernier drame de Victor-Lévy Beaulieu, le prolifique auteur du téléroman *L'héritage*.

« Une pièce dure pour un pays dur », au dire de l'écrivain pistolois,

par quoi il veut démontrer qu'il ne donne pas « dans les galipettes comme ailleurs » et qu'« il ne parle pas de rien ». « Son plus grand texte », selon le metteur en scène, Jean Salvy, pour qui la véritable filiation de ce drame se trouve dans le théâtre grec.

Un sombre drame familial qui peut se lire à toutes sortes de niveau, dit encore Jean Salvy, ce qui est le propre des plus grands. À un degré social, il s'agit de l'abandon des campagnes. Au niveau psychologique, nous voilà face à un conflit de génération. Si on se tourne vers la grille analytique, la névrose du personnage principal est à la source du drame. Et sur un plan politique, en faisant l'équation maison égale pays, on y

dresse le constat d'anciens qui ont bâti un pays dont les jeunes ne veulent pas. De ce point de vue-là, pour Salvy, « ça donne le vertige ! »

Là-dessus, metteur en scène et dramaturge semblent s'entendre car, dans sa grande maison de Trois-Pistoles, Victor-Lévy Beaulieu tient le même discours. Il affirme avoir écrit ce texte pour « défendre son pays ». Plus particulièrement, son pays à lui, ces Trois-Pistoles, boudees, négligées, méprisées par les hommes politiques, les fonctionnaires. « Toutes des tapettes » à son avis.

Il s'en prend en fait à tous ceux qui assistent muets à ce qu'il nomme défaillance de pays, ce retournement que vit dans l'horreur le Québec rural où « les rangs se vident, les paroisses se vident, les villages se vident ». Cette pièce de théâtre devient son prêche, sa façon de dénoncer le triste état de la société québécoise où l'attentisme a remplacé le dynamisme, où domine désormais « le point de vue d'Outremont, le point de vue des institutions ». Il ajoute exaspéré : « Faudrait aussi dire au monde qu'on n'est pas juste un pays de tapettes ».

On reconnaît bien là l'ire perpétuelle de Victor-Lévy Beaulieu dont c'est sans doute la plus grande force, selon Jean Salvy : « Il a la puissance de crier ». D'ailleurs, révolte et colère ébranlent *La maison cassée* à tel point que celles-ci n'arrivent pas à s'apaiser ni chez le père ni chez le fils. Or, un contre-point apparaît enfin à cette rage inutile, un personnage tout à fait inédit dans l'oeuvre de l'auteur, sans doute l'un des plus beaux de son théâtre, Blanche.

Cette sexagénaire incarne fusionnée la mère et l'amoureuse. De plus, elle porte aussi le flambeau vacillant de l'espoir malgré cette maison déchirée qu'on se prépare à abandonner. Dans sa bouche, cela donne : « ce qui voudrait dire que, dans le pire, il y a pas juste le désespoir ».

Qui plus est, le rôle sera tenu par Pauline Julien — on ne pouvait mieux choisir. Elle fait ainsi un retour remarqué au théâtre : « C'est ce que je veux faire, moi. La chanson, j'ai déjà donné ». Il y a bien 15 ans qu'elle n'a joué une pièce qui ne comporte pas de chanson.

De même les racines de *La maison cassée* remontent aussi à une quinzaine d'années. À cette époque, l'écrivain du Bas-du-fleuve avait écrit un télé-théâtre intitulé *In Terra aliena* — autrement dit en terre étrangère. La performance de Paul Guèvremont dans le personnage principal avait à ce point impressionné le scénariste qu'il songeait en faire une véritable pièce de théâtre. Puis le projet était tombé à l'eau à la mort du vieil acteur.

Aussi quand est né l'idée d'une création à Trois-Pistoles à l'été, l'écrivain s'est-il souvenu des personnages qu'il avait laissés en rade. Il faut dire que la conjoncture politique a mis à nouveau sur la sellette les grandes questions au coeur de ce drame. La refonte a donc donné *La maison cassée*, dédiée justement à la mémoire de Paul Guèvremont « qui sut si bien transgresser le simple artisan en lui pour devenir un prodigieux artiste ».

De surcroît, la pièce rappelle à l'auteur des souvenirs d'enfance, quand, à 13 ans, il a dû suivre ses parents qui quittaient Trois-Pistoles. « J'voulais pas y aller mais m'ont amené. Moi, j'voulais rester icitte pis



Pauline Julien et Aubert Pallascio dans une scène de *La maison cassée*, de Victor-Lévy Beaulieu.

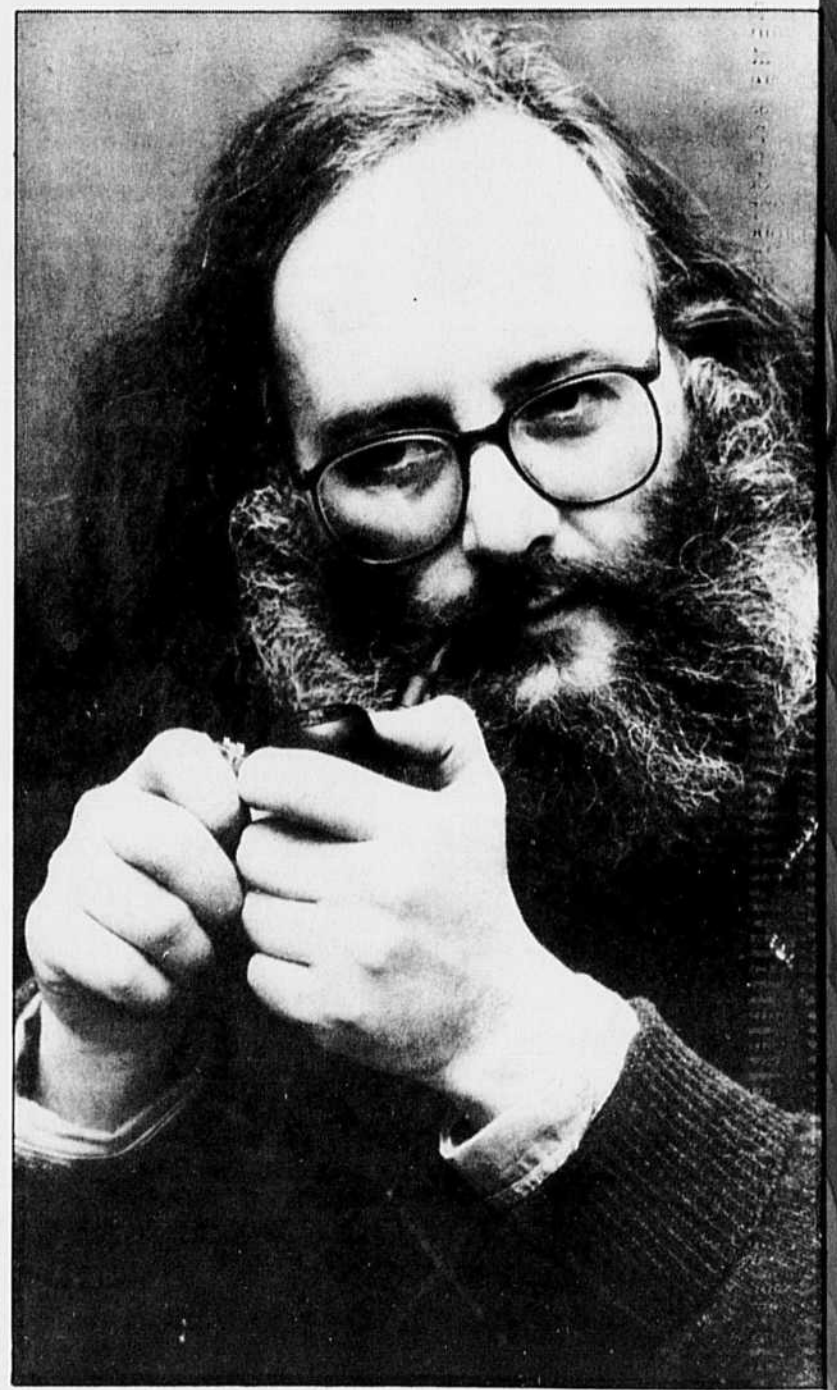
continuer à courir pis à tirer des roches ».

Aujourd'hui, l'écrivain est de retour à Trois-Pistoles où il vit la moitié de l'année, le long de la 132, la seule à mener en Gaspésie, parce que l'autoroute 20 n'a jamais atteint Trois-Pistoles. En face de lui, il a ce faisant la preuve de ce qu'il avance, c'est-à-dire qu'attendre que les gouvernements jouent un rôle essentiel dans le développement des petites régions comme celles des Basques est dérisoire. Autant attendre Godot.

Douce revanche au coeur de l'écrivain cette fois-ci qu'on devra descendre de Montréal pour venir assister à la première de sa pièce pour laquelle on a même déjà noté un autocar. Le détour risque de valoir le coup au demeurant si on se fie au texte publié chez Stanké et à la distribution chargée de le défendre.

Cependant, parmi les inconnus, il reste encore à savoir si le pays de Victor-Lévy paiera de retour l'affection qu'il leur a manifestée en signant la première création du nouveau théâtre d'été du camping municipal. À ce sujet, Jean Salvy fait toutefois une mise au point : même si le public aurait peut-être voulu qu'on ramène la pièce à un téléroman, sa « volonté est totale de sortir du bas réaliste ».

Quant à l'auteur, il compte sur le fait que « quand on fait des belles affaires... » Points de suspension qui en disent long sur l'accueil qu'il voudrait qu'on réserve à son texte le plus récent. Au Service touristique de Trois-Pistoles, on dit que les ventes vont bon train.



« Une pièce dure pour un pays dur », de dire le prolifique auteur Victor-Lévy Beaulieu de son plus récent drame.

"Une histoire bouleversante... un superbe portrait de femme. Kaprisky étonnante!"
— PREMIÈRE

VALÉRIE KAPRISKY YVES JACQUES PETER GALLAGHER

MILENA

UN FILM DE VERA BELMONT
GUDRUN LANGREBE JACQUES PENOT PHILIP ANGLIM DANS LE RÔLE DE KAFKA
COPRODUCTEURS CLAUDE LÉGER GÜNTER ROHRBACH PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ VÉRA BELMONT

3^e SEM. DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS

"PALOMBELLA ROSSA, LE SEUL ÉVÉNEMENT DU FESTIVAL DE VENISE!"
Les Cahiers du Cinéma

"BRILLANTISSIME"
Première

"LE SALUT DE VENISE EST VENU AVEC NANNI MORETTI & PALOMBELLA ROSSA!"
Studio

PALOMBELLA ROSSA
UN FILM DE NANNI MORETTI

A L'AFFICHE! LE DEVOIR ALLIANCE 101.5

VERSION FRANÇAISE V. ITALIENNE, SOUS-TITRES FRANÇAIS
DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS CENTRE-VILLE 2001, RUE UNIVERSITY

"★ ★ ★ ★ SÉDUISANT!"
Madonna: Une star jusqu'au bout des ongles!
— Bruce Williamson, PLAYBOY

"STUPÉFIANT, RENVERSANT ET AMUSANT!"
Un film à ne pas manquer!
Vraiment éblouissant!
— Joanna Langfield, THE MOVIE MINUTE

"EXTRAVAGANT, SCANDALEUX ET PALPITANT!"
Le divertissement par excellence.
— Trish Deitch Rohrer, GQ MAGAZINE

AU LIT avec MADONNA

MIRAMAX FILMS PROPAGANDA FILMS/BOY TOY, INC.
MADONNA TIL THOR DANE ROBERT LEACOCK
BARRY ALEXANDER BROWN MADONNA STEVE GOLIN
SIGURJON SIGHVATSSON TIM CLAWSON JAY ROEWE ALEK KESHISHIAN

EN VERSION FRANÇAISE

BERRI ST DENIS & STE CATHERINE TERREBONNE
CARREFOUR LAVAL 2230, BOUL. LE CARREFOUR
CARREFOUR LANGELIER 7305, BOUL. LANGELIER 255-5482

aussi à l'affiche en version originale anglaise au cinéma ASTRE, du 28 juin au 2 juillet

2^e CONOURS DE PHOTO BELLE GUEULE

CONCOURS DE PORTFOLIO

CIEL VARIABLE PREMIER PRIX **\$1000**

PRÉSENTE SON DEUXIÈME CONCOURS DE PORTFOLIO AVEC LA PARTICIPATION DE LA BIÈRE BELLE GUEULE ET DU DEVOIR.

DEUXIÈME PRIX **\$500**

TROISIÈME PRIX **\$250**

DÉFINITION :
Un portfolio est un ensemble de photographies (accompagnées d'un texte ou non) qui présentent un caractère d'homogénéité au niveau de la vision et de la présentation du thème abordé.

Les trois portfolios gagnants seront publiés en tout ou en partie dans le numéro 18 (spécial portfolio) de Ciel Variable au début de décembre 1991.

LE DEVOIR

POUR RÉGLEMENTS COMPLETS DU CONCOURS:
Productions Ciel Variable
Concours de photo Belle Gueule
2570, rue Nicolet, bureau 311,
Montréal (Québec) H1W 3L5
Téléphone (514) 521 8980

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 29 JUIN
LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE CIEL MF
PRÉSENTE À 22:00

- concerto pour piano no 17 (Mozart)
- quatuor op. 76 no 3 (Haydn)
- concerti RV 121, 126, 145, 152 et 166 (Vivaldi)
- sinfonies nos 1-2-3 (Scarlatti)
- adagio en sol mineur (Albinoni)

DEMAIN SOIR, 22:00

- suite du temps de Holberg op. 40 (Grieg)
- extr. suite no 1 de Peer Gynt (Grieg)
- concerti RV 447 et 453 (Vivaldi)
- Les 4 saisons: printemps et été (Vivaldi)
- concerti Armonici nos 1-2-3 (Pergolesi att. Wassenaer)

ciel 98.5

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

André Brassard sur les planches

Michel Vaïs

LE GRAND THÉÂTRE de Saint-Adolphe d'Howard présente cet été une comédie policière de Stanley Rupert, *Cadavre à découvert* (*Body in the Bathroom*). Sous cette annonce anodine se cache un canular étonnant, puisque tout le monde sait maintenant que Stanley Rupert n'existe pas, car il s'agit du pseudonyme de Normand Charette, auteur québécois respecté à l'écriture dense et poétique qui entreprend ainsi d'explorer une autre facette de sa personnalité littéraire. Par ailleurs, *Body in the Bathroom* n'a pas encore été écrite. Il ne s'agit donc ni d'une traduction ni d'une adaptation. Ainsi, le mystère n'a pas tenu aussi longtemps que dans le cas de Boris Vian qui, sous le nom de Vernon Sullivan, fit passer *J'irai cracher sur vos tombes* pour la traduction française d'un roman américain, qu'il alla même jusqu'à écrire à posteriori, en anglais! Autre cas célèbre de schizophrénie littéraire, l'histoire Romain Gary/Emile Ajar, plus récente, a aussi mystifié le monde des lettres assez longtemps.

La pièce de Stanley Rupert s'inscrit dans la tradition de l'œuvre d'Agatha Christie. Elle réunit dans un manoir de Nouvelle-Angleterre une série de gens respectables, notamment une veuve sympathique, un écrivain, une bonne, un détective, et un Révérend « aussi compétent en affaires qu'influent dans le diocèse » : c'est le rôle tenu par André Brassard. Il s'agit pour ce dernier, sous la houlette d'André Montmorency, d'un retour au jeu. « C'est toujours délicat de parler d'une pièce à suspense, commence-t-il. Il y a dès le début un cadavre qui traîne au milieu de la place ; il y a des gens qui le cachent, d'autres qui le trouvent, d'autres qui le promènent et à la fin du premier acte, tout le monde le découvre, le détective arrive, et c'est l'entracte traditionnel. Au deuxième acte, on essaie de savoir ce qui s'est passé. C'est pas très compliqué. Ça se passe dans les années 1950, dans un cottage américain ».

Ce retour au jeu s'est effectué très simplement, lorsque Montmorency a appelé Brassard pour lui proposer le rôle, qui n'avait donc pas été écrit pour lui. « Cela dit, à un moment donné, j'ai trouvé que le Révérend ne parlait pas assez, alors j'ai demandé à Charette de rajouter des affaires... Tant qu'à se déplacer! » C'est la première incursion de Brassard dans le circuit du théâtre d'été (si l'on excepte sa mise en scène de *Demain*

matin, Montréal m'attend en 1970 au Jardin des étoiles de la Ronde, avant la reprise au Théâtre Maisonneuve). « On ne m'avait jamais rien proposé à faire l'été, et par ailleurs, il y a toujours eu une espèce de snobisme qui, j'imagine, est en train de se résorber, à propos de ce théâtre. Cette année, ça tombait bien puisque je n'avais pas de travail pour l'été, donc pas d'argent. Il n'y a pas de honte à gagner sa vie. Et puis, on joue seulement quatre soirs par semaine, l'équipe est sympathique, c'est agréable de se trouver avec Denise Filiatrault, Muriel Dutil, Denis Roy et Alain Zouvi. En fait, je compte me mettre à jouer de plus en plus, parce que ça me manque. Il y a même un projet sur lequel j'ai commencé à travailler depuis mon départ d'Ottawa, qui sera mûr dans un an, et dont je ne peux pas encore parler. C'était donc une bonne façon de reprendre contact en douceur avec les planches, sans me mettre sur les épaules une responsabilité terrible (ce n'est pas Hamlet!); c'est un bon rôle, qui va me permettre de me dérouiller, de retravailler avec le public ».

Après avoir joué, en deuxième année d'école, un berger dans un spectacle de Noël, Brassard a monté, dès la septième année et pendant ses quatre années de cours classiques, des extraits de Molière dans lesquels il jouait aussi. « J'ai fait Scapin, le malade imaginaire, des docteurs; Cyrano aussi, un petit rôle dans *Les Plaideurs* de Racine en 1958. Ensuite, je suis allé chez madame Audet et pendant deux étés, vers 1961-62, entre autres avec Serge Turgeon, nous avons créé une petite compagnie qui s'appelait le Théâtre de l'Échange pour présenter en tournée un répertoire de poèmes, *L'Ours* et *La demande en mariage* de Tchekhov. Puis ce fut l'aventure de la Cabergnote en 1963. J'ai joué là dans *Le Tricycle* d'Arabal ».

C'est à cette époque que j'ai connu personnellement André Brassard, dans ce minuscule théâtre de fond de cour de la rue Saint-Hubert, qui a tenu six mois. Mes yeux d'adolescent s'écarquillaient à ce personnage grimpé vêtu d'oripeaux, au jeu outrancier des comédiens de mon âge, parmi lesquels se trouvait aussi Francine Noël. La mise en scène était signée Pascal Desgranges, qui drainera ensuite Brassard au Théâtre des Saltimbanques où il devait monter *L'équarrissage pour tous* de Boris Vian, en septembre 1964. Nous y avons joué tous les deux, lui, un jeune homme qui se déguisait en

femme pour échapper au service militaire, moi, un soldat allemand qui en tombait amoureux. En robe à fleurs, des ballons en guise de seins, il me titillait jusqu'à ce que je me jette sur lui et que je lui sorte un ballon du corsage en constatant, déconfit : « Ah, c'est un Karsson! » Le soir où le ballon m'a éclaté dans la main à cause du trac, notre fou rire fut difficile à contrôler.

« En même temps, j'ai fait de la télé, quelques bums dans *Rue de l'Anse* ou *Les Enquêtes Jobidon*. Et après, à la scène, j'ai joué dans *Le Placard* d'Arthur Kopit à l'Égrogère, avec Denise Pelletier, Jean Besré, Luce Guilbeault et François Rozet, sous la direction d'André Rogé. Je faisais un des cinq grooms. J'ai aussi monté et interprété en solo *Je m'appelle François Sigouin*, d'après le roman de Jacques Hébert, *Les Ecoeurants*. C'était l'histoire d'un adolescent, fils de juge à Québec, qui se trouvait à poser une bombe. Hébert était l'éditeur de Tremblay. J'ai commencé à présenter la pièce à l'Expo, puis en tournée, presque une centaine de fois pendant un an et demi, jusqu'à Shefferville. C'était sympathique, j'avais vingt et un ans, et je gagnais ma vie en jouant! Par la suite, je n'ai plus rien fait d'important comme acteur, sauf *Damnée Manon*, sacrée *Sandra* en 1980, tout seul, au café-théâtre Les Fleurs du mal. Il n'y a eu que quinze représentations, devant un maximum de 450 personnes. C'était l'époque où je me trouvais un peu sévère face aux acteurs, et j'avais voulu vérifier par moi-même la validité de mon approche ».

Le jeu cinématographique a l'air de fasciner Brassard autant que celui du théâtre. On se souvient de sa brève apparition en Sandra dans le film de Michel Moreau, *Les Trois Montréal de Michel Tremblay*. L'automne dernier, Paul Tana lui a demandé de faire un curé dans *La Sarasine* qui sortira à l'automne 1991. Ce film, à moitié tourné en italien, montre Brassard sous les traits d'un curé, Québécois de souche n'aimant pas voir les étrangers séduire les femmes de son pays. « Jouer est moins fatigant que de faire de la mise en scène, surtout au cinéma où on s'occupe de vous, on vous maquille, on vous nourrit et on vous dit vous ».

Dans quel genre de rôles se voit-il? « Je ne me distribuerai certainement pas dans Roméo ; quand on est acteur, on est toujours pogné avec son physique. Quand nous avons présenté *Les Feluettes* à Paris, un journaliste a fait de moi la description

que j'ai trouvée la plus aimable : il a écrit que j'étais dans la quarantaine, ni grand ni mince. C'était quand même plus sympathique que de dire petit et gros! »

Il ne sait pas du tout s'il préférerait jouer les comiques ou les tendres. Ce sera à un metteur en scène de le révéler à lui-même. « C'est ça, les acteurs : on dit prenez-nous et faites de nous ce que vous voulez. C'est bien agréable de n'avoir à se préoccuper que de sa petite affaire. Je regarde mon horaire de répétition et j'encercle seulement les jours où je travaille ; je n'ai pas besoin d'être là tout le temps. Seulement, c'est fatigant physiquement. Les premières journées, je n'en revenais pas d'avoir autant mal aux jambes à passer des heures debout! Mais est-ce que jouer est aussi fatigant sur un autre plan? Attendez, j'en ai envie de mettre son grain de sel dans la mise en scène de *Cadavre à découvert*? » Cela s'est fait très spontanément, parce que Montmorency n'a pas de problème d'autorité, et il y avait aussi Filiatrault dans la distribution. Plutôt qu'un système hiérarchique rigide, nous avons travaillé dans la collégialité. Simple, j'ai dû me défaire de la mauvaise habitude de m'asseoir derrière la table pendant que les autres acteurs travaillaient : je commençais à prendre des notes! Dès que je me mettais sur le côté, je perdais mon rapport physique habituel avec les comédiens ».

Les metteurs en scène se disent souvent frustrés de ne pas pouvoir chasser, en jouant, le trac qui les habite pendant la représentation, du moins le soir de la première. Or c'est là un sentiment qu'André Brassard n'a pas connu depuis longtemps. Et comme comédien? « Peut-être ce soir, pour la première, avec les grosses poches dans la salle, ça va être plus énervant. Mais d'un autre côté, on se prépare en conséquence. On doit faire une italienne avant la représentation. Si on n'a pas le temps, tant pis, on se maquillera et on jouera. Curieusement, quand j'ai joué la première fois samedi dernier, je suis sorti de scène en demandant à



André Brassard

PHOTO JACQUES GRENIER

mes copains si c'était bien fini. Tout était allé si vite que de retour dans la coulisse, j'avais vraiment cru que nous avions sauté quelque chose. Comme si le temps avait été suspendu. Il paraît que c'est toujours comme ça ».

Qu'est-ce qui s'annonce pour l'automne? « À partir du 30 septembre, la fameuse trilogie, que je ne suis pas encore capable d'appeler *trilogie des Brassard*, comme Michel Tremblay a décidé de la nommer, qui prendra l'affiche pour l'ouverture du nouveau Théâtre d'aujourd'hui. C'est, à travers trois pièces de Tremblay (*À toi pour toujours*, *la Marie-Lou*, *Sainte-Carmen de la Main et Damnée Manon*, sacrée *Sandra*), un portrait de notre société, de la grande noirceur à l'échec du Référendum. Avec les entractes, à donner un spectacle de quatre heures et demie quand on présentera les pièces d'affilée, du vendredi au dimanche. Je monterai ensuite *En attendant Godot* au TNM, que j'ai déjà fait il y a longtemps; la nouvelle

pièce d'Anne Legault, *Contes d'hiver 1971*, qui prend l'affiche en février au Théâtre d'aujourd'hui et au TPQ. Et en principe, *Iphigénie* à la NCT.

En attendant, on peut toujours aller voir Brassard dans le premier Stanley Rupert à Saint-Adolphe d'Howard. En 1990, cette compagnie avait présenté *La Souricière* d'Agatha Christie. Il s'agit donc d'une sorte de spécialisation dans le suspense, d'un créneau qui distingue cette salle dans la masse des théâtres d'été. La semaine dernière, le bruit avait couru que ce théâtre avait des problèmes financiers, et la représentation de vendredi dernier a été annulée. « On nous a coupé l'électricité pendant trois jours, de lundi à mercredi, ce qui nous a forcés à reporter la première à samedi pour pouvoir répéter davantage. Maintenant, a-t-elle été réglée, au prochain chèque qui va rebondir, on va crier, mais pour tout de suite, on ne se plaint pas. Les loges sont agréables, il y a de l'eau courante et les toilettes fonctionnent ».

Le retour de Tom Jones

Tom Jones
Carrying a Torch
Chrysalis (MCA)

Sylvain Cormier

JUSQU'À ce qu'il s'associe au groupe techno-pop Art of Noise à la fin de 1988 et enregistre une version dévastatrice du *Kiss* de Prince, on avait bien cru le cas de Tom Jones définitivement réglé. Ses déhanchements, sa sueur et son gros poil sur l'estomac n'excitaient plus que les vieilles peaux en virée à Las Vegas et l'animateur de talk-show américain David Letterman interviewait régulièrement son effigie grandeur nature en carton pour faire rigoler les insomniacques.

Et puis, caprice du destin, grâce à cette seule chanson et au clip correspondant, où l'on voyait un Tom svelte, tout de noir vêtu, se contorsionner comme aux plus beaux jours de *This is Tom Jones*, l'émission de variétés qu'il anima au réseau ABC de février 1969 à janvier 1971, le baryton de South Wales redevenait, à l'aube de la cinquantaine, un chanteur à la mode, éminemment cool et totalement hip.

Il s'agissait là d'un retournement de situation typique de la scène musicale britannique, où l'on multiplie depuis quelques années ces parrainages d'anciennes idoles par les vedettes en place. Ainsi, de la même façon, on a vu, tour à tour, les Pet Shop Boys et Annie Lennox s'accrocher à Dusty Springfield, reine du soul à l'anglaise dans les années 60, et Morrissey (avec Johnny Marr, l'un des maîtres d'œuvre du défunt groupe-culte The Smiths) revigorer la carrière de Sandie Shaw, celle-là même qui chantait *Puppet on a String* nupieds en 1967.

Si la résurgence de Tom Jones au sommet du palmarès pop en a éberlué plus d'un, elle en a réjoui nombre d'autres. Ceux qui, comme moi, réécoutaient avec un plaisir non dissimulé *It's Not Unusual* (1965), *Green Grass of Home* (1966) ou *She's a Lady* (1971), et qui considéraient non sans amertume qu'Elvis n'avait pas été le seul talent ruiné par les machines à sous du Nevada.

Avec la parution de *Carrying a Torch*, son premier album pour Chrysalis, le feu de paille que laissait redouter le succès un peu trop fortuit de *Kiss* continue de brûler pour Tom Jones. Cette fois, le combustible provient du très inflammable Van Morrison, qui a écrit les quatre pièces maîtresses du disque, en plus de les produire et d'en assurer les assises rythmiques à la guitare.

Selon la très fiable revue britannique *Vox* (le pendant mensuel du vénérable *New Musical Express*), Van The Man et Tom, qui se connaissent depuis l'époque lointaine où leurs groupes respectifs — Them et The

Swires — se partageaient les scènes des côtes anglaises et irlandaises, sont entrés vers 14 h dans les studios Townhouse de Londres pour en ressortir moins de cinq heures plus tard avec quatre nouvelles chansons en main, à temps pour se payer un gueuleton au pub local.

Ce retour à des méthodes d'enregistrement plus expéditives, où l'on capte en direct voix et instruments (dont l'indispensable orgue Hammond), convenait parfaitement à ce duo de vétérans. Jones est l'homme d'une seule prise, et l'on retrouve Van Morrison à son meilleur dans un contexte où le feeling prime. Cela nous donne d'abord la chanson-titre de l'album, une ballade aux accents gospel qui gagne en amplitude à chaque mesure, un crescendo grandiose dans la grande tradition du *Try A Little Tenderness* d'Otis Redding. Les trois autres offrandes du « cowboy de Belfast » (sic), *Some Peace of Mind*, *I'm Not Feeling It Anymore* et *It Must Be You* sont marquées au fer

rouge des sceaux habituels de l'homme (on les imagine aisément chantées par lui), mais acquièrent par le phrasé souple et la puissance vocale de Jones une majesté certaine.

Cependant, laissé à lui-même, celui-ci redevient crooner pour cabaret de luxe, des ornements dont on ne se dégage pas facilement après 20 ans de petites culottes lancées sur scène, et les autres plages de l'album en souffrent à des degrés divers, à l'exception d'une heureuse reprise du *Strange Boat* des Waterboys et d'un *Zip It Up* rythm'n bluesé à souhait, à la façon du *Wrap It Up* de Sam & Dave.

On souhaitera donc que les collaborateurs ne cessent d'affluer à la porte de Tom Jones et continuent d'utiliser son immense talent à bon escient. La réhabilitation s'annonce ardue, mais à force de lui faire porter des prothèses correctrices, Jones finira peut-être par marcher tout seul dans le droit chemin.

FESTIVAL



Abonnez-vous aujourd'hui!

1. jeudi, 11 juillet 1991, 19h30 CHARLES DUTOIT , CHEF RUDOLF FIRKUSNY, PIANO	4. mardi, 30 juillet 1991, 18h00 CHARLES DUTOIT , CHEF LOUIS LORTIE, PIANO
2. jeudi, 18 juillet 1991, 19h30 ZDENEK MACAL , CHEF CECILE LICAD, PIANO	5. mardi, 30 juillet 1991, 20h30 CHARLES DUTOIT , CHEF CECILIA BARTOLI, MEZZO-SOPRANO
3. jeudi, 25 juillet 1991, 19h30 CHARLES DUTOIT , CHEF MARK PESKANOV, VIOLON GARY HOFFMAN, VIOLONCELLE	

BRAHMS: Concerto pour violon et violoncelle
BRAHMS: Symphonie no 1

BEETHOVEN: Ouverture «La Consécration de la maison»
BEETHOVEN: Concerto pour piano no 4
BEETHOVEN: Symphonie no 5

TCHAIKOVSKI: Concerto pour piano no 1
TCHAIKOVSKI: Symphonie no 4

MOZART: Symphonie no 14, K 114
MOZART: Concerto pour piano, K 503
MOZART: Symphonie no 29, K 201

MOZART: Symphonie no 1, K 16
MOZART: Air «Parto, parto» de *La Clemenza di Tito*
MOZART: Air de concert «Ch'io mi scordi di te» (avec Louis Lortie, piano)
MOZART: Symphonie no 41, K 551 «Jupiter»

BASILIQUE NOTRE-DAME

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

PRÉLUDES
Avant les concerts du 11, 18, et 25 juillet, l'OSM vous offre 3 «préludes», mini-concerts MOZART, de 18h15 à 18h45. Billets individuels : 3,00 \$ (gratuits pour les détenteurs de billets de la soirée).

Série I : (4 concerts : 1, 2, 3, 4)
Série II : (4 concerts : 1, 2, 3, 5)
Prix des abonnements : 104,00 \$, 72,00 \$, 36,00 \$ (TPS incluse)

Série III : (5 concerts : 1, 2, 3, 4, 5)
Prix des abonnements : 117,00 \$, 81,00 \$, 40,50 \$ (TPS incluse)

Abonnements disponibles aux bureaux de l'OSM, 85 avenue, rue Sainte-Catherine, bureau 900.

Renseignements et commandes téléphoniques : 842-9951

Ce festival est rendu possible grâce à la générosité de :

CHARLES DUTOIT, DIRECTEUR ARTISTIQUE

POWER CORPORATION DU CANADA
Co-commanditaire du concert du 11 juillet : Sénateur E. Léo Kolber et Sandra Kolber

CONCERTS VITRAUX

ORCHESTRE DE CHAMBRE McGill

4 CONCERTS POUR MÉLOMANES

Commandités par:
HOECHST CANADA Inc.
CELANESE CANADA Inc.

BORIS BROTT, Chef d'orchestre

16 SEPTEMBRE, 19h, Salle Redpath	18 NOVEMBRE, 20h, Cathédrale Christ Church
FÊTE ET FESTIN BRANDENBURG Le cycle complet des six concertos brandebourgeois. Rafranchissements et vin servis durant l'entracte.	"MESSIE" (Version originale) Avec les chanteurs de la cathédrale. Solistes à être annoncés
16 MARS, 20h, Salle Redpath	27 AVRIL, 20h, Salle Redpath
RE-PERCUSSION Bizet: Suite Carmen Bernstein: Serenade Brott: Spasmes pour six	VIVALDI "Les Quatre Saisons" Rossini: Sonates (marquant le bi-centenaire) DANIEL HEIFETZ , violoniste de renommée mondiale

ABONNEZ-VOUS MAINTENANT, ÉPARGNEZ 25% ET LA TPS

Abonnement pour 4 concerts.....75 \$
Nom:.....
Adresse:.....
Tél:.....
Nombre d'abonnements:.....Prix:..... = Total:.....
Faites parvenir votre chèque ou mandat-poste avec une adresse de retour pré-adressée à:
Orchestre de chambre McGill, 5459 Earncliffe, Montréal, P.Q. H3X 2P8. Information: 487-5190
Billets individuels 25\$ en vente un mois avant chaque concert à la Place des Arts.

MARIE-CLAIRE BLAIS

Deux romans de l'enfance

Jean BASILE
Lettres
▲ québécoises

ON CONTINUE la publication de l'œuvre complète de Marie-Claire Blais en livre de poche. C'est le tour de ses deux premiers romans : *La Belle Bête* (1959) et *Tête blanche* (1960). Il y a beaucoup d'adolescence dans ces romans mais leur ton est si original et leur atmosphère si étrange qu'ils sont apparus tout de suite comme des travaux littéraires exceptionnels. Aujourd'hui, on s'étonne qu'il y ait tant de curés et de frères dans les premiers livres de Marie-Claire Blais et que l'écrivaine y parle beaucoup de péché et de vie éternelle. Ces références étaient obligatoires parce que l'éducation toute entière — et Marie-Claire Blais ne parle que d'enfants et d'adolescents — était entre les mains des clercs dont c'était la rengaine. La grande révolution sociale et culturelle à laquelle se préparait ardemment le Québec était à faire. L'un des buts de cette révolution était l'enseignement laïque, obligatoire et gratuit. L'autre était le contrôle efficace des naissances, ce à quoi s'opposait l'église qui ne se souciait guère des enfants.

De fait, Marie-Claire Blais s'intéresse moins à la religion catholique et à ses rituels qu'à la métaphysique du bien et du mal, sauf qu'elle préfère parler de beauté et de laideur qui sont des qualités plus romanesques. Le héros de *La Belle Bête*, le jeune Patrice, est un Adonis. Sa mère, Louise, l'adore au grand scandale de sa fille aînée, Isabelle-Marie.

Comment Marie-Claire Blais voit-elle la beauté masculine ? Patrice est blond, il a les yeux verts, le front blanc d'un cygne, c'est un virtuose des muscles — qui fait du cheval en couchant son long torse sur le cou du fo animal. Ou bien, le jeune homme se regarde dans un lac,



Marie-Claire Blais

PHOTO JACQUES GRENIER

comme Dorian Gray dans son miroir. L'héroïne du roman est la soeur aînée de Patrice, Isabelle-Marie. Elle se croit laide, surtout à cause du bas de son visage « sauvagement méprisant ». Elle croit qu'elle fait peur à tout le monde et passe ses journées de haine à vagabonder dans les champs en pensant à la beauté de son frère et à l'insouciance de sa mère qui vient de prendre un amant, Lanz. Ce n'est pas une famille heureuse. Le ressort du roman est la haine implacable qu'Isabelle-Marie voue à son frère parce qu'il est beau et qu'il est trop idiot pour s'intéresser passionnément à elle. En réalité, Isabelle-Marie n'est

pas laide du tout mais sa beauté est ailleurs, dans sa flamme, dans sa sauvagerie presque entière, dans son insoumission aux infortunes de la nature qui distribue inégalement les dons.

Un jeune homme des environs, Michael, « qui a les cheveux tellement blonds qu'ils sont blancs », ne s'y trompera pas, du moins tant qu'il ne verra pas Isabelle-Marie physiquement car il est aveugle, ce qui arrange bien la jeune fille. Ils s'aiment. Isabelle-Marie deviendra mère et Michael, à qui la maternité d'Isabelle-Marie redonnera la vue miraculeusement, la trahira aussitôt. Elle devra continuer sa route solitaire au sein de la beauté

physique du monde qui ne sera jamais pour elle, en entraînant dans sa damnation sa petite fille et son frère qu'elle défigurera. Dès lors privé de tout, Patrice deviendra fou. On le mettra dans un asile où il découvrira l'amitié entre hommes, sous les traits de Faust « un ancien comédien au visage barbare » qui rejoue devant le pauvre Patrice le drame de sa vie et l'exorcise par là même.

La première impulsion descriptive de Marie-Claire Blais est fortement influencée par les peintres anglais. La couleur nacrée de ses personnages et les teintes vives des animaux et des paysages sont tout le contraire d'une atmosphère canadienne française traditionnelle. Quand Isabelle-Marie, par exemple, court dans la campagne, elle est entourée de ses chiens et de ses chevaux, elle a des roses entre les dents ou elle porte des fleurs à sa ceinture, ce qui constitue un portrait assez étrange en soi, et encore plus si on imagine la jeune fille en Beauce ou dans les Cantons de l'est durant le règne de Duplessis. Le chapitre VI, qui commence par un orgasme solitaire, est une très belle scène qu'on dirait peinte par un préraphaélite. On y voit des « rondes d'adolescents » bouger « sous les arbres illuminés » et des « filles aux robes longues à longs rubans, éthérées... » qui tournent. *La Belle Bête* a pour perspective générale une fantaisie rurale et utopique : une grande propriété à la campagne que gère Louise. La politique n'y joue aucun rôle puisque c'est un monde de femmes.

De fait, le domaine de la Belle Bête et d'Isabelle-Marie est celui du féérique spirituel où se joue le fantasme de l'inceste tragique et mortifère. À propos d'inceste, on parle généralement du père et de la fille. Mais il y en a d'autres, notamment celui de la soeur aînée vis-à-vis de son innocent cadet et c'est ce dont traite Marie-Claire Blais. Il est amusant de noter qu'il y a une similitude de sonorités entre Isabelle et Elizabeth qui est la soeur

incestueuse et meurtrière des *Enfants terribles* de Jean Cocteau. De même, le prénom de la Belle Bête, Patrice, commence par la même lettre que le prénom du frère d'Elizabeth, qui est Paul. Vases littéraires des lettres initiales! Vases littéraires des prénoms! Mais le grand drame des familles se joue loin de la littérature et il appartient à tous.

Tête blanche est une éducation sentimentale que Marie-Claire Blais traite, cette fois, d'une façon tout à fait réaliste même si ses histoires ont toujours quelque chose de plus que les transports dans la légende. Ce sont les aventures d'un jeune garçon, Evans, dont on suit l'existence depuis qu'il dix ans jusqu'à son entrée dans le monde adulte, vers les seize ans. Il est cruel, il ment, il remet en question l'enseignement de ses maîtres. Ce n'est pas un caractère facile parce qu'il aime la tragédie et la provoque ». En réalité, il a été plus ou moins abandonné par ses parents et il est pensionnaire.

Dans les années cinquante, la vie des pensionnaires n'était pas gaie. Marie-Claire Blais traite son roman comme une suite de fragments entrecoupés de narration dont la plus belle est le très court récit d'un séjour au bord de la mer qui rappelle *Le Blé en herbe* de Colette. Ce sont donc des lettres du petit Evans à sa mère, qui lui répond avec désinvolture. Puis, Evans tient son journal où il dit que le goût de prier lui manque parce qu'il appartient décidément au diable. Puis, ce sont les premiers émois de l'amour avec une petite fille, Émilie, qui deviendra sa grande amie épistolaire avant de le quitter, venant l'âge, pour un amoureux plus consistant.

Quand il quittera le pensionnat pour le collège, où il est naturellement interne, la seule personne qui ne l'abandonnera pas est Monsieur Brenner. Ce dernier continue de lui envoyer des lettres. Il l'admoneste mais pas dans le sens qu'on croirait. Il lui conseille de « découvrir un peu le bonheur d'être

jeune » et, puisqu'il est tout seul de toutes façons, de devenir libre et indépendant même si la liberté et l'indépendance lui font peur. On a écrit beaucoup de mal des éducateurs célibataires du Québec de la Grande noceur. Marie-Claire Blais, au contraire, traite Monsieur Brenner avec douceur. Il a un caractère renfrogné, amer, cynique et boudeur mais c'est un être aimant même si « je me suis habitué à ne plus m'attacher fortement à des destins qui n'entrent dans le mien que pour s'évanouir aussitôt » écrit-il à son jeune disciple dont il sait bien, somme toute, qu'il lui ressemble. La solitude est un destin. Mais il est vrai aussi que *Tête blanche* ne semble pas avoir de grands appâts corporels.

Tête blanche est-il bon ou est-il méchant? Peut-il aimer autrui? Non car il ne peut plus faire confiance à personne après tant d'abandons. Il est surtout extraordinairement orgueilleux dans son pessimisme. « Je n'ai que la force de haïr, la force de l'orgueil; l'autre, la force et la patience de l'amour, je ne l'ai plus », écrit-il à Monsieur Brenner qui lui recommande, mais en vain, « de faire un grand acte de foi en la vie ». D'ailleurs, ce n'est pas tant Émilie qu'il cherche qu'un visage fraternel ». Comme son avatar féminin, Isabelle-Marie, Evans se retrouvera seul « dans la nuit glacée » qui l'emporte avec sa méchanceté et sa rancœur contre « un monde qui ment » dans la mâchoire. Faute d'une compagnie accueillante où ses émotions pourraient s'exprimer dans toutes leurs contradictions, il fera des mathématiques pour enfouir ses obsessions.

D'ailleurs, *Tête blanche* n'est pas plus méchant qu'Isabelle-Marie est laide.

☆☆☆

La Belle Bête et Tête blanche, Marie-Claire Blais, romans, réédition en livre de poche, éditions du Boréal, Montréal 1991.

Des fantômes encore bien présents

Lisette **MORIN**
▲ Le feuilleton

PORTRAITS ET SOUVENIRS

Pierre Gascar
Paris, 1991, Gallimard
197 pages.

POUR LE DIRE avec des fleurs... C'était le titre d'un fascinant ouvrage de Pierre Gascar, auquel j'avais consacré un feuilleton, il y a deux ou trois ans. Il y déployait, sans ostentation, une science précise des plantes, à partir de quelques spécimens observés au Musée d'histoire naturelle de Paris, avant de « descendre » plus familièrement dans son propre petit jardin du Jura, où il faisait retraite, me semblait-il...

Aujourd'hui, dans *Portraits et souvenirs*, il se souvient de quelques amis écrivains, avec la même précision dans le trait, cédant parfois à l'émotion, mais, pour ne rien vous cacher, il ne le dit pas toujours avec des fleurs ». Sa mémoire, toute fidèle qu'elle soit, n'est pas toujours très indulgente : comment le lui reprocher, son livre n'est pas une hagiographie, et de n'être plus de ce monde ne fait pas Louis Aragon moins contradictoire, dans sa vie et dans son œuvre ni Jean Cocteau plus modeste qu'il ne le fût.

Est-ce qu'on lit toujours Philippe Hériat, qui écrit, entre autres, en quatre volumes, *Les Boussardel et Les Enfants gâtés*, qui obtint le Prix Goncourt en 1939 ? Mort en 1971, Hériat, de son vrai nom Raymond Payelle, fut l'un des intimes de Gascar, qui devint son exécuteur testamentaire, pour sa succession littéraire évidemment. Ce qui nous vaut, aujourd'hui, d'apprendre



Roger Caillois, l'un des « portraits » dessinés par Pierre Gascar.

beaucoup de choses sur Zulma Carraud, cette grande amie de Balzac, dont Philippe Hériat était l'arrière-petit-fils par sa mère. Il se peut que, lisant ce premier chapitre du livre de Gascar, le lecteur soit beaucoup plus intéressé par ce qu'il nous révèle de Balzac que par les objets et les héritages successifs qui aboutissent chez Philippe Hériat. Encore plus informatif, au sens

journalistique du mot, m'est apparu le second des « portraits » de ce recueil, consacré à Roger Caillois, sous le titre de « *Le bonheur des pierres* ». Outre de rappeler la passion de cet écrivain pour le règne minéral, on y apprend beaucoup de choses sur ses autres occupations... plus alimentaires, dont sa longue carrière comme fonctionnaire à l'UNESCO. Il y a là, aux pages 49 et

50, un passage très critique sur la « mission » de cet organisme international « où l'on s'emploie, écrit Gascar, à répondre aux besoins de l'esprit et d'abord à les faire naître, en particulier chez les peuples les plus démunis ». Comme l'auteur de *Portraits et souvenirs* a travaillé, pour sa part, à l'OSM (Organisation mondiale de la santé) et à la FAO (Organisation internationale pour le développement de l'agriculture et des ressources alimentaires), il est normal que, se souvenant de son ami Caillois, il déplore que, indépendamment de son grand talent littéraire, il fût « l'un des représentants d'une culture quintessenciée, d'une aristocratie de l'esprit », fort éloignés « du monde de la misère et des miasmes » où oeuvraient les gens de l'OSM et de la FAO.

La visite que fit l'auteur à Hambourg, au temps où le directeur de l'Institut français s'appelait Michel Foucault est le prétexte d'un portrait extrêmement révélateur de l'auteur de celui qui n'était pas encore célèbre, à 30 ans, mais qui se préparait à écrire son « *Histoire de la folie* ». Le portraitiste, ici, tout en ne dissimulant rien de la vie privée de Foucault, qui l'avait reçu avec beaucoup d'affabilité, traite avec discrétion de ce que l'hervé Guibert, dans « *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* », révélait avec infiniment plus de brutalité et de détails scabreux

C'est cependant Jean Rostand qui constituera, je crois, pour les lecteurs du Québec qui n'ont jamais oublié la mémorable entrevue qu'il accorda à Fernand Séguin, au *Sel de la semaine*, le portrait le plus intéressant et même le plus émouvant du livre de Pierre Gascar. Journaliste autant que mémorialiste, l'auteur nous donne des pages magistrales sur le savant solitaire, absolument hors normes à son époque, de Ville d'Avray, avec des références à sa vie personnelle, à son père Edmond Rostand, à sa mère Rosemonde Gérard, et à ses frères Claude et Maurice.

Quant au « fantôme », sur lequel s'achève l'ouvrage, il s'agit de Louis Pasteur et du petit musée qui lui est consacré dans l'actuel et incontournable Institut Pasteur de Paris. Il y a là un passage sur « la vitrine aux médailles » qui fera rêver pas mal de lecteurs sur la puérilité de ces hochets qui n'ont rien à voir, quand la postérité catalogue les génies véritables, avec la gloire réelle qui est la leur.

Pierre Gascar, il faut le signaler en terminant, a beaucoup écrit et beaucoup publié, depuis *Les Bêtes* qui lui donna le Goncourt, en 1953. Mais il y a gros à parier qu'il retrouvera ses fidèles avec *Portraits et souvenirs*, mais qu'il se fera de nombreux nouveaux lecteurs désireux d'en apprendre davantage sur ces fantômes encore bien vivants dans la mémoire des amateurs de la littérature française.

Traits plus ou moins communs

CONTINENTAL DIVIDE

The Values and Institutions of the United States and Canada
Seymour Lipset, New York, Routledge, 1990, 337 pages.

Marcel Fournier

AU PLAN CULTUREL, Américains et Canadiens partagent plusieurs traits communs : ils parlent la même langue (à l'exception des francophones), ils voient les mêmes films et les mêmes émissions de télévision, ils se passionnent pour les mêmes compétitions sportives, ils partagent les mêmes habitudes alimentaires et vestimentaires, etc. La force des industries culturelles américaines est telle qu'elle laisse peu de place à une quelconque « spécificité canadienne ». Et pourtant... beaucoup de choses distinguent ces deux populations : l'histoire, la géographie, la constitution, etc.

Professeur de science politique et de sociologie à Stanford University, Seymour Lipset connaît bien les deux pays. Il a enseigné à l'Université de Toronto et il a consacré son premier livre en 1950 à l'étude de l'« *Agriarian Socialism : The Cooperative Commonwealth Federation in Saskatchewan* ». Cet universitaire de renom se présente comme un « Américain dont l'intérêt pour le Canada est né de son désir de mieux comprendre les États-Unis ». Dans son récent livre, *Continental Divide*, Lipset tente de démontrer que même si les États-Unis et le Canada ont plusieurs points en commun au plan structurel (occupations, urbanisation, etc.) ces deux pays demeurent différents à maints égards : comportements, croyances, institutions.

Les chiffres appuient largement cette thèse : comparativement à leurs voisins du Sud, les Canadiens ont une criminalité moins élevée et moins violente; ils sont plus disposés à punir sévèrement les criminels et à respecter les forces policières; ils sont moins agressifs et plus prudents en affaire; ils sont moins portés à croire en Dieu, à assister aux cérémonies religieuses et à adhérer aux valeurs évangéliques et morales; ils voient leur pays comme une « mosaïque » alors que les Américains insistent sur l'assimilation dans un « melting pot » etc.

Comment expliquer ces nombreu-

ses différences ? L'approche qu'adopte Lipset est « culturelle »; toutes ces différences s'expliquent par des systèmes de valeurs différents. « *I try* écrit-il, *to interpret aspects of North American cultures as reflections of their key organizing principles derived from their varying histories and ecologies* ». L'histoire est évidemment importante : alors que le Canada est le « pays de la contre-révolution », les États-Unis est celui de la « révolution ». Et Lipset ajoute : les Canadiens sont les descendants de « perdants » et les Américains, les descendants de « gagnants ». Enfin, l'impact de la religion est différent dans les deux pays : au Canada, on trouve de grandes églises solidement structurées et aux États-Unis, de nombreuses sectes minoritaires.

Il est facile de critiquer une telle étude. La réalité de chaque pays est évidemment plus complexe : multiples groupes ethniques, régions différentes. Lipset lui-même en est conscient, lorsqu'il parle des deux « grandes minorités » — les Noirs aux États-Unis et les Québécois au Canada — et qu'il conclut que contrairement à ce qui se passe aux États-Unis, les forces poussent le Canada vers une plus grande décentralisation. Mais il n'ose pas prévoir d'éclatement. Son attention se porte moins sur les divergences internes que sur les différences entre les deux pays.

Globalement, le Canada semble s'opposer aux États-Unis comme le féminin s'oppose au masculin (en littérature), la sécurité au risque (en affaires). L'individuel au collectif (en gestion des problèmes de santé et de bien-être). L'on trouve au nord du 49^{ème} parallèle une société « conservatrice », « élitiste » et « collectiviste » (programmes gouvernementaux) et au sud, une société « libérale », « populiste » et « individualiste ». D'un côté, les gens cherchent « la paix, l'ordre et le bon gouvernement » et de l'autre « la vie, la liberté et la poursuite du bonheur ».

Tout cela peut sembler caricatural. Force est cependant de reconnaître que ces divers traits stéréotypés correspondent à l'image que l'une et l'autre sociétés nord-américaines se sont données d'elles-mêmes. La Police Montée est au Canada ce que le Cowboy est aux États-Unis !

Pour des vacances pas bêtes!

Monique Panaccio

SOUS LE SIGNE DU MONSTRE

Ce récit psychanalytique nous plonge dans l'univers trouble de la « maladie mentale », entre rêve et réalité, dans une société intolérante où toute déviance est jugée extrêmement dangereuse.

76 pages — 14,95 \$

vib éditeur
LA PETITE MAISON
DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Pour une meilleure santé,
Cessez de fumer!



L le plaisir des Livres

Yves NAVARRE

▲ La vie dans l'âme

Carnet 41

NE RACONTEZ pas la fin. Merci. La décision d'aller passer cinq jours à New York avait été prise chez Olga et Abel Klein, rue Drolet, le second dimanche de janvier. Il y avait là Johanne & Lisette, Céline la juge, Jean-Luc le notaire célibataire, Wayne, dix-neuf ans, et ses parents, monsieur et madame Dixon, Oswyn et Madeleine, un anglo et une franco, cinq enfants, et Wayne leur dernier. Madeleine Dixon disait volontiers de ce fils « il est généreux comme seuls peuvent l'être les enfants terrorisés ».

Ca ne s'était pas très bien passé avec les aînés, toutes et tous mariés, désormais. Wayne avait grandi à la traîne, pas particulièrement choyé, pas vraiment méprisé non plus, un peu oublié et cela l'avait rendu plus attentif, plus à l'écoute, plus ténébreux et brillant à la fois. Son père, parfois, lui pinçait la joue « little crook, ta mère m'a reproduit à l'identique. Tu es très exactement devenu celui qu'elle a rencontré ». La remarque, répétée pour une même fois, ce qui faisait rougir Madeleine, avait amusé le notaire, la juge, les Klein, Johanne & Lisette que Wayne appelait « Johette & Lisanne », et ce dimanche-là, d'avant la déclaration de la guerre du Golfe, les Dixon avaient accepté que Wayne se joigne au groupe d'amis « avec l'argent qu'il a gagné l'été dernier à la Maison de

la presse internationale. Mais sans nous. Merci de le prendre en charge. New York nous y sommes allés, une fois suffit ». « It's enough... » avait répété Oswyn. Qui, du groupe avait dit, « it's also a must ».

À dix-neuf ans, on est beau comme le vent qui vient du large, inaugure et glisse sur les dunes des îles de la Madeleine, ou dans les docks de Paspébiac. Céline eut tant aimé avoir un fils de ce sourire et de cette stature. Jean-Luc avait dit un jour « Wayne a des dents comme des amandes fraîches ». Olga prêtait des livres à Wayne. Abel était allé jusqu'à lui montrer son matricule tatoué de Treblinka, Johanne et Lisette lui disaient volontiers « pti frère ». Wayne allait à McGill, logeait chez les Klein, et le « clan Klein » l'avait adopté. Les Dixon venaient, de Sillery, chaque dimanche.

Tout avait été programmé. Ils iraient à New York à sept dans la jeep japonaise du chalet de Jean-Luc. Ils laisseraient la voiture au parc de stationnement de l'aéroport de La Guardia et ils feraient, dans la ville, de musée en musée, tous les déplacements à pied ou en métro. « Le moins souvent possible, le métro » avait demandé Madeleine. Oswyn avait plaisanté, en français, « voyons, Madeleine, un gaillard comme ça ! » insistant sur le mot gaillard, souvenir du bon vieux temps de leur première rencontre.

À l'hôtel Pickwick's Arms, 51ème est, pas très spacieux, cinq chambres avaient été retenues; deux doubles, Olga & Abel, Johanne & Lisette; et trois simples, Céline, Jean-Luc et Wayne, chambres voisines, sur le même palier, Olga avait insisté. Détail important, les chambres individuelles de Jean-Luc et de Wayne avaient une salle de bains en commun. Qui donc occupait

le lieu, fermait le loquet de la porte de l'autre.

C'était le mois dernier entre le jeudi 6 et le mardi 11 juin. Le jeudi soir, jour de l'arrivée, Olga invitait tout le monde à Carnegie Hall, un récital de piano. Au sortir, deux fois trois dans deux taxis, c'est la loi, Wayne se retrouva petit dernier, non sans plaisir, « je veux rentrer seul et à pied, s'il vous plaît ». Le mot gaillard avait fait de l'effet. « À demain? » « À demain ».

Le vendredi matin, le groupe attendait dans l'entrée de Pickwick's Arms. Jean-Luc remonta dans sa chambre, passa par la salle de bains, et frappa à la porte de communication de la chambre de Wayne. Pas de réponse. Il insista. Puis il ouvrit la porte: le lit n'était pas défait, Wayne n'était pas rentré. Alors, on se dit des choses comme « faut lui faire confiance », « il sera là ce soir », « il sait ce qu'il fait ». Et on va de musée en musée, un peu par obligation, chacune, chacun, contenant une inquiétude. On ne s'amuse plus. Puis au retour, toujours pas de Wayne, pas de message. Abel dira, « c'est de son âge, moi aussi à Varsovie... » Ils lui laisseront son ticket d'entrée au théâtre sur son oreiller avec un mot, « rejoins-nous vite ».

Au retour, Wayne n'avait toujours pas donné signe de vie. Ils l'attendront, tous les six, dans sa chambre. Personne n'osera toucher au ticket de théâtre sur l'oreiller. D'ailleurs, qu'avaient-ils vu d'autre qu'une place vide à leur droite? Qu'est-ce qui s'était joué, dans, chanté en scène? Olga répétait « il reviendra ». Lisette pleurerait. Céline se tiendra obstinément près de la fenêtre. Abel ira chercher des boissons chaudes, café, thé, infusions, biscuits secs. Jean-Luc restera assis, abattu, au bout du lit,

et Johanne ne quittera pas le petit bureau devant le miroir, tête baissée, serrant les poings. Vers cinq heures du matin, ils préviendront Oswyn et Madeleine, puis la police. Le samedi était jour de grande Parade. Les vainqueurs de la guerre du Golfe allaient défiler sur la Cinquième Avenue, sous des tonnes de confettis, victoire?

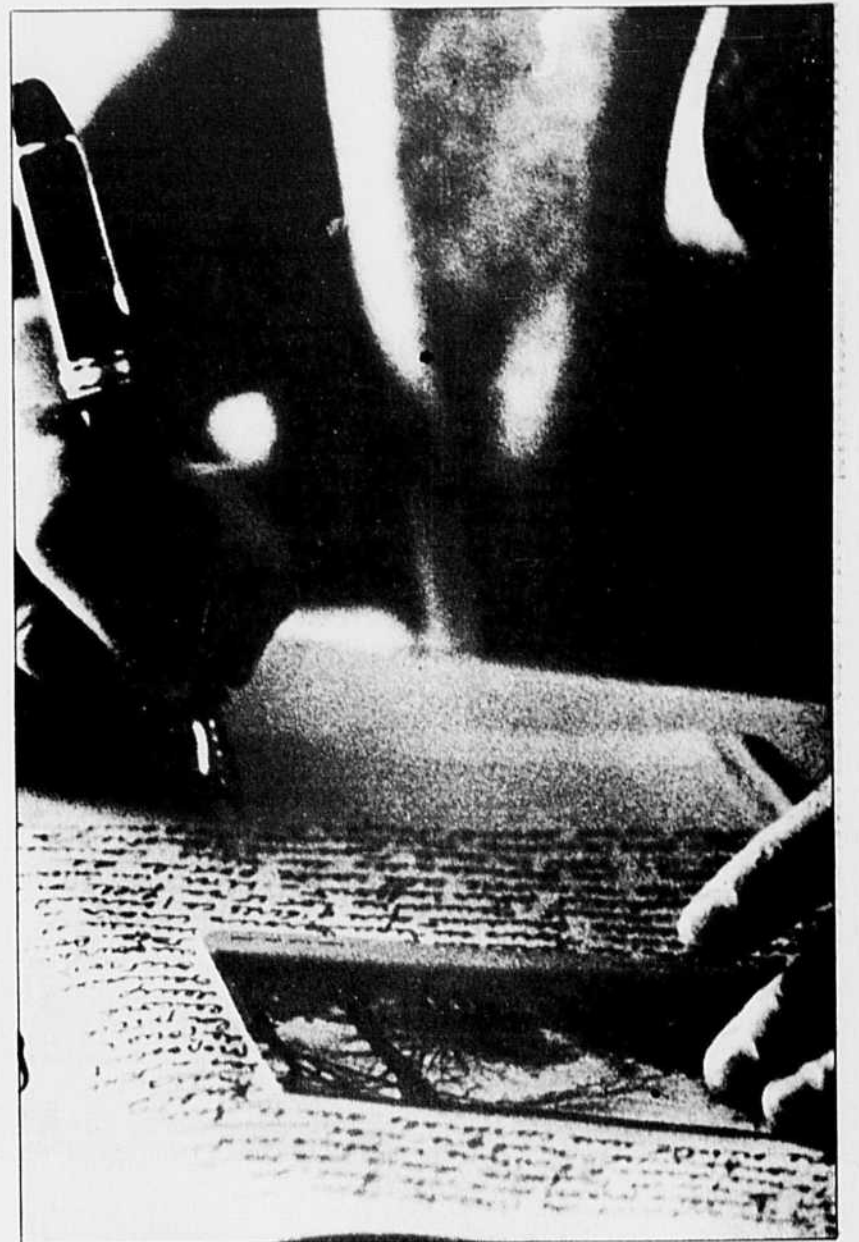
Monsieur et madame Dixon arrivèrent de Sillery aux alentours de midi. Ce furent à nouveau les bureaux de la police. Il faisait beau. La ville, coupée en deux, était en liesse. Au Consulat, on leur conseilla d'attendre au Pickwick's Arms.

Vers cinq heures de l'après-midi, Wayne appela, la voix brumeuse, lointaine, voix de cendres, « je suis à l'hôtel Drummond, 44ème rue, chambre 555. Venez vite! »

Un hôtel décati, un portier derrière un grillage, comme une prison, dans ce qui fut un palace et des gens égarés, perdus, sur des fauteuils, dans l'entrée. Le groupe et la police entrèrent dans la 555, vaste chambre, stores baissés, et Wayne couché, sous perfusion, comme une lueur dans son regard; le vent du large soufflait à nouveau, il était sauvé. Mais, un vrai mais, le mais du manque, on lui avait pris, on lui avait volé un rein.

Le médecin de la police dira « l'opération a été remarquablement bien faite ». Le chef de la police ajoutera « et ils ont eu l'élégance (they were smart enough) de laisser le nom de l'hôtel et le numéro de la chambre sur la table de chevet ». C'est tout. Ne racontez pas la fin. Ou alors, racontons la fin du monde. Qui a parlé des boucheries de Bush, où et quand? Ces choses-là n'arrivent que dans la vie. La vie? Voulez-vous devenir Canétatsuniens?

— Y.N.



Les enfants, le Klondike des éditeurs

Dominique Demers

AU QUÉBEC, un livre sur trois est destiné aux enfants ou aux adolescents. Les livres pour la jeunesse représentent 14 % de la production éditoriale globale en 1962 et 35 % en 1988.

C'est ce que souligne Manon Poulin dans le numéro 38 de *Présence Francophone*, consacré à la littérature jeunesse. Cette dernière livraison de la revue, publiée par le département des Lettres et communications de l'Université de Sherbrooke, tombe pile. Communication-Jeunesse, l'organisme chargé de promouvoir la littérature jeunesse québécoise, fête ses 20 ans cette année. En 1970, le Québec avait publié deux livres pour enfants; l'an dernier, la production représentait quelque 150 titres.

Présence Francophone trace les grandes lignes de l'évolution récente de la littérature jeunesse francophone en Suisse, au Québec et en France. Les livres pour enfants sont le nouveau Klondike des éditeurs. Mais, mine d'or ne signifie pas toujours âge d'or. Les collaborateurs à ce numéro peignent un tableau plu-

tôt ensoleillé sans craindre d'attirer notre attention sur quelques nuages qui pourraient représenter un risque d'orage.

De 1970 à 1990, la production jeunesse québécoise est passée de l'album au roman. Au cours de la dernière décennie surtout, nos éditeurs ont découvert que le roman jeunesse pouvait faire fureur. Le Québec a vu naître une foule de nouveaux auteurs capables de séduire les adolescents et les pré-adolescents. La Courte Échelle a imprimé un million de romans en cinq ans. Ailleurs, Bernadette Renaud a vendu 50 000 exemplaires d'*Émilie la baignoire à pattes* (chez Héritage) et 35 000 de *Bach et Bottine* (chez Québec-Amérique).

Ce que l'article ne dit pas, c'est que nos meilleurs illustrateurs, les Stéphane Poulin, Pierre Pratt, Michèle Lemieux, Mireille Levert, etc. doivent se contenter d'illustrer des couvertures de roman ou chercher du travail ailleurs. Cette année, tous les illustrateurs québécois finalistes au prix du Gouverneur général comme au prix Christie avaient publié au Canada anglais, chez Annick Press ou Scholastic. Plusieurs de nos illustrateurs ont acquis une renommée internationale; ils sont cour-

tisés par la France, la Belgique, les États-Unis, le Canada anglais, le Japon et d'autres pays encore. C'est flatter! Mais, ils aiment encore dessiner ici pour ici. Et pour cela, il faut de belles collections de livres d'images à côté des romans.

Après des années fastes au milieu de la décennie, la France a connu une baisse de production en littérature jeunesse. Depuis quelques années, on assiste à une remontée. Bon an mal an, la production oscille quand même autour d'un fastueux 5000 titres. Denise Dupont-Escarpiot s'empresse de souligner que ce chiffre magique dissimule une majorité de traductions et de réimpressions. Les nouveautés représentent moins de 40 % de la production. Les illustrateurs sont heureux: ils sont appelés à illustrer les classiques du monde entier. Mais, des auteurs sont en quête d'éditeurs. En 20 ans, les tirages sont passés de 18 000 à 13 000 exemplaires. On multiplie quand même les titres et le marché est très agressif.

Denise Dupont-Escarpiot esquisse les grandes tendances de la littérature de jeunesse française. On assiste à une sectorisation du marché; les éditeurs ciblent des catégories

d'âges de plus en plus pointues. « Ces procédés un peu racheurs s'adressent surtout aux acheteurs adultes, car les jeunes lecteurs marquent une certaine résistance devant les catégories dans lesquelles on cherche à les enfermer », écrit Escarpiot. L'auteur remarque aussi que le conte est moins populaire alors que le documentaire fait des malheurs. À l'aube de l'an 2000, la littérature didactique réussit à intéresser les enfants et donne bonne conscience aux parents.

Le numéro 38 de *Présence Francophone* mérite d'être lu par les artisans du livre comme des politiques culturelles. Non seulement trace-t-on un portrait riche en informations mais on y suggère d'importantes pistes de réflexion. En France, Denise Escarpiot aborde la question de l'idéologie et de l'engagement. La caisse enregistreuse ne doit pas remplacer les politiques éditoriales. La littérature de jeunesse n'est pas marginale, elle est au cœur même de notre culture. Par delà les bilans statistiques, il est devenu urgent d'amorcer une réflexion sur notre littérature jeunesse québécoise: ses victoires et ses ratés, ses affirmations et ses silences. Son avenir aussi.

S'est-on trompé avec les cegeps ?

LES CEGEPS, QUESTION D'AVENIR

Louise Corriveau
IQRC, 1991, 133 pages
collection Diagnostic no 13.
Jean-Pierre Proulx

EN CETTE ANNÉE de grande controverse sur les cegeps, l'ouvrage de Louise Corriveau, professeur de sociologie au collège Édouard-Montpetit, tombe à point. Elle répond à des questions fondamentales sur l'état de ces établissements uniques au monde, y compris à cette question radicale: le Québec s'est-il trompé en créant les cegeps?

Elle répond franchement: Non! Pour étayer sa position, elle propose les éléments suivants:

- le réseau des cegeps a favorisé l'accès aux études postsecondaires;
- les cegeps contribuent au développement de leur territoire;
- le cegep a favorisé l'émergence d'un corps professoral doté d'une expertise pédagogique unique;
- la formation professionnelle de niveau technique a connu un essor considérable malgré la désaffection qui la touche actuellement.

Ces motifs ne sont pas convaincants. Rien ne dit que la plupart de ces résultats n'auraient pas été atteints par la mise en place d'un autre modèle comme on en trouve dans les provinces canadiennes ou en Europe. D'ailleurs si l'auteur est convaincue de la pertinence de la filière professionnelle, elle est moins sûre de son jugement pour ce qui est de la filière générale qui devait préparer à l'université. Ici, écrit-elle, la réponse est moins évidente.

Cette distinction est difficilement acceptable. En effet, l'acronyme cegep signifie collège d'enseignement général et professionnel. C'est l'originalité de cette institution d'unifier organiquement et pédagogiquement les deux types d'enseignement. On ignore ce que pense l'auteur de ce mariage.

Si, en définitive, la sociologue a

éludé la question difficile qui lui était posée, l'analyse qu'elle propose, chapitre après chapitre, force le lecteur à formuler ses propres conclusions.

Ainsi, explique-t-elle, le rôle charnière que devait jouer le collège entre le secondaire et l'université devait être déterminant. Or, montre-t-elle, à cet égard, au plan de la formation, le passage au cegep se présente encore comme une brisure dans le continuum de formation. Plus loin, son jugement tombe dru: il n'y a toujours pas de formation pré-universitaire.

L'encadrement des étudiants? Scandaleusement déficient, lance-t-elle. En bout de ligne, on pose une question fondamentale pour l'avenir des cegeps: sont-ils des gares de triage ou des lieux de formation? Si l'encadrement des étudiants, de philosophie, de français et de ceux du programme de sciences humaines, qui reçoit le tiers de tous les cégepiens et 60 % des élèves du pré-universitaire, n'est pas radicalement amélioré, on conclura, avec raison, à l'échec des cegeps d'ici quelques années. Pour d'aucuns, c'est déjà fait!

- Louise Corriveau propose des pistes d'action fondamentales:
- réactualiser la réflexion sur les finalités de l'enseignement collégial;
 - réintroduire les perspectives historiques, réhabiliter le travail intellectuel personnel, développer la réflexion éthique;
 - revoir tout l'encadrement des cégepiens;
 - trouver les mécanismes de jonction entre collèges et universités;
 - soumettre les cegeps à un mécanisme de reddition de compte;
 - passer du régime d'autogestion départementale à celui de l'autonomie;
 - faire des cegeps des pôles de culture plutôt que des boîtes à cours.

Ce que propose là l'auteur, c'est dans une bonne mesure ce qu'on trouvait dans le Livre blanc de 1978 sur la réforme des collèges! Si 13 ans après tout cela reste à faire, c'est que la situation est d'avantage pourrie qu'on ne le pense.

La trahison de la mémoire

LES FAITS

Philip Roth. collection « Du monde entier » Gallimard, 1991, 222 pages.
Jean-François Chassay

L'OEUVRE de Philip Roth est essentiellement parcourue par trois grandes questions: le sexe, l'identité juive. Écriture.

La culpabilité des narrateurs-félicites de l'auteur de *Portnoy et son complexe* — Zuckerman, Tarnopol, Portnoy, Kephesh —, totalement obsessionnelle, confine à l'absurde et au burlesque, mais cette culpabilité abominable les pousse à se transformer. Et c'est peut-être en définitive dans la notion de métamorphose qu'il faut chercher l'élément-clé de l'œuvre de Roth.

Cherchant à se dégager, désespérément, d'un poids culturel qui les écrase, les narrateurs des différents romans, écrits entre 1959 et aujourd'hui, rêvent tous d'être quelqu'un d'autre, pour reprendre une formule célèbre (et galvaudée) de Woody Allen, représentant lui-même de la culture juive new yorkaise contemporaine. Chez Roth cependant, cette

métamorphose a sa contrepartie dans les formes narratives, continuellement en transformation. La linéarité (relative) de certains romans n'empêche pas l'auteur d'être un champion du trompe-l'œil, maître ès arts en mises en abîme et jeux de miroir en tout genre.

On s'est souvent plu à confondre l'écrivain avec ses doubles romanesques. Zuckerman par exemple, qui publia naguère *Carnovsky*, se mérite allègrement le titre d'écrivain le plus abhorré de la communauté juive, ce qui n'est pas sans rappeler les mésaventures de Roth lui-même, notamment avec la publication de *Goodbye Columbus* et de *Portnoy et son complexe*, qui lui valurent d'être taxé d'écrivain antisémite, suprême ironie.

Pour remettre les pendules à l'heure, Roth a décidé de publier *Les Faits. Autobiographie d'un romancier*. Présenté sous la forme d'un manuscrit envoyé à Nathan Zuckerman, principal protagoniste de quatre de ses romans (*L'écrivain des ombres*, *Zuckerman délivré*, *La leçon d'anatomie* et *La contrainte*), *Les Faits* permettent de voir grandir Roth, de le voir traverser l'univer-

sité, de supporter les affres d'une relation longue et pénible avec Josie, d'assister à ses premiers succès et de vivre ses premières polémiques, jusqu'à la publication de *Portnoy et son complexe*, en 1969, qui devait en faire un écrivain consacré.

En résumé, on retrouve dans cette autobiographie trois grandes questions, les mêmes que dans les romans: sexe, identité juive, écriture. Sauf qu'elles sont aplaties, simplifiées par une mémoire sans faille, qui déroule le fil des événements avec une facilité qui déconcerterait si elle n'ennuyait pas. Aucun soupçon ici — comme celui qui porterait à se demander si la mémoire est fidèle au passé, si l'écriture n'enjolive pas ce que lui livre la mémoire — ne parvient à faire trembler la main du narrateur.

Un livre sans intérêt, se dit-on, jusqu'au moment où, au cours des 35 dernières pages, le lecteur a droit à la critique de Zuckerman qui enjoint Roth de ne pas publier ce manuscrit. « Tu vaux beaucoup mieux lorsque tu écris sur moi que lorsque tu rapportes ta propre vie avec exactitude, lui écrit-il. Ce livre est trop gentil, trop explicatif pour être vrai, et en même

temps tu donnes aux pourfendeurs de Philip Roth ce dont ils rêvaient depuis longtemps: une auto-justification. La vérité, c'est que les faits sont infiniment plus réfractaires, difficiles à manipuler et infiniment moins concluants, et qu'ils peuvent réellement tuer la sorte même de curiosité que l'imagination suscite ».

Voilà que soudain, pendant 35 pages, Roth offre aux lecteurs une des brillantes dialectiques dont il a le secret, faisant basculer le réel du côté de la fiction, renversant l'un pour le projet de l'autre côté du miroir. « Ce livre est en gros ce que l'on obtient quand on a Roth sans Zuckerman: ce que l'on obtient chez pratiquement tout artiste lorsqu'il renonce à l'imagination. Le véhicule d'une auto-éviscération réellement implacable, d'une authentique confrontation avec toi-même, c'est moi ».

Cette brillante finale, où les étincelantes passes d'arme ne manquent pas, ne saurait hélas faire oublier les 180 pages qui ont précédé. Il faut accorder à Roth son excellent sens de l'autocritique: ce livre est effectivement raté.

LES RISQUES DU MÉTIER
COMMUNICATIONS DE LA DIX-HUITIÈME RENCONTRE QUÉBÉCOISE INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS
TENUE À MONT-ROLLAND ET À MONTRÉAL DU 27 AVRIL AU 1^{ER} MAI 1990

Dans un monde de plus en plus soumis aux exigences de l'art-spectacle, où l'importance de l'écrit est loin de faire l'unanimité, quelle voie l'écrivain peut-il tracer entre la marginalité et l'utilisation talentueuse des médias?

134 pages — 17,95 \$

l'Hexagone
Lieu distinct de l'édition littéraire

Quinze Un roman pour l'été

Paule Noyart
LA CHINOISE BLONDE

Derrière l'apparente simplicité du récit — une simple histoire d'infidélité et de jalousie — la narratrice nous entraîne dans le monde troublant du rêve et de la confusion des sentiments.

234 pages — 18,95 \$

ARTS VISUELS

À force de se taire...

À force de terre

Centre d'exposition Circa
372, ouest rue Sainte-Catherine
Jusqu'à 3 août 1991.

Marie-Michèle Cron

À FORCE de se taire, l'homme laisse la terre se couvrir de tumeurs cancéreuses. À force de se taire, l'homme laisse la guerre détruire ce qu'il a construit avec la paix. À force de se taire, l'homme vit dans la léthargie et l'attente de jours meilleurs. L'exposition *À force de terre* qui jongle avec les mots et les images, est plus qu'une simple mise en garde en faveur de la protection de l'environnement. Dans un plaidoyer qui évite de sombrer dans la doctrine et le pathos le plus écoulé, elle s'interroge sur l'interaction entre l'être humain, l'animal, la terre, pointant avec subtilité, les espèces en voie de disparition. L'année dernière, dans *Visions 90*, l'événement organisé par le Centre international d'Art Contemporain de Montréal (CIAC), les artistes se penchaient sur la dégradation de notre écosystème, sur les symptômes engendrés par notre passivité et indifférence devant une nature à jamais contaminée. *Savoir-Vivre, Savoir-Être, Savoir-Faire*. Cette phrase extraite d'une lettre écrite par Robert Filliou aux organisateurs de la Biennale de la Paix en 1987, venait ciselée cette exposition empreinte de respect et de dignité.

Qu'en est-il aujourd'hui, de notre attitude face à la fragilité de tous ces

organismes vivants que l'on caresse d'une main et que l'on maltraite de l'autre? Au centre d'exposition Circa, six artistes se sont transformés en *Magiciens de la terre*: ils expriment les malaises de notre société en injectant dans des œuvres charismatiques, leurs peurs sombres comme la nuit et leurs désirs lumineux comme une aurore boréale. Ainsi, toutes les œuvres de l'exposition se répondent, s'interpellent, entretiennent des relations dialogiques entre elles, comme si les artistes avant d'occuper l'espace qui leur était réservé, s'étaient concertés d'avance.

À l'entrée, Gilbert Poissant nous fait participer à une *Pêche miraculeuse* où des morceaux d'une mappemonde en céramique, brûlés par les multiples cuissons, gisent sur le sol de la galerie. La terre régie par une force tellurique interne, tremble, se lèzarde, s'ébrèche, se marbre de bleus et jaunes pour expulser de ses entrailles, un poisson accroché à un hameçon. L'homme, ce *roseau pensant*, est amnésique, insensible à la pollution d'une nature déjà malade. Le dernier artefact de la civilisation est en fer rouillé, figé et tendu par son oeil unique qui sert de trou au croc de l'industrialisation.

Alors, René Derouin nous présente une lunette d'approche dans laquelle on entrevoit, au loin, la silhouette d'une figurine perdue dans l'immensité d'un cercle noir. *Hiver noir pour galilée* nous fait observer l'univers sous l'angle d'une lumière cachée par une longue éclipse. En face, une

croix rouge tracée sur le plancher, conduit nos pas vers l'*Unité des soies intensifs* installée par Francine Larivée. Sous ce titre explicite, des vitrines recouvertes de toile protègent des petits monticules de mousse, posés sur des éprouvettes dans lesquels glissent des images de plaines, de montagnes, de prairies parsemées de pisselles, de déserts, de mer.

Francine Larivée continue à préserver, dans cette lutte séculaire entre l'eau et le désert, ces plaines douces et humides qui grandissent dans l'obscurité, ces paysages idylliques qui peuvent, en l'absence de prévention, basculer dans le cauchemar le plus lancinant. En enfermant les espaces verts dans des cocons de verre, dans des lieux artificiels, l'artiste fait référence au milieu hospitalier, au système carcéral. Et à l'urgence de penser les plaies infligées par l'humanité sur une nature qu'on ne laisse plus croître, ni respirer.

L'artiste est un chaman. L'artiste est un guérisseur. Domingo Cisneros ramène du centre de la Terre-Mère, les racines du ciel. Il ramasse avec son âme indienne et ses origines mexicaines, tout ce que nous, les Blancs, n'arrivons plus à voir: les tripes et les os de la forêt; les masques des animaux. Par terre, il a rassemblé une carcasse de cheval, une tête et une patte d'ours, celle-ci ressemblant bizarrement à un pied atrophié, enduits de résine. Au-dessus et près de pattes d'original suspendues à des chaînes rouillées, une sorte de gros séateur ouvre sa bouche meurtrière. Liant son esprit et son corps aux arbres, aux souches, aux pierres,

aux squelettes oubliés, aux saisons qui se courent après, Cisneros accomplit un rite sacrificiel, essentiel et naturel, fait tourner le cycle de la vie et de la mort comme une roue de fortune dans une oeuvre chargée de spiritualité.

En face, Eric Robertson montre que l'histoire tourne à l'envers, et au ralenti, pour la culture autochtone qui revendique les terres qu'on lui a spoliées. Une immense pièce de un dollar dont l'intérieur est gravé des mots *Rapatriement* et *Repatriation*, scinde comme une oeuvre bifide coupée de sa totalité, une barque hérissée d'une mâchoire de bois, l'image d'un Indien qui pagaie.

Puis, Cozic (Yvon Cozic et Monic Brassard) dont on pouvait voir dernièrement *Espaces ininterrompus* au centre Saydie Bronfman, récidive avec des chutes de papier de soie rouge et bleu dont la découpe rappelle ces peaux de phoque déchirées par les armes des chasseurs. Trouées par des pics en bois couverts au sommet d'aluminium et de métal symbolisant le soleil et la lune, étendues sur des tissus de daim, elles notent aussi bien la douceur qu'une certaine cruauté. Mais sur le mur, une lance bariolée de notes joyeuses, nous fait retomber dans le coeur de l'enfance bercée par le *Mikado*, un jeu d'adresse délicieux et cocasse. *Not to be used as a life saver* s'inscrit dans la lignée écologique de la Société Protectrice du Noble Végétal. Cozic habille ceux qui sont nus. Et ces bêtes qui n'ont pour seul vêtement, que leur peau, leurs poils et leurs yeux suppliants.



Des oeuvres de l'artiste Domingo Cisneros.

Boyaner, du 19 juin au 6 juillet, mar. au sam. de 9h30 à 17h30

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 20 ouest Marie-Anne, Montréal (284-2631) — Oeuvres de François Morelli, du 1er juin au 6 juillet

GALERIE CITRON: 1875 ouest René-Lévesque, Montréal (939-0809) — Oeuvres de Yang Zheng-Xin, du 28 juin au 20 juillet, les ven. sam. de 10h à 17h, et sur rendez-vous

GALERIE DOMINION: 1438 ouest Sherbrooke, Montréal (845-7833) — Sculptures de Dale Dunning, du 20 juin au 4 juillet

GALERIE ELCA LONDON: 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (831-3646) — Oeuvres récentes de Russell Yurist, L. Richard, Michèle Drouin, Darryl Hughie et Susan Roth

GALERIE L'EMBUSCADE: 1571 Place Baudouin, Trois-Rivières (819-374-0652) — Oeuvres récentes de François Hudon et Jocelyn Boucher, du 2 juin au 6 juillet

GALERIE L'EMPREINTE: 272 est St-Paul, Montréal (861-4427) — Oeuvres récentes de Constantin Popescu et Truus Roest-Chapman, du 12 juin au 1er juillet

GALERIE DENISE GALLANT: 260 chemin Bica, suite 118, Orford (843-4367) — Artistes de la galerie, tous les médiums y sont représentés, jeu, ven. et dim. de 13h à 18h, et sur rendez-vous

GALERIE JOCELYNE GOBEL: 2154 Crémont, Montréal (843-3856) — En permanence bijoux d'artistes contemporains du Québec et de l'étranger, mar. au sam.

GALERIE MADELINE LACERTE: 1 Côte Dinan, Québec (418-692-1566) — Travaux récents de Pierre Bourguignon-Lepout, du 16 au 30 juin, mar. au dim.

GALERIE JEAN-PAUL LADOUCEUR: 3995 est boul. Lévesque, Laval (662-4442) — Un siècle à bâtir, exposition présentée par la ville de Laval et la Corporation Architecture 1990, 400 photos sur les réalisations architecturales importantes du Québec, jeu. au dim. de 15h30 à 20h.

GALERIE FRANÇOIS LEMAI: 4524 De La Roche, Montréal (842-3639) — Japonais originales de maîtres européens et estampes du 20e siècle

GALERIE LIPPEL: 1324 ouest Sherbrooke, Montréal (842-6369) — Sculptures anciennes de l'Afrique Ouest, masques tribaux pour la danse, du 29 mai au 13 juillet, mar. au sam. de 13h à 17h.

GALERIE MICHEL-ANGE: 4306 Bonsecours, Montréal (875-8281) — Oeuvres de Ayotte, Barbeau, Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard, Riopelle

GALERIE OPUS 2: 3981 St-Laurent, ste 210, Montréal (489-0235) — Oeuvres récentes de Evelyn Dufour, Hannibal Srouji et Yang Zheng-Xin, du mer. au dim.

GALERIE PINK: 1456 ouest Notre-Dame, Montréal (935-9551) — Peintures, sculptures, exposition de groupe, du 12 au 30 juin

GALERIE ROLLAND: 2350 Guy, Montréal (832-19739) — Estampes originales de maîtres européens et québécois: Dussau, Ting, Pellan, Riopelle et autres, lun. au ven. 10h à 17h30, sam. 10h à 17h.

GALERIE DU VIEUX-MONTRÉAL: 19 Cour Le Royer, ste 301, Montréal (842-9208) — Exposition permanente, oeuvres de Chagall et Riopelle, tous les jours de 11h à 13h.

GALERIE DE LA VILLE: 12001 de Salaberry, Dol-

lard-des-Ormeaux — Photographies de Morrie Bakerman, du 3 juillet au 2 août

GALERIE BRENDA WALLACE: 372 ouest Ste-Catherine, ch. 508, Montréal (393-4066) — Photodocumentation du projet montréalais du sculpteur japonais Tadashi Kawamata, du 28 juin au 17 août

GUILDE CANADIENNE DES MÉTIERS D'ART QUÉBÉC: 2025 rue Peel, Montréal (849-6091) — Céramiques de M. Beaucage, J. Faber, M. Ferron, M. Johnson, M. Lightbody, R. Sones et R. Studham, du 15 juin au 10 août

IMAGES DU FUTUR: Vieux-Port de Montréal — Exposition internationale sur les applications des nouvelles technologies dans le domaine des arts visuels et des communications, tous les jours de 10h à 23h, jusqu'à 22 sept.

JARDIN DE LA SCULPTURE: Centre de la nature de Laval, 901 ave du Parc, Laval — Sculptures monumentales réalisées dans le cadre du Symposium international de la sculpture Laval 1990, tous les jours de 9h à 22h.

MAISON DES ARTS DE LAVAL: 1395 ouest de la Concorde, Laval (662-4442) — Exposition collective, du 14 juin au 4 août, mar. au dim.

MAISON D'ART ST-LAURENT: 742 boul. Décarie, St-Laurent (744-6683) — Nouvelles acquisitions de G. Bonnali, S. d'Anjou, John Hammond, P. Isabelle et N. Ovissi

MAISON BELLANGER-GIRARDIN: 600 ave Royale, Québec — Photographies anciennes sur Giffard, du 5 juin au 21 juillet, mar. au dim.

MAISON DU CITOYEN: 25 Laurier, Hull (819-595-7488) — Hors série V: exposition régionale Mémoires d'art contemporains, du 20 juin au 25 août, mar. au dim.

MAISON LOUIS-HIPPOLYTE-LAFONTAINE: 314 Marie-Victorin, Boucherville — Peintures de Girib, du 22 juin au 19 juillet

MAISON DU MEUNIER: 10897 rue Du Pont, île-de-la-Visitation — Destination: le temps, photographies de Gaëtan Charbonneau, installations de Denise Gérin et sculptures de Joëlle Morosini et Réal Patry, du 28 juin au 25 août

MAISON DU PRESSOIR: 10,865 rue du Pressoir (métro Henri-Bourassa) Montréal — Tous les instruments qui servent à mesurer le temps, du clypepsydre à l'horloge atomique — Oeuvres de Joëlle Morosini, Denise Gérin, Réal Patry et Gaëtan Charbonneau, jusqu'au 1er sept.

MICHEL TÊTREAU ART CONTEMPORAIN: 1192 Beaudry, Montréal (521-2141) — Oeuvres récentes de Pierre Blanchette, du 29 mai au 29 juin, mar. au sam. de 11h à 18h, et sur rendez-vous

MONART GALLERY WESTMOUNT: 4912 ouest Sherbrooke, Montréal (484-1488) — Oeuvres de Gilles Pelletier, Suzanne Laurendeau, Gérard Castonguay et bronzes de Liardi, jusqu'au 8 sept.

OBORO: 3981 boul. St-Laurent, Montréal (844-3250) — Oeuvres de Vincent Trasov, du 1er au 30 juin, du mer. au dim. de midi à 17h.

OBSCURE: 729 Côte d'Abraham, Québec (418-529-3775) — Installation de Diane Landry et Jocelyn Robert, jusqu'à 7 juillet

OCURRENCE: 911 est Jean-Talon, ste 39, Montréal (495-3353) — Mémoires de l'artiste, peintures de Madeleine Dubeau, du 13 juin au 14 juillet, mer. au dim.

PARC HISTORIQUE NATIONAL LE COM

MERCÉ DE LA FOURRIÈRE: 1255 boul. St-Joseph, Lachine (637-7433) — Sources de nos plus belles légendes et des plus grands écrivains d'aventure, histoire des activités économiques du début du 19e siècle, la traite des fourrures, ouvert tous les jours.

PAVILLON DES ARTS DE ST-ADELÈ: 1364 chemin Ste-Marguerite, sortie 69 de l'autoroute des Laurentides (1-229-2586) — Oeuvres de l'artiste peintre Rita Gingras, du 19 juin au 14 juillet

LA PETITE GALERIE D'ART DE ST-CAIXTE: 6160 route 335, St-Casimir — Exposition thématique Lumière, avec les artistes de la galerie, du 16 juin au 4 août

RIVERAIN-ARLOGOS: 197 chemin du Lac d'Argent, Eastman (297-4646) — Sculptures de Yves Trudeau, du 22 juin au 22 août, mer. au dim.

SALLE WILFRID-PELLETIER: Hall d'entrée, PDA, Montréal (842-2112) — Nijsky et ses photographes, du 27 mai au 1er juillet

VIEUX PORT DE QUÉBEC: Hangar no 19, Québec — « Rendre visible » exposition collective, oeuvres de M. Bois, H. Larouche, R. Lavallante et J. Gasse, du 21 juin au 1er juillet

WADDINGTON AND GORCE INC: 2155 Mackay, Montréal (847-1112) — Oeuvres d'artistes canadiens — Oeuvres récentes de Ron Martin, du 20 juin au 13 juillet

Maisons de la culture

MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5290 chemin Côte-des-Neiges, Montréal — Oeuvres de H. Alpha, P. Bellemare, L. Bouchard, D. Dalia, A. Dumouchel, D. Guay, F. Guttman, R. Lachance, M.C. Leclerc, G. Lefebvre, B. McNeil, D. Millington, L.H. Nguyen, L. Rémy et W. Simon, du 19 juin au 24 août

MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal — Moebius/Gir Jean Giraud, rétrospective des oeuvres d'un chef de file de la bande dessinée française, du 28 juin au 25 août

MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY: 6052 boul. Monk, Montréal — La Petite Bourgogne, exposition à caractère historique sur le quartier d'ouest de MtL, du 21 juin au 23 août — Les chapeaux féminins d'hier et d'aujourd'hui, exposition réalisée par le Château Ramezay, du 20 juin au 23 août — La culture noire vue par Charles Bidde, du 20 juin au 23 août

MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE: 3755 Botrel, Montréal — Le grand verger de Montréal à Notre-Dame-De-Grâce, rétrospective de 3 siècles sur l'histoire du quartier NDG, du 26 mai au 18 août

MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PATRIE: 6707 DeLorimier, Montréal — Vu d'un autre oeil, exposition du Musée de la civilisation de Québec, à caractère interactif portant sur les handicaps visuels, du 8 juillet au 16 août

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — La culture grecque vue par Nadia Assimpopoulos, tableaux, artefacts, documents sonores et visuels, du 19 juin au 16 août

Musées

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN: Cité du Havre, Montréal (873-2878) — Ron Martin 1971/1981, du 5 mai au 21 juillet, ouvert du mar. au dim. de 10h à 18h.

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS (CHÂTEAU DUFRESNE): Angle Pie 1X et Sherbrooke, Montréal (259-2575) — Créations en verre, rétrospective de l'artiste finlandais Oiva Toikka — Arts graphiques, sélection d'affiches des années 1955 à 1990 de Pologne, Yougoslavie, France, États-Unis, Suisse, Italie, Japon et Canada faisant partie de la collection permanente du Musée, du 7 juin au 1er sept. — mer. au dim. 11h à 17h.

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE: 145 Wilfrid-Corbell, Joliette — Les nouvelles acquisitions 1990: oeuvres de Jordi Bonet, Jacques de Tonnacour, Harold Town, Marcelle Ferron, Mario Merola, Jean-Paul Mousseau, Tom Hodgson, William Ronald, Lise Gervais, Louise Gadois et autres, mer. au dim. de 12h à 17h.

MUSÉE D'ART ST-LAURENT: 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) — Arts anciens et traditions artisanales du Québec — exposition permanente — Présence des ivoires religieux dans les collections québécoises, du 19 mai au 14 juillet

MUSÉE BAS SAINT-LAURENT: 300 St-Pierre, Rivière-du-Loup (418-862-7547) — « Il était une fois l'enfance » jusqu'en sept. 91 — Rétrospective des expositions à travers les affiches, les collections et quelques pièces de la programmation d'art et d'ethnologie — Un connaisseur à découvrir — exposition jeu du Musée des Beaux-Arts de Montréal, à compter de juiv. — Claude Millette, sculpteur, à compter de fév., du mar. au dim.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Collection permanente du musée, mar. au dim. de 10h à 17h — mar. au dim. de 10h à 17h — Les années 20: l'âge des métropoles, du 20 juin au 10 nov., tous les jours de 10h à 19h, le sam. jusqu'à 21h.

MUSÉE PIERRE BOUCHER: 858 Laviolette, Trois-Rivières (819-376-4459) — Rodolphe Duguay en mémoire 1891-1991: volet Scènes et Paysages, du 9 juin au 3 sept., tous les jours — Salle Gaston Petit: Migrations et autres, lithographies couleurs de 1975/1980 de l'artiste Gaston Petit, du 9 juin au 3 sept., tous les jours

(MUSÉE)CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 rue Baile, Montréal (939-7000) — Musée consacré à l'art de l'architecture: 20.000 dessins et estampes de Maîtres, 120.000 livres, 45.000

photographies, ainsi que des fonds d'archives importantes — Dessins d'architecture de l'avant-garde russe 1917-1935, jusqu'au 4 sept. — Publications de l'avant-garde soviétique, jusqu'au 27 oct. — Jan Falterson: le Jardin du Luxembourg, à compter du 17 juillet, mer. et ven. de 11h à 18h, jeu. 11h à 20h, sam. et dim. de 11h à 17h.

MUSÉE CHÂTEAU RAMEZAY: 280 Notre-Dame est, Montréal (861-3708) — Montréal, de la capitulation tranquille à l'union mouvementée 1760/1849, du 16 nov. au 1er sept. 1991, mar. au dim. de 10h à 16h.

MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158) — « Objets de civilisation » exposition permanente — « La barque à voile » exposition permanente — « Mémoires » exposition permanente — Messages, exposition sur les moyens de communication entre les individus et les sociétés, en permanence — Éphémère, jusqu'au 2 sept. — Jeux, jusqu'au 5 janv. 92

MUSÉE DU COMTÉ DE BROME: Knowlton — Aquarelles et peintures de Mary S. Martin, du 22 au 30 juin, tous les jours de 10h à 17h.

MUSÉE FERROVIAIRE CANADIEN: 120 St-Pierre, St-Constant (688-1522) — Exposition sur la compagnie Canada Atlantic Railway 1879/1994, du 5 mai au 2 sept., tous les jours de 9h à 17h, les fins de semaine du 7 sept. au 20 oct.

MUSÉE MARC-AURÉLE FORTIN: 118 St-Pierre, Montréal (845-6108) — Oeuvres de Marc-Aurèle Fortin en permanence — Exposition des oeuvres de Stanley Cosgrove, du 5 juin au 8 sept., ouvert du mar. au dim. de 11h à 17h, visite commentée pour groupes en semaine sur réservation, le dimanche à 14h30

MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE GEORGES-PRÉFONTE: 520 chemin de la Côte-St-Catherine, Outremont (877-9864) — Exposition thématique « Les animaux malades du Saint-Laurent » jusqu'au 31 août, mer. au ven. de 9h à 16h, dim. de 10h à 17h.

MUSÉE DE LACHINE: 110 chemin LaSalle, Lachine (634-3471 poste 346) — Pavillon Benoit-Verdick: installation de Denis Pelletier, du 18 mai au 30 juin — Photographies et dessins de Francis Simolin, du 18 mai au 30 juin — Installation de Michèle Tremblay-Gillon, du 13 juillet au 1er sept. — La Dépendance: Sculptures et peintures récentes de Diane Giguère, du 15 juin au 11 août, installation photographique de Barbara Claus, du 24 août au 20 oct., mer. au dim. de 11h30 à 16h30

MUSÉE DU LIVRE ANCIEN: 214 rue Principale, Les Éboulements, Québec (418-635-2243) — Plus de 250 livres et 100 photos sont exposés et interprétés.

MUSÉE DE LA MAISON SAINT-GABRIEL:

2146 Place Dublin, Montréal (935-8136) — Exposition permanente — « 200 ans de sièges » jusqu'en déc., visites guidées du mar. au sam. 13h30 et 15h, dim. 13h30, 14h30, 15h30

MUSÉE NATIONAL DE L'AVIATION: Promenade de l'Aviation, Ottawa (613-993-2010) (CSB00-463-2038) — Promenade dans le temps à travers l'exposition permanente: 50 avions des débuts de l'aviation à l'âge des réactifs — démonstrations, interprétation — Galerie d'art aéronautique: rétrospective R.W. Bradford, tous les jours de 9h à 17h, le jeudi jusqu'à 21h

MUSÉE DU QUÉBEC: 1 ave Wolfe-Montcalm, Québec (418-643-2150) — Chagall, le narrateur, du 24 juillet au 29 sept. — Suroz-Côté: l'oeuvre sculptée, du 16 mai au 2 sept. — La collection des dessins et estampes: 80 oeuvres choisies, du 16 mai au 8 sept. — Collection Duplessis, du 16 mai au 15 janv. — Un archipel de désirs: les artistes du Québec et de la scène internationale, du 15 mai au 29 sept. — Lucius R. O'Brien, visions du Canada victorien, du 10 mai au 14 juillet — Dans au Musée du Québec: 1968-1990, pour une collection en devenir, du 16 mai au 29 sept. — La Collection du Musée, exposition permanente — Oeuvre de David Moore, dans la Tourrette du Pavillon Bailly, « Entomus et muscus » le jardin de Paul Lacroix, du 30 juin au 31 mars, 1992 — tous les jours

MUSÉE RÉGIONAL DE LA CÔTE-NORD: 500 boul. Laure, Sept-Îles (418-968-2070) — L'Apogée d'Érudite sur la Côte-Nord, à compter du 16 juin

MUSÉE DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC: 6 rue de l'Université, Québec (682-2843) — 1er étage: Art du Québec, oeuvres du 19e siècle, jusqu'à 31 oct. 91 — Trois années d'acquisitions 1988-1990, objets et oeuvres d'art, jusqu'au 7 oct. — Cabinet des médailles — 2e étage: Peinture des écoles du Nord: Hollande et Flandres, jusqu'au 8 sept. — « Les arpentements du ciel » exposition sur l'astronomie qui étaye l'enseignement de cette science au Séminaire de Québec durant le 19e siècle, jusqu'au 6 janv. 92 — 3e étage: Les chefs d'œuvre de la peinture religieuse européenne, jusqu'au 16 sept. — Art Oriental — 4e étage: Orfèvrerie

MUSÉE DAVID M. STEWART: Vieux-Port de la Ste-Hélène (259-2575) — « Sur les pas de nos ancêtres » chausures historiques contemporaines des amérindiens, l'exposition est organisée par le Bata Shoe Museum et le Ontario Crafts Council, du 16 mai au 2 sept.

MUSÉE UNIVERSEL DE LA CHASSE ET DE LA NATURE: Parc Mont-Royal, Camille-Houffé et chemin Remembrance, Montréal (843-6842) — Histoire des « présentations de l'Océanographie de Montréal » — Égalisme collection de mammifères, d'insectes, d'oiseaux, d'armes, d'appareils etc.

Énergisez-vous !

Vous voulez connaître la nature de l'électricité ? comprendre les relations entre la vie, l'environnement et l'énergie électrique ? découvrir ces animaux fascinants qui produisent de l'électricité ? Rendez-vous à l'Électrium, le centre d'interprétation des champs électrique et magnétique d'Hydro-Québec.




Pour vous y rendre, vous n'avez qu'à suivre le mini-plan. C'est tout juste à vingt minutes du centre-ville de Montréal, à 2001 de la rue Michael-Faraday, à Sainte-Julie.

Mais avant, prenez bonne note des heures d'ouverture. En juin, juillet et août, vous pouvez le visiter tous les jours de 9 h 30 à 16 h. De septembre à mai, l'Électrium est ouvert de 9 h 30 à 16 h du lundi au vendredi et de 13 h à 16 h le dimanche.

Vous voulez d'autres renseignements ou faire des réservations de groupe ? Téléphonez au (514) 652-8977.

Entrée libre



RON MARTIN
Oeuvres récentes
jusqu'au 13 juillet

WADDINGTON & GORCE INC.
2155 rue Mackay,
Montréal H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113

GALERIE D'ART STEWART HALL
Centre Culturel de Pointe-Claire
176 Bord du Lac, Pointe-Claire 630-1254

CHAN-KY-YUT
Oeuvres récentes
du 3 au 26 juillet 1991

L'artiste sera présent au vernissage le mercredi 3 juillet, de 19h à 21h.
Admission libre - Accessible par ascenseur Horaire d'été de la Galerie:
du lundi au vendredi, de 14h à 17h lundi et mercredi soirs, de 19h à 21h.

En permanence

LILI RICHARD
Galerie Elea London
1616 Sherbrooke O., Montréal, Québec H3H 1C9 • (514) 931-3646
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark suite 100
Montréal (514) 849-1165

Mardi au samedi de 9h30 à 17h30 et sur rendez-vous

MEL BOYANER
Acryliques et Lithographies

L'exposition se poursuit
jusqu'au 6 juillet

ARTS VISUELS

À force de se taire . . .

À force de terre

Centre d'exposition Circa
372, ouest rue Sainte-Catherine
Jusqu'au 3 août 1991.

Marie-Michèle Cron

À FORCE de se taire, l'homme laisse la terre se couvrir de tumeurs cancéreuses. À force de se taire, l'homme laisse la guerre détruire ce qu'il a construit avec la paix. À force de se taire, l'homme vit dans la léthargie et l'attente de jours meilleurs. L'exposition *À force de terre* qui jongle avec les mots et les images, est plus qu'une simple mise en garde en faveur de la protection de l'environnement. Dans un plaidoyer qui évite de sombrer dans la doctrine et le pathos le plus écoulé, elle s'interroge sur l'interaction entre l'être humain, l'animal, la terre, pointant avec subtilité, les espèces en voie de disparition. L'année dernière, dans *Visions 90*, l'événement organisé par le Centre International d'Art Contemporain de Montréal (CIAC), les artistes se penchaient sur la dégradation de notre écosystème, sur les symptômes engendrés par notre passivité et indifférence devant une nature à jamais contaminée. *Savoir-Vivre, Savoir-Être, Savoir-Faire*. Cette phrase extraite d'une lettre écrite par Robert Filioz aux organisateurs de la Biennale de la Paix en 1987, venait ciselée cette exposition empreinte de respect et de dignité.

Qu'en est-il aujourd'hui, de notre attitude face à la fragilité de tous ces

organismes vivants que l'on caresse d'une main et que l'on maltraite de l'autre? Au centre d'exposition Circa, six artistes se sont transformés en *Magiciens de la terre*: ils expriment les maux de notre société en injectant dans des œuvres charismatiques, leurs peurs sombres comme la nuit et leurs désirs lumineux comme une aurore boréale. Ainsi, toutes les œuvres de l'exposition se répondent, s'interpellent, entretiennent des relations dialogiques entre elles, comme si les artistes avant d'occuper l'espace qui leur était réservé, s'étaient concertés d'avance.

À l'entrée, Gilbert Poissant nous fait participer à une *Pêche miraculeuse* où des morceaux d'une mappemonde en céramique, brûlés par les multiples cuissons, gisent sur le sol de la galerie. La terre régie par une force tellurique interne, tremble, se lève, s'ébrèche, se marbre de leurs bleus et jaunes pour expulser de ses entrailles, un poisson accroché à un hameçon. L'homme, ce *roseau pensant*, est amnésique, insensible à la pollution d'une nature déjà malade. Le dernier artefact de la civilisation est en fer rouillé, figé et pendu par son oeil unique qui sert de trou au croc de l'industrialisation.

Alors, René Derouin nous présente une lunette d'approche dans laquelle on entrevoit, au loin, la silhouette d'une figurine perdue dans l'immensité d'un cercle noir. *Hiver noir pour galilé* nous fait observer l'univers sous l'angle d'une lumière cachée par une longue éclipse. En face, une

croix rouge tracée sur le plancher, conduit nos pas vers l'*Unité des soins intensifs* installée par Francine Larivée. Sous ce titre explicite, des vitrines recouvertes de toile protègent des petits monticules de mousse, posés sur des éprouvettes dans lesquels glissent des images de plaines, de montagnes, de prairies parsemées de pissenlits, de déserts, de mer.

Francine Larivée continue à préserver, dans cette lutte séculaire entre l'eau et le désert, ces plantes douces et humides qui grandissent dans l'obscurité, ces paysages idylliques qui peuvent, en l'absence de prévention, basculer dans le cauchemar le plus lancinant. En enfermant les espaces verts dans des cocons de verre, dans des lieux artificiels, l'artiste fait référence au milieu hospitalier, au système carcéral. Et à l'urgence de penser les plaies infligées par l'humanité sur une nature qu'on ne laisse plus croître, ni respirer.

L'artiste est un chaman. Domingo Cisneros ramène du centre de la Terre-Mère, les racines du ciel. Il ramasse avec son âme indienne et ses origines mexicaines, tout ce que nous, les Blancs, n'arrivons plus à voir: les tripes et les os de la forêt; les masques des animaux. Par terre, il a rassemblé une carcasse de cheval, une tête et une patte d'ours, celle-ci ressemblant bizarrement à un pied atrophié, enduits de résine. Au-dessus et près de pattes d'original suspendues à des chaînes rouillées, une sorte de gros séateur ouvre sa bouche meurtrière. Liant son esprit et son corps aux arbres, aux souches, aux pierres,

aux squelettes oubliés, aux saisons qui se courent après, Cisneros accompli un rite sacrificiel, essentiel et naturel, fait tourner le cycle de la vie et de la mort comme une roue de fortune dans une œuvre chargée de spiritualité.

En face, Eric Robertson montre que l'histoire tourne à l'envers, et au ralenti, pour la culture autochtone qui revendique les terres qu'on lui a spoliées. Une immense pièce de un dollar dont l'intérieur est gravé des mots *Rapatriement* et *Repatriation*, scinde comme une œuvre bifide coupée de sa totalité, une barque hirsute d'une mâchoire de bois, l'image d'un Indien qui paie.

Puis, Cozic (Yvon Cozic et Monic Brassard) dont on pouvait voir dernièrement *Espaces ininterrompus* au centre Saydie Bronfman, récidive avec des chutes de papier de soie rouge et bleu dont la découpe rappelle ces peaux de phoque déchirées par les armes des chasseurs. Trouées par des pics en bois couverts au sommet d'aluminium et de métal symbolisant le soleil et la lune, étendues sur des tissus de daim, elles connotent aussi bien la douceur qu'une certaine cruauté. Mais sur le mur, une lance bariolée de notes joyeuses, nous fait retomber dans le cœur de l'enfance bercée par le *Mikado*, un jeu d'adresse délicieux et cocasse. *Not to be used as a life saver* s'inscrit dans la lignée écologique de la Société Protectrice du Noble Végétal. Cozic habille ceux qui sont nus. Et ces bêtes qui n'ont pour seul vêtement, que leur peau, leurs poils et leurs yeux suppliants.



Des œuvres de l'artiste Domingo Cisneros.

PHOTO JACQUES GRÉNIET

Boyaner, du 19 juin au 6 juillet, mar. au sam. de 9h30 à 17h30

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 200 ouest Marie-Anne, Montréal (284-2631) — Œuvres de François Morelli, du 1er juin au 6 juillet

GALERIE CITRON: 1875 ouest René-Lévesque, Montréal (399-0609) — Œuvres de Yang Zheng-Xin, du 28 juin au 22 juillet, les ven. sam. de 10h à 17h, et sur rendez-vous

GALERIE DOMINION: 1438 ouest Sherbrooke, Montréal (845-7833) — Sculptures de Dale Dunning, du 20 juin au 4 juillet

GALERIE ELCA LONDON: 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (819-374-0652) — Œuvres de Russell Yurist, L. Richard, Michèle Drouin, Darryl Hughson et Susan Roth

GALERIE L'EMBUSCADE: 1571 Place Badeaux, Trois-Rivières (819-374-0652) — Œuvres de François Hudon et Jocelyn Boucher, du 2 juin au 6 juillet

GALERIE L'EMPREINTE: 272 est St-Paul, Montréal (861-4427) — Œuvres récentes de Constantin Popescu et Truus Roest-Chapman, du 12 juin au 1er juillet

GALERIE DENISE GALLANT: 260 chemin Bice, sortie 118, Orford (843-4367) — Artistes de la galerie, tous les médiums y sont représentés, jeu, ven. et dim. de 13h à 18h, et sur rendez-vous

GALERIE JOCELYNE GOBEL: 2154 Crescent, Montréal (843-3856) — En permanence bijoux d'artistes contemporains du Québec et de l'étranger, mar. au sam.

GALERIE MADELEINE LACERTE: 1 Côte D'Ivoire, Québec (418-692-1566) — Travaux récents de Pierre Bourgauff-Legros, du 16 au 30 juin, mar. au dim.

GALERIE JEAN-PAUL LADOUCEUR: 3995 est boul. Lévesque, Laval (662-4442) — Un siècle à bâtir, exposition présentée par la ville de Laval et la Corporation Architecture 1990, 400 photos sur les réalisations architecturales importantes du Québec, jeu, au dim. de 15h30 à 20h.

GALERIE FRANÇOIS LEMAI: 4524 De La Roche, Montréal (842-3639) — Estampes originales de maîtres européens et japonais du 20e siècle

GALERIE LIPEL: 1324 ouest Sherbrooke, Montréal (842-6369) — Sculptures anciennes de l'Afrique Ouest, masques tribal pour la danse, du 29 mai au 13 juillet, mar. au sam. de 13h à 17h.

GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Montréal (875-8281) — Œuvres de Ayotte, Barbeau, Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard, Riopelle

GALERIE OPUS 2: 3981 St-Laurent, ste 210, Montréal (499-0235) — Œuvres récentes de Evelyn Dutoit, Hannibal Srouji et Yang Zheng-Xin, du mer. au dim.

GALERIE PINK: 1456 ouest Notre-Dame, Montréal (935-9851) — Peintures, sculptures, exposition de groupe, du 12 au 30 juin

GALERIE ROLLAND: 2350 Guy, Montréal (932-9739) — Estampes originales de maîtres européens et québécois: Dussau, Ting, Pellan, Riopelle et autres, lun. au ven. 10h à 17h30, sam. 10h à 17h.

GALERIE DU VIEUX-MONTRÉAL: 19 Cour Le Royer, ste 301, Montréal (842-9208) — Exposition permanente, œuvres de Chagall et Riopelle, tous les jours de 11h à 13h.

GALERIE DE LA VILLE: 12001 de Salaberry, Dol-

lard-des-Ormeaux — Photographies de Morrie Bakerman, du 3 juillet au 2 août

GALERIE BRENDA WALLACE: 372 ouest Ste-Catherine, ch. 508, Montréal (393-4066) — Photodocumentation du projet montréalais du sculpteur japonais Tadashi Kawamata, du 28 juin au 17 août

GUILDE CANADIENNE DES MÉTIERS D'ART QUÉBEC: 2025 rue Peel, Montréal (849-6091) — Céramiques de M. Beaucage, J. Faber, M. Ferron, M. Johnson, M. Lightbody, R. Sonea et R. Studham, du 15 juin au 10 août

IMAGES DU FUTUR: Vieux-Port de Montréal — Exposition internationale sur les applications des nouvelles technologies dans le domaine des arts visuels et des communications, tous les jours de 10h à 23h, jusqu'au 22 sept.

JARDIN DE LA SCULPTURE: Centre de la nature de Laval, 901 ave du Parc, Laval — Sculptures monumentales réalisées dans le cadre du Symposium international de la sculpture Laval 1990, tous les jours de 9h à 22h.

MAISON DES ARTS DE LAVAL: 1395 ouest de la Concorde, Laval (662-4442) — Exposition collective, du 14 juin au 4 août, mar. au dim.

MAISON D'ART ST-LAURENT: 742 boul. Décarie, St-Laurent (749-6653) — Nouvelles acquisitions de G. Bonatti, S. d'Anjou, John Hammond, P. Isabelle et N. Ovissi

MAISON BELLANGER-GIRARDIN: 600 ave Royale, Québec — Photographies anciennes sur Giffard, du 5 juin au 21 juillet, mar. au dim.

MAISON DU CITOYEN: 25 Laurier, Riv. (819-595-7488) — Hors série V, exposition régionale Mémoires d'art contemporains, du 20 juin au 25 août, mar. au dim.

MAISON LOUIS-HIPPOLYTE-LAFONTAINE: 314 Marie-Victorin, Boucherville — Peintures de 1900, du 22 juin au 19 juillet

MAISON DU MEUNIER: 10897 rue Du Pont, Ile-de-la-Visitation — Destination: le temps, photographies de Gaëtan Charbonneau, installations de Denise Gérin et sculptures de Joëlle Morosoli et Réal Patry, du 28 juin au 25 août

MAISON DU PRESSOIR: 10,865 rue du Pressoir (métro Henri-Bourassa) Montréal — Tous les instruments qui servent à mesurer le temps, du cyclostyle à l'horloge atomique — Œuvres de Joëlle Morosoli, Denise Gérin, Réal Patry et Gaëtan Charbonneau, jusqu'au 1er sept.

MICHEL TÉTRAULT ART CONTEMPORAIN: 1192 Beaudry, Montréal (521-2141) — Œuvres récentes de Pierre Blanchette, du 29 mai au 29 juin, mar. au sam. de 11h à 18h, et sur rendez-vous

MONART GALERIE WESTMOUNT: 4912 ouest Sherbrooke, Montréal (484-1488) — Œuvres de Gilles Pelletier, Suzanne Laurendeau, Gérard Castonguay et bronzes de Liardi, jusqu'au 8 sept.

OBORO: 3981 boul. St-Laurent, Montréal (844-3250) — Œuvres de Vincent Trasov, du 1er au 30 juin, du mer. au dim. de midi à 17h.

OBSCURE: 729 Côte d'Abraham, Québec (418-529-3775) — Installation de Diane Landry et Jocelyn Robert, jusqu'au 7 juillet

OCURRENCE: 911 est Jean-Talon, ste 39, Montréal (495-3353) — Mémoires de l'espace, peintures de Madeleine Dubeau, du 13 juin au 14 juillet, mer. au dim.

PARC HISTORIQUE NATIONAL LE COM

MERCE DE LA FOURRURE: 1255 boul. St-Joseph, Lachine (637-7433) — Sources de nos plus belles légendes et des plus grands écrits d'aventures, histoire des activités économiques du début du 19e siècle, la traite des fourrures, ouvert tous les jours.

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADÈLE: 1364 chemin Ste-Marguerite, sortie 69 de l'autoroute des Laurentides (1-229-2586) — Œuvres de l'artiste peintre Ritha Gingras, du 19 juin au 14 juillet

LA PETITE GALERIE D'ART DE ST-CALIXTE: 6160 route 335, St-Calixte — Exposition thématique Lumière, avec les artistes de la galerie, du 16 juin au 4 août

RIVERAIN-ARLOGOS: 197 chemin du Lac d'Argent, Estimau (297-4646) — Sculptures de Yves Trudeau, du 22 juin au 22 août, mer. au dim.

SALLE WILFRID-PELLETIER: Hall d'entrée, PDA, Montréal (842-2112) — Nijsky et ses photographes, du 27 mai au 1er juillet

VIEUX PORT DE QUÉBEC: Hangar no 19, Québec — « Rendre visible » exposition collective, œuvres de M. Bois, H. Larouche, R. Lavallante et J. Gasse, du 21 juin au 4 juillet

WADDINGTON AND GORCE INC: 2155 Mackay, Montréal (847-1112) — Œuvres d'artistes canadiens — Œuvres récentes de Ron Martin, du 20 juin au 13 juillet

Maisons de la culture

MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 520 chemin Côte-des-Neiges, Montréal — Œuvres de H. Alpha, P. Bellemare, L. Bouchard, D. Pilla, A. Dumouchel, D. Guay, F. Guttman, R. L. Chance, M.C. Leclerc, G. Lefebvre, B. McNeil, D. Millington, L.H. Nguyen, L. Rémiard et W. Simon, du 19 juin au 24 août

MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal — Moebius/Gir/Jean Giraud, rétrospective des œuvres d'un chef de file de la bande dessinée française, du 28 juin au 25 août

MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY: 6052 boul. Monk, Montréal — La Petite Bourgogne, exposition à caractère historique sur le quartier sud-ouest de MtL, du 21 juin au 23 août — Les chapeaux féminins d'hier et d'aujourd'hui, exposition réalisée par le Château Ramezay, du 20 juin au 23 août — La culture noire vue par Charles Biddle, du 20 juin au 23 août

MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE: 3755 Botrel, Montréal — Le grand verger de Montréal à Notre-Dame-De-Grâce, rétrospective de 3 siècles sur l'histoire du quartier NDG, du 26 mai au 18 août

MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PATRIE: 6707 DeLorimier, Montréal — Vu d'un autre oeil, exposition du Musée de la civilisation de Québec, à caractère interactif portant sur les handicapés visuels, du 8 juillet au 16 août

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — La culture grecque vue par Nadia Assimopoulos, tableaux, artefacts, documents sonores et visuels, du 19 juin au 16 août

Musées

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN: Cité du Havre, Montréal (873-2878) — Ron Martin 1971/1981, du 5 mai au 21 juillet, ouvert du mar. au dim. de 10h à 18h.

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS (CHÂTEAU DUFRESNE): Angle Pie 1x et Sherbrooke, Montréal (259-2575) — Créations en verre, rétrospective de l'artiste finlandais Oiva Toikka — Arts graphiques, sélection d'affiches des années 1955 à 1990 de Pologne, Yougoslavie, France, États-Unis, Suisse, Italie, Japon et Canada faisant partie de la collection permanente du Musée, du 7 juin au 1er sept. — mer. au dim. 11h à 17h.

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE: 145 Wilfrid-Corbell, Joliette — Les nouvelles acquisitions 1990: œuvres de Jordi Bonel, Jacques de Tomnacour, Harold Town, Marcellie Ferron, Mario Merola, Jean-Paul Mousseau, Tom Hodgson, William Ronald, Lise Germain, Louise Gadois et autres, mer. au dim. de 12h à 17h.

MUSÉE D'ART ST-LAURENT: 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) — Arts anciens et traditions artisanales du Québec — exposition permanente — Présence des voires religieux dans les collections québécoises, du 19 mai au 14 juillet

MUSÉE BAS SAINT-LAURENT: 300 St-Pierre, Rivière-du-Loup (418-862-7547) — Il était une fois l'enfance — jusqu'en sept. 91 — Rétrospective des expositions à travers les affiches, les programmations et quelques pièces de la collection d'art et d'ethnologie — « Un connaisseur à découvrir » exposition jeu du Musée des Beaux-Arts de Montréal, à compter de janv. — Claude Millette, sculpteur, à compter de fév., du mar. au dim.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Collection permanente du musée, mar. au dim. de 10h à 17h — mar. au dim. de 10h à 17h — Les années 20: l'âge des métropoles, du 20 juin au 10 nov., tous les jours de 10h à 19h, le sam. jusqu'à 21h.

MUSÉE PIERRE BOUCHER: 858 Lavolette, Trois-Rivières (819-376-4459) — Rodolphe Duguay en mémoire 1891-1991: volet Scènes et Paysages, du 9 juin au 3 sept., tous les jours — Salle Gaston Pelletier: Migrations et autres, lithographies couleurs de 1975/1980 de l'artiste Gaston Pelletier, du 9 juin au 3 sept., tous les jours

(MUSÉE)CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 rue Baile, Montréal (939-7000) — Musée consacré à l'art de l'architecture: 20.000 dessins et estampes de Maîtres, 120.000 livres, 45.000

photographies, ainsi que des fonds d'archives importants — Dessins d'architecture de l'avant-garde russe 1917-1935, jusqu'au 8 sept. — Publications de l'avant-garde soviétique, jusqu'au 27 oct. — Ian Paterson: le Jardin du Luxembourg, à compter du 17 juillet, mer. et ven. de 11h à 18h, jeu. 11h à 20h, sam. et dim. de 11h à 17h.

MUSÉE CHÂTEAU RAMEZAY: 280 Notre-Dame est, Montréal (861-3708) — Montréal, de la capitulation tranquille à l'union mouvementée 1760/1849, du 16 nov. au 1er sept. 1991, mar. au dim. de 10h à 18h.

MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dahoussi, Québec (418-643-2158) — Objets de civilisation — exposition permanente — « La barque à voile » exposition permanente — « Mémoires » exposition permanente — Messages, exposition sur les moyens de communication entre les individus et les sociétés, en permanence — Ephémère, jusqu'au 2 sept. — Jeux, jusqu'au 5 janv. 92

MUSÉE DU COMTE DE BROME: Knowlton — Aquarelles et peintures de Mary S. Martin, du 22 au 30 juin, tous les jours de 10h à 17h.

MUSÉE FERROVIAIRE CANADIEN: 120 St-Pierre, St-Constant (638-1522) — Exposition sur la compagnie Canada Atlantic Railway 1879/1904, du 5 mai au 2 sept., tous les jours de 9h à 17h, les fins de semaine du 7 sept. au 20 oct.

MUSÉE MARC-AURÈLE FORTIN: 118 St-Pierre, Montréal (845-6108) — Œuvres de Marc-Aurèle Fortin en permanence — Exposition des œuvres de Stanley Cosgrove, du 5 juin au 8 sept. ouvert du mar. au dim. de 11h à 17h, visite commentée pour groupes en semaine sur réservation, le dimanche à 14h30.

MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE GEORGES-PRÉFONTAINE: 520 chemin de la Côte-Ste-Catherine, Outremont (277-9864) — Exposition thématique — Les animaux malades du Saint-Laurent — jusqu'au 31 août, mer. au ven. de 9h à 16h, dim. de 10h à 17h.

MUSÉE DE LACHINE: 110 chemin LaSalle, Lachine (534-3471, poste 348) — Pavillon Benoît-Verdick: Installation de Denis Pellerin, du 15 mai au 30 juin — Photographies et dessins de Francine Simonin, du 18 mai au 13 juillet au 1er sept. — La Dépense: Sculptures et peintures récentes de Diane Giguère, du 15 juin au 11 août, installation photographique de Barbara Claus, du 24 août au 20 oct., mer. au dim. de 11h30 à 16h30.

MUSÉE DU LIVRE ANCIEN: 214 rue Principale, Les Éboulements, Qué. (418-635-2243) — Plus de 250 livres et 100 photos sont exposés et interprétés.

MUSÉE DE LA MAISON SAINT-GABRIEL:

2146 Place Dublin, Montréal (935-8136) — Exposition permanente — « 200 ans de sièges » jusqu'en déc., visites guidées du mar. au sam. 13h30 et 15h, dim. 13h30, 14h30, 15h30

MUSÉE NATIONAL DE L'AVIATION: Promenade de l'Aviation, Ottawa (613-993-2010) (T800-463-2038) — Promenade dans le temps à travers l'exposition permanente: 50 avions des débuts de l'aviation à l'âge des réacteurs — démonstrations, interprétation — Galerie d'art aéronautique: rétrospective R.W. Bradford, tous les jours de 9h à 17h, le jeudi jusqu'à 21h.

MUSÉE DU QUÉBEC: 1 ave Wolfe-Montcalm, Québec (418-643-2150) — Chagall, le narrateur, du 24 juillet au 23 sept. — Suzor-Côté: l'œuvre sculptée, du 16 mai au 2 sept. — La collection des dessins et estampes: 80 œuvres choisies, du 16 mai au 8 sept. — Collection Duplissa, du 16 mai au 15 janv. — Un archipel de désirs: les artistes du Québec et de la scène internationale, du 16 mai au 23 sept. — Lucien R. O'Brien, visions du Canada victorien, du 16 mai au 14 juillet — Dans au Musée du Québec: 1986-1990, pour une collection en devenir, du 16 mai au 29 sept. — La Collection du Musée, exposition permanente — Œuvre de David Moore, dans la Tourneville du Pavillon Baillargé — « Enjeux » murs et nages à la jardin de Paul Lacroix, du 30 juin au 31 mars, 1992 — tous les jours.

MUSÉE RÉGIONAL DE LA CÔTE-NORD: 500 boul. Laure, Sept-Îles (418-968-2070) — L'Apostolat Eudiste sur la Côte-Nord, à compter du 16 juin

MUSÉE DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC: 6 rue de l'Université, Québec (692-2843) — 1er étage: Art du Québec, œuvres du 19e siècle, jusqu'au 31 déc. 91 — Trois années d'acquisitions 1988-1990, objets et œuvres d'art, jusqu'au 7 oct. — Cabinet des médailles — 2e étage: Peinture des écoles du Nord: Hollandais et Flamands, jusqu'au 8 sept. — « Les arpenteurs du ciel » exposition sur l'astronomie qui éclaire l'enseignement de cette science au Séminaire de Québec durant le 19e siècle, jusqu'au 6 janv. 92 — 3e étage: Les chefs-d'œuvre de la peinture religieuse européenne, jusqu'au 16 sept. — Art Oriental — 4e étage: Orfèvrerie

MUSÉE DAVID M. STEWART: Vieux-Forêt/le Ste-Hélène (259-2575) — « Sur les pas de nos ancêtres » Chaussons historiques contemporains des américains, l'exposition est organisée par le Bata Shoe Museum et l'Ontario Crafts Council, du 16 mai au 2 sept.

MUSÉE UNIVERSEL DE LA CHASSE ET DE LA NATURE: Parc Mont-Royal, Camilien-Houde et chemin Remembrance, Montréal (843-6942) — Histoire d'os — présentation de l'Ostéothèque de Montréal — Également collection de mammifères, d'oiseaux, d'insectes, d'armes, d'appellants etc.

Énergisez-vous !

Vous voulez connaître la nature de l'électricité ? comprendre les relations entre la vie, l'environnement et l'énergie électrique ? découvrir ces animaux fascinants qui produisent de l'électricité ? Rendez-vous à l'Électrium, le centre d'interprétation des champs électrique et magnétique d'Hydro-Québec.

ÉLECTRIUM

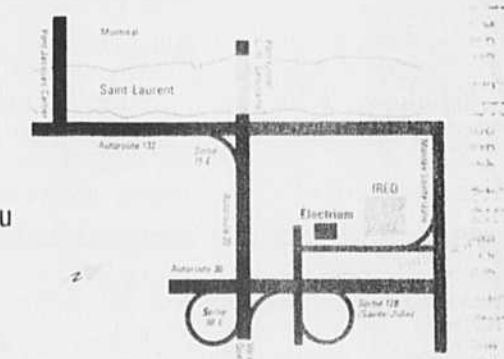
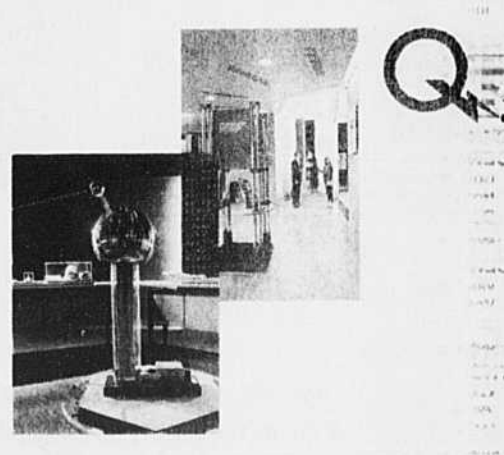
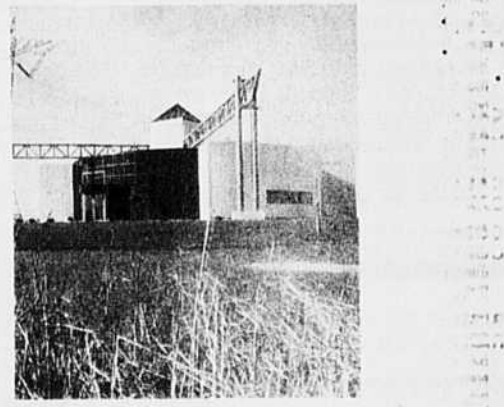
Pour vous y rendre, vous n'avez qu'à suivre le mini-plan. C'est tout juste à vingt minutes du centre-ville de Montréal, à 2001 de la rue Michael-Faraday, à Sainte-Julie.

Mais avant, prenez bonne note des heures d'ouverture. En juin, juillet et août, vous pouvez le visiter tous les jours de 9 h 30 à 16 h. De septembre à mai, l'Électrium est ouvert de 9 h 30 à 16 h du lundi au vendredi et de 13 h à 16 h le dimanche.

Mais avant, prenez bonne note des heures d'ouverture. En juin, juillet et août, vous pouvez le visiter tous les jours de 9 h 30 à 16 h. De septembre à mai, l'Électrium est ouvert de 9 h 30 à 16 h du lundi au vendredi et de 13 h à 16 h le dimanche.

Mais avant, prenez bonne note des heures d'ouverture. En juin, juillet et août, vous pouvez le visiter tous les jours de 9 h 30 à 16 h. De septembre à mai, l'Électrium est ouvert de 9 h 30 à 16 h du lundi au vendredi et de 13 h à 16 h le dimanche.

Entrée libre



RON MARTIN
Œuvres récentes
jusqu'au 13 juillet
WADDINGTON & GORCE INC.
2155 rue Mackay,
Montréal H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark suite 100
Montréal (514) 849-1165

MEL BOYANER
Acryliques et Lithographies
L'exposition se poursuit
jusqu'au 6 juillet

VINS/chronique

Gigantesque Vinexpo, merveilleux vins de glace

Noël **MASSEAU**
Pierre **SEGUIN**

VINEXPO 91, la sixième édition du Salon mondial du vin et des spiritueux, a fermé ses portes à 17 heures vendredi dernier après avoir accueilli quelque 50 000 visiteurs venus de 90 pays différents et engendré des retombées économiques évaluées à 20 millions \$ pour Bordeaux, ville hôte, à tous les deux ans, du plus grand rassemblement mondial de professionnels du vin.

Dans le monde du vin, on fait un usage souvent immodéré des superlatifs. En ce qui concerne Vinexpo toutefois, la réalité dépasse presque les mots : un édifice d'un kilomètre de longueur sur 50 mètres de largeur (dix terrains de football américain) muni d'un système de climatisation flambant neuf d'une valeur de 10 millions \$, 2100 exposants venus de 38 pays différents, 150 hôtesses/interprètes, 20 rencontres (séminaires, colloques, etc.), 25 dîners et soirées de gala, 25 dégustations spéciales dont quelques-unes comprenant jusqu'à 90 vins, etc. etc.

Pour l'amateur de vin, c'est le paradis : « Je me sens comme un enfant dans un magasin de bonbons, je ne sais plus par où commencer », nous confiait un confrère torontois pourtant habitué à ce genre de manifestations. Effectivement que faire quand on se retrouve devant plusieurs milliers de vins à déguster ? Si on est méthodique, il faut s'établir une liste prioritaire et ne pas en déroger. Au contraire, si l'aventure nous attire davantage, les surprises et les découvertes ne manquent pas. Elles peuvent même surgir au moment où nous les attendons le moins comme ce fut notre cas.

Les vins de glace d'Ontario

Parmi les 600 stands de Vinexpo, il s'en trouvait un, assez petit, au-dessus duquel un drapeau canadien avait été déployé. Difficile de le rater ! La curiosité nous y poussa. Ce fut la révélation. Après avoir dégusté une dizaine de vins blancs secs présentés par la Canadian Vintners Quality Alliance, dont quelques-uns d'excellente tenue, nous passâmes aux vins de glace, un produit fort rare dont l'Allemagne avait le quasi-monopole jusqu'ici.

Parmi ces cinq vins liquoreux d'un niveau de qualité très élevé, deux étaient absolument époustouflants, à couper le souffle littéralement. Issus de la vendange 1989, la meilleure selon le directeur exécutif de l'association, Peter Gamble, ces vins sont d'une richesse olfactive et gustative qu'une description ne peut pas vraiment traduire. Malgré leur différence de style, les deux producteurs, les vignobles Reif et Inniskillin, produisent des vins exubérants, concentrés, harmonieux, d'une fraîcheur impeccable et d'une longueur infinie. Si on peut encore employer le terme nectar sans paraître ridicule, il ne faut pas hésiter à le faire dans le cas de ces vins tout à fait exceptionnels. Le vin de la maison Inniskillin a d'ailleurs remporté un prestigieux Citadelle d'or au Challenge international du vin tenu à l'occasion de Vinexpo. Tout à fait mérité.

Espérons que la SAQ a eu vent de cet exploit car il serait vraiment dommage que des vins produits si près de nous ne soient pas offerts aux amateurs québécois.

Parlant de Québécois, soulignons



qu'ils étaient fort nombreux à Vinexpo. Et tous, du président de la SAQ au chroniqueur du DEVOIR en passant par les sommeliers et les conseillers en vin, semblaient très contents de s'y trouver. Les plus nombreux étaient évidemment les agents promotionnels venus saluer leurs producteurs et peut-être en dénicher d'autres car, comme nous le disait Daniel Laforte, vice-président aux ventes de la maison Seagram, « il y a là une mer de producteurs pour qui leurs produits sont les meilleurs et qui recherchent un distributeur ou un acheteur susceptible de rentabiliser quelque peu leur opération ». Une autre occasion d'allier l'utile à l'agréable.

Festival d'été de Québec

À l'occasion de sa 24e édition, le Festival international de Québec s'est assuré de la collaboration de la Société des Alcools du Québec pour lancer une loterie exceptionnelle qui allie actualité culturelle et amour du vin.

Pour les éternels optimistes que la récession n'a pas acculé à la faillite, cette organisation bien connue de la vieille capitale met en vente 500 billets de tirage à 100 \$ l'unité. Le tirage aura lieu le 14 juillet prochain et l'heureux gagnant deviendra propriétaire d'une collection de 155 bouteilles de vins et de spiritueux et d'un cellier d'appartement d'une valeur totale de 10 000 \$. Les noms des vins les plus prestigieux s'y trouvent : Yquem, Pétrus, Mouton-Rothschild, Montrachet Marquis de Laguiche, Clos de Tart, Côte Rotie La Mouline et La Landonne de Guigal, Dom Pérignon, etc.

K de Krevel 1989

Chaleur oblige, les bons vins blancs sont très bienvenus. Malheureusement les vrais bons sont souvent hors de prix. Il faut chercher. Parfois, des noms et des appellations inconnus peuvent réserver des surprises. Cela nous semble le cas pour un vin au nom assez bizarre, le K de Krevel 1989 vendu aux maisons des vins à 17,63 \$. L'appellation Montrachet fait partie de la région de Bergerac au sud-ouest de Bordeaux. Les cépages sémillon et sauvignon blanc servent à l'élaboration des vins blancs.

Le K de Krevel 1989 est assez pâle, or vert tout au plus. Au départ, le nez est un peu timide mais il s'ouvre tranquillement et développe une belle complexité faite d'arômes de fruits mûrs (melon, agrumes), de nuances fumées et vanillées et d'une touche florale. La bouche frappe surtout par sa rondeur, son équilibre, sa fraîcheur et une finale plutôt longue pour un vin de ce prix. Un très bon rapport qualité/prix. 16/20

RESTAURANTS/chronique

De quoi en perdre son latin

Josée **BLANCHETTE**

L'HÔTELLERIE vit des heures pénibles et la restauration n'est pas de reste en cette période où le touriste se fait anormalement rare. Une petite visite avortée dans un restaurant de l'Île Perrot (le Coeur de L'Île pour ne pas le nommer) m'a permis de constater que même le menu peut-être dramatiquement modifié en ces temps de crise. Du gésier de canard confits sur lit de mesclun on passe allègrement au hot-dog moutarde-chou, sans crier gare !

Le Latini fait partie de ces restaurants qui ont su s'en tenir à une seule et même vérité depuis l'ouverture. Mis à part le décor magnifiquement rafraîchi il y a deux étés, la cuisine est restée tout aussi vraie, aussi italienne et le service bien latin. Sur cette terrasse couverte on oublie presque l'environnement très urbain, le Complexe Guy-Favreau voisin et le boulevard René-Lévesque. Ne reste que la fraîcheur du marbre, le romantisme des chaises de faux rotin, les plantes, les petites lampes à l'huile sur chaque table et leur éclairage diffus et le menu, bien sûr, séduisant de choses bonnes à entendre, parce qu'écrites en italien.

Dès l'entrée, le Latini vous fait saliver avec un étalage d'antipasti, des plateaux de fruits frais, des casiers de sorbets colorés, une niche vitrée où se fabriquent les pâtes quotidiennement. D'ailleurs ce restaurant réussit entre toutes choses à refléter l'esprit d'une cuisine faite pour vibrer avec la venue de la belle saison. Fraîcheur, couleurs, naturel réussissent mieux à la cuisine italienne que tous les déguisements au monde.

Parmi les antipasti, les légumes grillés rendent justice au jardin-potager. Qu'on choisisse les pleurotes tout simplement ou encore le *grigliata all'Ortolano*, on retrouve l'essentiel du panier à provisions sur cette assiette : de fines tranches d'aubergines, de courgettes, de carottes, d'oignons, de poivrons jaunes et rouges simplement arrosées d'huile d'olives et saupoudrées de basilic. Quelques touts de poivrière (sur chaque table) soldent cette assiette d'une exquise simplicité.



PHOTO JACQUES GRENIER

Le Latini fait partie de ces restaurants qui ont su s'en tenir à une seule et même vérité depuis l'ouverture. Mis à part le décor magnifiquement rafraîchi il y a deux étés, la cuisine est restée tout aussi vraie, aussi italienne et le service bien latin. D'ailleurs ce restaurant réussit entre toutes choses à refléter l'esprit d'une cuisine faite pour vibrer avec la venue de la belle saison.

On peut d'ailleurs faire tout un repas par temps chaud de ces antipasti légers et colorés. Le *carpaccio* modifié un peu par l'assiette traditionnelle mise au point par le Harry's Bar et réunit plusieurs tranches de filet mignon. Ces tranches fines (et non transparentes) ont été aplaties avec le plat du couteau. Enduit de basilic à l'huile et réveillé par le citron, le carpaccio se double d'une assiette de fromage *frulano* tranché mince, histoire d'apporter un pendant salé et de susciter une certaine soif du vin !

À la table d'hôte du Latini, les choix se bousculent et tant l'amateur de viandes, d'abats, de poissons ou de pâtes y trouve son compte. En entrée, les *gnocchi rosa al gorgonzola* offrent un joli coup d'oeil. Colorés au jus de betterave, ces gnocchi aux pommes de terre tranchent avec la douceur de la sauce au fromage gorgonzola bien crémeuse. On en ferait volontiers un repas !

Suivent les ris de veau *romagnolo*, d'une simplicité et d'une maîtrise à faire pleurer. L'équilibre des saveurs et des textures dans cette assiette

frôle le génie et pourtant on n'y retrouve, hormis des ris parfaitement nettoyés, qu'un peu de crème, du vin blanc, de la tomate fraîche, des champignons et du basilic. Basta ! Des pommes de terre sautées et des haricots verts composent la garniture. Mentionnons que la cuisson des ris est exemplaire.

Le pain dans cette corbeille prêche en faveur de la mère patrie et traduit l'amour du bon pain farineux comme l'aiment les Italiens. La carte des vins est un hymne à Bacchus et offre un choix rare de 587 crus différents répartis entre 42 000 bouteilles et presque exclusivement italophile. Vous avez ici l'une des caves les mieux garnies en ville et généreuse d'importations privées. Sa conception signée Jean Aubry permet également des dégustations privées dans une salle prévue à cet effet. Les amoureux du vino en perdront leur latin. Même le vin de table vénitien (rouge, blanc ou rosé) a plus de vertus que de vices, c'est tout dire !

Au chapitre des *dolce* (les douceurs), on retrouve plusieurs choix. Si comme nous vous préférez la fraîcheur, les sorbets constituent une excellente finale. On ne perd rien du fruit au profit du sucre dans cet assortiment kiwis, fraises et oranges. Si la crème ne vous indispose pas, le *gianduja*, un gâteau glacé au chocolat saura combler cette fin de repas. Gavée de pépites de chocolat fin et d'amandes grillées, cette pointe de glace crémeuse taillée dans le gras de la volupté fait partie des attractions du Latini. Des *biscotti* à l'orange et aux amandes de même que les traditionnels morceaux de nougat et de chocolat sont toujours offerts à l'heure de l'espresso. Récession ou pas, on sait vivre !

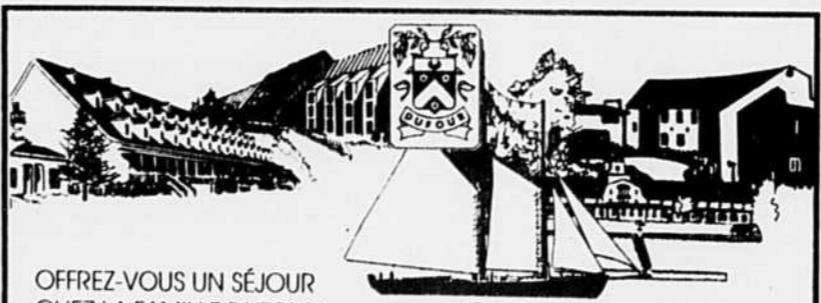
Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 50 \$ avant vin, taxes et service.

Pour : Un cadre exquis côté cour ou côté jardin et une cuisine à la hauteur. Des petites attentions délicates. Une cave à vins renommée.

Contre : Une réflexion machiste que notre voisine de table Lise Payette n'aurait pas appréciée : le « Voilà les filles » au moment de l'addition... Superflu !

Le Latini
1130 rue Jeanne-Mance
tél. 861-3166
Fermé le dimanche

À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC



OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR CHEZ LA FAMILLE DUFOUR

MONT SAINTE-ANNE

HÔTEL VAL-DES-NEIGES: Centre de villégiature et de congrès situé au pied du mont Sainte-Anne, 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure, sauna, tourbillon, salle d'exercices, salles de réunions (12). Demandez notre forfait "Évasion dans l'île", 2 nuits/3 jours P.A.M. à partir de 149 \$ p. pers., occ. dble jusqu'au 20 décembre 1991 ou nos autres forfaits: "Coeur à Coeur", "Golf", "Réunion d'affaires", etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711, FAX: (418) 827-5997, sans frais 1-800-463-5250, hôte: 1-800-361-6162.

BAIE SAINT-PAUL

AUBERGE LA PIGNORONDE: Auberge à flanc de montagne avec vue magnifique sur le Saint-Laurent. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure, bar-défente, ambiance chaleureuse, etc. Demandez notre forfait "Évasion vers l'Art", 2 nuits/3 jours P.A.M. (4 repas) à partir de 169 \$ p. pers., occ. dble sur semaine (du dimanche au jeudi) jusqu'au 12 juillet 1991 ou nos autres forfaits "Coeur à Coeur", "Douces Vacances", "Réunion d'affaires". Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 435-5505, FAX: (418) 435-2779. Sans frais 1-800-463-5250, hôte 1-800-361-6162.

ÎLE-AUX-COUDRES

HÔTEL CAP-AUX-PIERRES: Dans une ambiance familiale, 46 chambres tout confort, cuisine exceptionnelle, piscines intérieure et extérieure, billard, ping-pong, tournois sportifs, soirées animées, ambiance chaleureuse, etc. Demandez notre forfait "Évasion dans l'île", 2 nuits/3 jours P.A.M. (4 repas) à partir de 169 \$ p. pers., occ. dble jusqu'au 12 juillet 1991 ou nos autres forfaits: "Coeur à Coeur", "Golf", "Découverte du Fjord du Saguenay", "Safari visuel aux baleines", "Douces Vacances", "Réunion d'affaires", etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 235-4421, FAX: (418) 235-4607, sans frais 1-800-463-5250, hôte: 1-800-361-6162.

TADOUSSAC

HÔTEL TADOUSSAC: Grand manoir traditionnel entièrement rénové avec sa vue imprenable sur la baie de Tadoussac, le Saint-Laurent et le Saguenay. 149 chambres tout confort, cuisine réputée, piscine, tennis, marelle, golf, mini-put, excursions, etc. Demandez notre forfait "Évasion" 2 nuits/3 jours P.A.M. (4 repas) à partir de 169 \$ p. pers., occ. dble jusqu'au 12 juillet 1991 ou nos autres forfaits: "Coeur à Coeur", "Golf", "Découverte du Fjord du Saguenay", "Safari visuel aux baleines", "Douces Vacances", "Réunion d'affaires", etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 235-4421, FAX: (418) 235-4607, sans frais 1-800-463-5250, hôte: 1-800-361-6162.

ILE D'ORLÉANS

Auberge Chaumontot
Île d'Orléans

Au bord du majestueux fleuve. Une magnifique Auberge « 4 Fleurs de lys » où vous trouverez une salle à manger, Cuisine régionale, grillade et fruit de mer, chambres, piscine. Un site unique situé à St-François de l'Île d'Orléans.
Pour information ou réservation (418) 829-2735

RELAIS & CHATEAUX
LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS
CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE

LA PINSONNIÈRE: Un relais de campagne au confort incomparable, sous un même toit. Un must en Charlevoix. Vivez vos vacances hors de l'ordinaire. 28 chambres dont certaines avec baignoire remous et foyer ou avec lit à baldaquin et foyer. Piscine intérieure, sauna, tennis, centre équestre classique. Forfaits voyages de noces etc.. Offrez un séjour. Expositions œuvres de Riopelle jusqu'au 26 juin. (418) 665-4431.

ESTRIE / NORTH HATLEY

AUBERGE HATLEY: Plein air et gastronomie dans un décor d'autrefois. Un relais pour les gourmets-gourmands, classifié 4 fourchettes. Le charme d'une vieille demeure bourgeoise perchée sur une colline dominant le lac Massawippi. 25 chambres dont certaines avec foyer, bain tourbillon. Forfaits disponibles à partir de 100 \$ par pers. en occ. dble incluant soupers, déjeuners et service. Tél. (819) 842-2451

LAURENTIDES

HÔTEL L'EAU-À-LA-BOUCHE: Ste-Adèle. Un bouquet pour fleurir tente et tout le service auquel vous vous attendez, 26 chambres luxueuses. Golf et tennis, piscine à prox. Le restaurant vous servira une fine cuisine du marché, 4 fourchettes* et l'hôtel 5 fleurs de lys. Demandez nos forfaits. Té. sans frais de Mtl (514) 227-1415 ou 3229-2991. FAX, 229-7573.

MONTÉRÉGIE / SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU

HÔTELLERIE LES TROIS TILLEUX: A St-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer. 584-2231.

LAURENTIDES / VAL-DAVID

La Sapinière
Val-David 819-322-2020
Montréal 514-866-8262
Ext. de Mtl 800-567-6635
Toronto 416-889-7531
Fax 819-322-6510

PRIX DE QUATRE DIAMANTS

Endroit désigné pour joindre affaires et plaisir
À 1 heure de Montréal — 70 chambres — Cuisine raffinée — 4 fourchettes — 5 fleurs de lys — Prestigieuse cave à vin — Sports de saison — 6 salles de conf., équip. audio-visuel complet — FORFAITS VACANCES DISPONIBLES — 2 repas par jour, semaine et fins de semaine.

RESTAURANTS

Aux délices de Szechuan
Gastronomie pékinoise et szechuanaise
1735 St-Denis
844-5542
(Membre de l'A.R.Q.)
Le savoir-faire au service du savoir-vivre

Un bon conseil
Faites de l'exercice
LA FONDATION DU QUÉBEC DES MALADIES DU CŒUR

La Clef des Champs
Table Gourmande
L'apéritif sur une terrasse paradisiaque...
Un repas dans une verrière panoramique...
Une carte de vins de plus de 500 sélections magiques...
C'est la Clef des Champs, la chaleur de ses hôtes et de son site, qui s'associent au raffinement du service et de la gastronomie, le tout supporté par François Chartier, premier sommelier du Québec, qui sélectionne vos vins avec passion et qui vous offrira tous les lundis soirs, des repas conçus autour d'un seul vin, sa découverte de la semaine...
(ouvert tous les jours en soirée et le dimanche midi)
à 40 minutes de Montréal, sortie 69 de l'autoroute des Laurentides
La Clef des Champs
875, Chemin Ste-Marguerite, Sainte-Adèle, Québec J0R 1L0
Téléphone: 1-229-2857

EXCURSION

Le Saint-Laurent, ce mal-aimé

Sans ce joyau inestimable, le Québec ne serait pas ce qu'il est

Normand Cazalais

NOUS AVONS, à notre porte, à nos fenêtres, un joyau inestimable. Voici à peine quelques décennies, on aurait dit un pur joyau. Mais, depuis, la pollution y a fait son oeuvre et a entaché ses qualités originelles.

Qu'importe ! Le Saint-Laurent est un fleuve unique. Dont on ne devrait jamais se lasser d'apprécier les ressources.

La réalité, on le sait, est tout autre. Nous le regardons à peine, nous l'utilisons mal. Nous savons qu'il est là, géant liquide sans lequel le Québec ne serait jamais ce qu'il est, mais nous le prenons pour acquis. Et l'oublions.

Voici une quinzaine de jours, j'assistais à un colloque international organisé par le Secrétariat à la mise en valeur du Saint-Laurent et la Société de développement économique du Saint-Laurent (SODES) sur l'avenir du transport maritime et fluvial sur le fleuve. Tous les participants s'accordaient à dire que celui-ci pouvait être plein de grandes promesses dans la mesure où tous les partenaires, publics et privés, décident d'agir en conséquence.

Ce colloque se déroulait à Québec. Je pouvais voir le fleuve de ma chambre d'hôtel. Quel spectacle ! Le matin comme le soir, j'ai passé de longs moments à regarder — et, disons-le, à admirer — ce décor devenu pourtant familier : la vieille ville, ses pierres et ses toits pentus, Lévis sur l'autre rive, le Saint-Laurent qui se resserre au pied du cap, le va-et-vient des traversiers, l'Île d'Orléans qui se profile en aval. Décor familier qui de fois en fois exerce toujours la même fascination.

Durant la journée, j'essayais de profiter des quelques pauses pour m'échapper et marcher, seul ou avec d'autres, par les plaines d'Abraham vers les bancs de bois qui sont au balcon du fleuve. Minutes précieuses. Bouffées d'oxygène. Instants où l'esprit partait rêver sur la longue coulée du fleuve.

Pour revenir à Montréal, j'ai d'abord roulé sur le boulevard Champlain qui se glisse, à hauteur de l'eau ou presque, au pied des hauteurs de Québec. Et, encore là, le même plaisir d'être près du Saint-Laurent, malgré en certains endroits les entrepôts de pétrole au premier plan. Et toujours cette même impression d'étonnement devant l'entrelacs quasi aérien des masses jumelées des deux énormes ponts jetés au-dessus de la



Entre Québec et Montréal, le fleuve, pour peu que l'on se donne la peine de la regarder, recèle des richesses trop souvent oubliées.

« grande rivière qui marche ».

Puis, je vous l'avoue, j'ai résisté à la tentation d'emprunter l'autoroute qui permet d'aller si vite entre Québec et Montréal. Et, si vite, de perdre de vue le fleuve. Alors j'ai pris la sortie de Saint-Nicolas pour rejoindre la 132 qui, par la côte de Lotbinière et ses blancs villages, m'a conduit — moins rapidement mais plus en beauté — jusqu'à Bécancour et au pont Lavolette devant Trois-Rivières.

En fait, un tel circuit n'allonge le trajet que d'une trentaine de minutes, à moins, bien sûr, de céder à d'autres tentations comme celle, par exemple, d'arrêter, entre Sainte-Croix et le village de Lotbinière, à la pointe au Platon, là où la rive fait une profonde avancée dans le Saint-Laurent qui s'incurve. Un chemin mène au Domaine Joly De Lotbinière (418-926-2462) dont on peut, tous les jours et jusqu'à la Fête du Travail, de midi à 18 heures, visiter le manoir, construit en 1840, élégante construction de bois, remarquable pour la dentelle de ses galeries.

J'en ai profité pour jeter de longs regards vers l'autre rive et son Chemin du Roy. Vers ces bateaux, venus de destinations inconnues, souvent lointaines, qui, grâce au fleuve, vont profondément dans les terres du continent. Et je devenais matelot, l'espace de quelques minutes, me promettant de prendre cet été un traversier ou de faire l'une de ces excursions que proposent le *Louis-Joliet* à Québec, le *M/S Jacques-Cartier* à Trois-Rivières et tant d'autres navires depuis le lac des Deux-Montagnes jusqu'à la côte de Mingan.

N'ayons pas peur des mots : le Saint-Laurent est notre merveille à nous. Mais le savons-nous vraiment ? Ses îles, celles de Sorel, de Boucherville, de Montmagny, et d'autres appelées d'Orléans, Verte, aux Coudres, Anticosti, sont des univers en elles-mêmes. Des univers que le fleuve — notre fleuve — a fait naître et vivre. Des univers qui nous présentent un autre visage de nous-mêmes.

Se décidera-t-on un jour à aimer enfin le Saint-Laurent ?

P.S. En collaboration avec le ministère du Tourisme du Québec et une quinzaine de partenaires régionaux (ATR, Société des traversiers du Québec, Traverse de Saint-Siméon/Rivière-du-Loup), la SODES vient de produire la deuxième édition de la carte couleurs *Découvrons le Saint-Laurent*. Complétée d'un bref texte descriptif, celle-ci propose des circuits axés sur les attraits touristiques du Saint-Laurent et des rives (musées, plages, croisières, services de traversier, sites historiques, etc.) entre la frontière de l'Ontario et la traverse Matane/Baie-Comeau. Commanditée par Hydro-Québec et Ultramar, la carte *Découvrons le Québec* est disponible gratuitement dans les différents kiosques d'information touristique des ATR participantes et de Tourisme-Québec ainsi que dans 300 stations-service du réseau Ultramar.

Renseignements : Tourisme-Québec, à Montréal (514) 873-2015 ou, ailleurs au Québec, 1-800-363-7777.

TOURISME / chronique

Écotourisme ou nouveau tourisme ?

Normand Cazalais

IL N'Y A RIEN de tel qu'un bon dictionnaire. Voyons par exemple ce que le Robert dit au préfixe éco : « du grec *oikos*, maison, habitat ». Ainsi, une première définition du terme *écotourisme* pourrait être *voyager au sein de la maison, de l'habitat. Une autre, plus recherchée peut-être mais tout aussi valable, serait de dire que l'écotourisme cherche à réinsérer le voyageur au sein de la nature et des écosystèmes.*

Dans un texte récent paru dans *Téoros*, revue de recherche en tourisme publiée par l'Université de Québec à Montréal, je relevais les difficiles relations entre le tourisme et l'environnement qui vont souvent dans le sens du pire : pollution de lacs et de plages, ensembles immobiliers ou hôteliers défigurant des fronts de mer ou des versants de montagnes, spéculation, augmentations de taxes, dépeuplement des valeurs résiduelles, conflits sociaux, etc. Je notais également qu'à moins d'être absolument masochistes, les sociétés se doivent de concevoir et de promouvoir un tourisme qui sera au contraire un facteur important d'amélioration de l'environnement.

La semaine dernière, nous avons constaté en cette chronique la popularité croissante de ce qu'on appelle l'écotourisme (auquel le Robert n'a pas encore trouvé de définition). Pour ses adeptes et pour un certain groupe d'observateurs, l'écotourisme s'avère un élément de réponse à ce tourisme moderne qui bouleverse l'environnement naturel et humain. Allez dans les îles de la Méditerranée pour constater de quelle manière des espaces, des terroirs agricoles et des traditions sont radicalement transformés au contact soutenu du tourisme : il est beaucoup plus facile, on le sait, de gagner sa vie en servant les touristes qu'en peinant dans des champs au relief et aux sols difficiles. Même sous le soleil.

Mais l'écotourisme, tout méritoire soit-il, n'est et ne sera qu'une des multiples manifestations du tourisme, car ce phénomène trouvera toujours plusieurs modes d'expression. Et, il ne faut pas réserver à l'écotourisme à lui seul la responsabilité de rendre possible une meilleure intégration à l'environnement, c'est au tourisme tout entier, dans l'ensemble de ses facettes, qu'il appartient de se définir de nouvelles règles, de nouvelles valeurs, de nouveaux impératifs pour satisfaire cet objectif.

Harmoniser le tourisme et le développement va exiger, tant dans l'industrie touristique que chez les touristes eux-mêmes, de profonds changements dans les approches, les mentalités, les valeurs. Lier les destins du tourisme et de l'environnement demandera, par exemple, de ne plus considérer l'espace, les ressources qu'il recèle et les gens qui y vivent comme des ressources à consommer — à monnayer et à jeter au rebut après usage — mais comme des partenaires fragiles et autonomes qui doivent être respectés. Il faudra, entre autres, aller au-delà des modes, des goûts changeants de l'actualité. Il faut voir combien de gens bien intentionnés, soucieux de pratiquer un tourisme plus respectueux de l'environnement, se laissent

grignoter tout crus — pour faire du vélotourisme, de la marche en montagne, du camping, de la voile et j'en passe — par un commerce récupérateur qui a appris très vite qu'il peut être fort lucratif de leur vendre un tas de gadgets en attendant la prochaine mode au goût du jour. Les transformations devront être plus substantielles.

Ce sera largement une question d'éducation, c'est-à-dire d'apprentissage et d'assimilation de nouvelles façons de faire et de penser. Cela impliquera également un large débat sur la notion même de partage. Jusqu'ici, le débat, au cours des 50 dernières années, a surtout porté sur l'accessibilité universelle au tourisme, sur le droit de tout le monde d'aspirer au voyage. Il a aussi grandement porté sur ces deux pôles que sont l'espace et les équipements publics et l'espace et les équipements privés ; sur ce dernier point, il devra aller plus loin et poser les enjeux en termes d'espaces et d'équipements communautaires — à partager donc —, au-delà des distinctions entre le privé et le public.

Déjà, toutes les mesures prises pour dépolluer les lacs, donner des dents à des règlements de zonage et de construction, limiter le déboisement des rives et l'utilisation d'embarcations à moteur, réglementer l'aménagement des fosses septiques, vont en ce sens, du moins dans le domaine de la villégiature. À cet effet, il sera intéressant de suivre attentivement les suites du pari de Charlevoix pour qui, selon les termes de Pierre Tremblay, directeur de son association touristique régionale, dans ce numéro de *Téoros* portant sur le tourisme et l'environnement, « l'environnement est synonyme de tourisme dans Charlevoix ».

Il sera tout aussi intéressant de voir comment évoluera le dossier qui oppose présentement dans les Laurentides le long de l'emprise de ce qui fut le P'tit Train du Nord et, dans les Cantons de l'Est, entre Lennoxville et Beebe, le long d'une ancienne emprise ferroviaire abandonnée, les promoteurs de l'aménagement de pistes cyclables régionales à la compagnie Canadienne Pacifique qui veut vendre ces propriétés avec de solides profits et à bon nombre de riverains qui s'y opposent avec énergie, en soutenant notamment, selon les propos du maire de North Hatley, qu'une telle piste cyclable *coûtera trop cher*.

Ce dossier, je vous le dis, sera révélateur. À preuve, Alain Larouche, directeur général de l'Association touristique de l'Estrie et ardent défenseur du projet, soutient de son côté que celui-ci devrait rapporter 15 millions \$ par année en recettes touristiques, que « les projets de pistes cyclables fonctionnent partout » et, qu'en la matière, « le gouvernement a la chance de monter ses couleurs en environnement, et une certaine vision du Québec ». Rien de moins ! À sa façon, l'écotourisme pose la question : est-il possible d'être hôte et visiteur en ne se dénaturant pas, en ne modifiant pas — souvent de manière irréversible — l'environnement.

Note : La revue *Téoros* est disponible, au prix de 8 \$ le numéro, dans les grandes librairies des principales villes du Québec ou, par téléphone, au (514) 987-7747.

À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC

Vacances au Québec avec les **Gîtes du passant**
Gîtes à la Ferme Maisons de campagne

GASPÉSIE
LE GÎTE: À 18 km de Matane, face au fleuve, accueil chaleureux et déjeuner copieux. Attractions: îles de Matane, montée du saumon, jardin de Métis, théâtre barachois. Venez faire vos provisions de crevettes. G.P.: 35-40\$ pour 2. (418) 737-4896.

QUÉBEC

MANOIR DU LAC DELAGE: Situé à 20 minutes au nord de Québec, au pied des Laurentides. Chambres spacieuses et suites. **THÉÂTRE D'ÉTÉ.** Piscine intérieure et extérieure, mini-golf, voile, planche à voile, pédalo, tennis, bicyclette, sauna et bains tourbillons. **FORFAIT ÉTÉ** incluant chambre, repas du soir et petit déjeuner et accès aux activités sportives: à partir de 80.00 \$ p.p. par jour, occ. double. Aussi disponible: **FORFAIT GOLF — FORFAIT THÉÂTRE — EXCURSION EN RAFTING.** Réservation: 1-800-463-2841 ou 1 (418) 848-2551.

AUBERGE LES QUATRE TEMPS-LAC BEAUPORT: A 15 min. de Québec. Centre Équilibre Santé Isabelle Lapointe. Chambres avec bain tourbillon, golf, équitation, sports nautiques. 1-800-363-0379.

ESTRIE - MAGOG - ORFORD

Auberge la maison Otis
Prévoyez-vous de l'ambiance toute spéciale d'un hôtel à la campagne. Nos condominiums de luxe, dans la région du Mont Sutton, du Mont Glen et du Lac Brome sont disponibles la semaine et la fin de semaine. Restaurant et bistro. Du plaisir pour tous. Forfait week-end 2 jours, 146\$ p.p. suite, 116\$ p.p. studio, incluant les repas. Réservations: (514) 263-3294 - Brome ouest, Qc JOE 2P0

POUR ANNONCER DANS CETTE RUBRIQUE, CONTACTEZ JOHANNE GUIBEAU AU 1-800-363-0305

Auberges Romantik

CHARLEVOIX - POINTE-AU-PIC

AUBERGE DES TROIS CANARDS: Située au pied des montagnes de Charlevoix et surplombant le fleuve St-Laurent, l'Auberge vous accueille dans un atmosphère paisible et chaleureuse. Le confort moderne y est de mise dans un cadre d'autofais. Laurent au Mérite de la restauration en 1989, la bonne chère vous enchantera. Tarifs printanier jusqu'au 24 juin. Rabais de 15% sur présentation de ce coupon. Golf, excursions sur le St-Laurent. Réservations: 418-665-3761 Pointe-au-Pic.

ESTRIE

MANOIR HOVEY ★★★★★

L'héritage d'un manoir ancestral, des jardins fleuris embaumant les rives d'un lac cristallin, hébergement et cuisine haut de gamme (5 fleurs de lys et 4 fourchettes), 35 chambres exclusivement décorées, la plupart avec vue sur le lac et les combinaisons de lit à baldaquin, balcon, bain tourbillon et foyer, 2 petites plages, piscine chauffée, tous les sports nautiques et tennis; **VOILA LE MANOIR HOVEY**, idéal aussi bien pour une halte que pour un long séjour. Forfaits-vacances à partir de 85 \$/pers./jour Incluant souper, petit déjeuner, service, taxe et récréation. TPS en sus. Manoir Hovey, Lac Massawippi, North Hatley, Qué., J0B 2C0. Tél.: (819) 842-2421.

CHARLEVOIX

la maison Otis
FORFAITS: Prix exceptionnel en semaine et fin de semaine à partir de 64 \$ p.p. (P.A.M.) par jour, occ. dbl. 30 chambres toutes catégories. Salles à manger réputée, 4 fleurs de lys et 4 fourchettes. Piscine intérieure, saunas, bain tourbillons. Boîte à chanson. Centre de santé-beauté. Boutique d'art. Au coeur du Baie St-Paul artistique, 23, rue Saint-Jean-Baptiste, Baie Saint-Paul. (418) 435-2255.

Auberge de Pointe-au-Pic
Une auberge de calme et de détente, située à Pointe-au-Pic, au coeur de Charlevoix. Vue imprenable sur le fleuve. Cuisine évolutive et raffinée du chef Régis Hervé, classifiée 4 Fourchettes. Forfaits semaine et fin de semaine. **418-665-3731**

AUBERGE LES SOURCES
Forfait de mai et juin au prix de l'an passé. Un choix de qualité... Réservez tôt!
8 rue des Pins, C.P. 458, Pointe-au-Pic, Qc G0T 1M0 (418) 665-6952

The PHANTOM of the OPERA
Pour réservations Voir annonce en page A-3.

VACANCES DE LUXE À BICYCLETTE
Imaginez-vous à bicyclette sur de belles routes de campagne avec des séjours confortables dans les meilleurs châteaux et auberges couronnés de succulents dîners... Pour recevoir notre catalogue complet sur les destinations-vacances à bicyclette au Vermont, en Nouvelle-Angleterre, en Europe et au Japon, appelez-nous ou écrivez-nous.
AVENTURES MONDIALES 843-6526
194, rue Saint-Paul ouest bureau 200 Montréal, Qc H2Y 1Z8 **1-800-465-0178**

corail tours **MARTINIQUE GUADELOUPE 849-7900**
SUPER VOL SEUL. À PARTIR DE 299\$ (425 TAXES)
BUNGALOWS, STUDIOS, VILLAS, VOITURE DE LOCATION SUR DEMANDE
SPÉCIAL AVION + HÔTEL À PARTIR DE 399\$ (170\$ TAXES)
SPECIALISTE DES ANTILLES Permis du Québec

DES IDÉES, DES ÉVÉNEMENTS

Souveraineté et maturité intellectuelle

Jacques Genest
Fondateur de l'Institut de recherches cliniques de Montréal

JAMAIS depuis l'accession au pouvoir du Parti québécois et depuis l'entente du lac Meech, torpillée par un chef autochtone du Manitoba et par deux premiers ministres de petites provinces (4 % de la population canadienne), n'a-t-on jamais autant entendu parler de souveraineté au Québec. Personne ne se pose la question à savoir si nous avons la maturité intellectuelle et les moyens d'établir cette souveraineté ?

Il est vrai que le peuple canadien-français a fait beaucoup de progrès quant à l'enseignement de masse, mais il est aussi vrai que nous avons été passablement statique quant à la promotion de la plus haute compétence et à la poursuite de l'excellence. C'est que ces deux objectifs allaient à l'encontre de l'anti-élitisme et de l'égalitarisme des hauts fonctionnaires et de ceux que l'on appelle pompeusement nos « intellectuels ».

Il n'y a rigoureusement aucune publication intellectuelle multidisciplinaire où un « honnête homme » pourrait exprimer des opinions sur des sujets généraux et d'ordre culturel, et cela dans tous les domaines de l'activité humaine. Nous n'avons vraiment aucune revue sérieuse sur le plan de la culture générale.

À quand une grande revue intellectuelle, multidisciplinaire et d'expression française, soutenue par l'État, à l'intention de « l'honnête homme » ?

Devant cette carence si grave, si fondamentale, j'aimerais faire une suggestion. Malgré les déficits que connaissent nos quatre universités francophones (Montréal, Université du Québec, Laval et Sherbrooke), pourquoi chacune d'entre elles ne contribuerait-elle pas un montant d'environ 200 000 \$/année, soit environ 0,001 % de leur budget, pour soutenir une revue académique de culture générale et de haute qualité intellectuelle dans des domaines d'ordre général ?

Une autre possibilité serait que l'Institut québécois de recherche sur la culture subventionne une telle revue. Ce serait un excellent moyen de stimuler la productivité intellectuelle en donnant à tous ceux qui sont préoccupés de la vie intellectuelle des Canadiens français un moyen de choix pour s'exprimer et échanger des points de vue.

Les universités et les associations professionnelles pourraient même insister auprès de tous leurs professeurs de souscrire à une revue comme *Médecine-Science*, subventionnée par les gouvernements fédéral et québécois (ce dernier à raison d'environ un demi-million de dollars), dont le but principal est de favoriser l'expression française de la médecine contemporaine, et dont le nombre d'abonnés atteint environ 4000.

À quand une grande revue intellectuelle, multidisciplinaire et d'expression française ?

AVIS Soutenances de thèse

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences
Département de science politique

Monsieur Thierry Berthet soutiendra sa thèse de doctorat portant sur: **L'autonomisation des colonies de peuplement: le cas de la Nouvelle-France.** Jeudi le 4 juillet à 14h00 local 4145.

Monsieur Julian Castro Rea soutiendra sa thèse de doctorat sur: **La démocratisation du Mexique.** Vendredi le 5 juillet à 14h00, local 4145.

Adresse: Pavillon Lionel Groulx, 3150, rue Jean-Brillant.

Les soutenances sont ouvertes au public.

Pour informations: 343-6588

Denis Monière
Directeur

Le monde oublie Haïti

Aujourd'hui plus que jamais, l'aide canadienne et étrangère est essentielle

Ginet Touzel

Présidente du conseil d'administration de l'Association québécoise des organismes de coopération internationale (AQOCI).
Extrait d'une lettre expédiée à Barbara McDougall, secrétaire d'État aux Affaires extérieures du Canada

QUATRE MOIS après l'investiture du gouvernement démocratiquement élu en Haïti, l'équipe gouvernementale du président Jean Bertrand Aristide et du premier ministre René Préval continue de porter les aspirations du peuple.

La volonté d'instaurer un État de droit demeure présente. Des progrès intéressants sont notés pour ce qui est de la sécurité. Des réformes administratives se poursuivent dans la fonction publique et dans les entreprises d'État, afin d'enrayer la corruption.

Cette lutte engagée pour la démocratie, pour le changement véritable de la société, permet aux Haïtiens et Haïtiennes de témoigner de leur fierté et de leur dignité. Leur appui au gouvernement reste actif et confiant. Toutefois, cet espoir national ne semble point trouver d'écho très favorable auprès de plusieurs gouvernements des pays du Nord.

L'indifférence internationale

En effet, l'enthousiasme de ces pays, pour la mise en place du processus électoral à l'automne 1990, fait maintenant place à une grande indifférence à l'égard des mesures prises par le gouvernement élu pour l'instauration de la démocratie.

Comment se fait-il que le gouvernement canadien, chaud partisan de la démocratie et des droits de la personne, tarde tant à manifester de façon concrète sa solidarité à l'égard du gouvernement haïtien, qui s'est engagé à respecter la constitution et à travailler pour une société de droit ? Nous nous étonnons. La planification bilatérale avec le gouvernement haïtien n'a même pas encore débuté : c'est-à-dire donc que les nouveaux programmes bilatéraux canadiens en Haïti ne pourront être véritablement mis en marche avant l'automne 1992.

Pourtant, la coopération canadienne n'avait-elle pas contribué à la réalisation des élections de décembre 1990 ? Les lendemains des élections ne sont-ils pas plus cruciaux pour la vie de la démocratie que la « journée des urnes » ? Il est donc urgent que les déclarations d'ouverture et de solidarité des responsables canadiens de l'aide s'articulent dans des gestes concrets.

Une réunion à Paris sur Haïti

La réunion du Groupe consultatif de la Banque mondiale (sur l'assistance bilatérale et multilatérale à Haïti), qui se tiendra à Paris le 10 juillet prochain, offre à notre avis au



PHOTO BENOIT AQUIN (STOCK)

Enfant haïtien buvant du sérum anti-diarrhée.

gouvernement canadien une occasion privilégiée de prendre l'initiative et de promouvoir une assistance internationale qui apporte un soutien adéquat aux politiques de développement du nouveau gouvernement haïtien.

populations, car ces mesures ne tiennent pas compte de la spécificité de ces pays. Pour ce qui est d'Haïti, il nous apparaît nécessaire de tenir compte du programme d'autosuffisance alimentaire et agricole annoncé par le gouvernement.

Comment se fait-il que le gouvernement canadien tarde tant à manifester de façon concrète sa solidarité à l'égard du gouvernement haïtien, qui s'est engagé à respecter la constitution et à travailler pour une société de droit ?

Lors de cette importante rencontre en effet, le Fonds monétaire international et la Banque mondiale ne manqueraient pas de formuler des propositions quant aux mesures de redressement économique et d'ajustement structurel qu'ils attendent du gouvernement haïtien. Le gouvernement canadien, croyons-nous, devra s'assurer que ces mesures ne vont pas à l'encontre de la politique nationale de développement du gouvernement haïtien et, qu'à contrario, elles soutiennent celle-ci.

En ce sens, nous invitons le gouvernement canadien à appuyer les mesures d'assistance et de financement qui sauront rendre plus efficiente l'agriculture locale, à refuser son accord à tout programme d'ajustement structurel qui exigerait la libéralisation des échanges sans tenir compte donc des objectifs d'autosuffisance agricole du gouvernement haïtien.

Que faire ?

L'Assemblée générale de l'AQOCI invite donc le gouvernement canadien à passer à l'action et à manifester sa solidarité au peuple haïtien en faisant siens les engagements suivants :

1— Augmenter en argent le volume de l'aide financière destinée à Haïti. À cet effet, nous invitons le gouvernement à :

(a) prendre la décision au sein du cabinet ministériel de débloquer le plus rapidement possible une aide importante à Haïti;

(b) réaliser avec le gouvernement haïtien une planification bilatérale qui sera opérationnelle dans les meilleurs délais;

(c) continuer à renforcer l'action des ONG auprès des organisations paysannes et ouvrières.

2— Prendre l'initiative, à la rencontre de Paris, d'inviter les autres pays participants à refuser de soumettre l'aide internationale à Haïti à l'application de toute politique d'ajustement structurel contraire à la politique nationale de développement du gouvernement haïtien.

3— Faire des pressions auprès des pays participants à cette même rencontre pour que soit annulée la dette extérieure totale d'Haïti, estimée à 900 millions de dollars.

Nous comptons bien que le gouvernement canadien manifestera prochainement à l'égard du peuple haïtien une solidarité à la mesure des luttes sociales et démocratiques de celui-ci.

Il n'y a jamais eu de « camps de concentration français »

Bernard T. Daudier

JE ME PERMETS d'attirer votre attention sur l'article intitulé : « Mitterrand, le triomphe de la *realpolitik* », de Sylviane Tramier, en date du 13 mai 1991 (page 11).

La légende de la photo centrale se lit comme suit : « Visitant l'ex-camp de concentration français de Struthof, en 1985. »

Qu'en 1991, on puisse écrire : « l'ex-camp de concentration français de Struthof... » relève du mépris de l'histoire, ou de l'ignorance de cette dernière, ou encore d'un manque de rigueur professionnelle mais qui, quelle que soit la raison, constitue une forme de désinformation inacceptable et demande un rectificatif : le camp de Natzweiler-Struthof (ou Natzwiller-Struthof) était un camp d'extermination nazi, en territoire français annexé.

En effet, pendant la Deuxième Guerre mondiale, les camps de concentration allemands, dont les premiers ont été créés en 1933 pour l'élimination de tout adversaire du pouvoir nazi, étaient installés en territoire allemand ou en territoires annexés au troisième Reich. On en comptera une centaine.

Ce fut le cas du Struthof qui s'appelait d'ailleurs « Konzentrationslager Struthof-Natzweiler ». En 1940, trois départements français, le Haut-Rhin, le Bas-Rhin et la Moselle étaient annexés de fait et devenaient territoire allemand relevant du gouvernement allemand, après l'expulsion vers le territoire occupé français de près de 500 000 Lorrains.

C'est donc dans cette région des Vosges devenue allemande que fut décidée par les autorités nazies la création d'un camp « d'extermination par le travail » en vertu d'une loi formulée par le Général SS Pohl, inspecteur général des camps (Vernichtung durch Arbeit).



La photo de l'agence AP qui a donné lieu à la légende incriminée.

Les sites de ces derniers camps d'extermination étaient conditionnés par les nécessités de la machine de guerre allemande. Les déportés étaient utilisés pour effectuer des travaux de dur labeur allant de terrassements, creusement de tunnels, création d'usines souterraines aux coupes de bois, etc.

En septembre 1940, le Standartenführer des SS, Blumberg, décida d'installer à Natzweiler (Natzwiller), au lieu-dit du Struthof, près de Rothau, à 50 kilomètres au sud-ouest de Strasbourg, un camp de concentration qui devint le seul camp d'exter-

mination nazi sur le territoire français annexé. Le camp a été construit par 1500 détenus. Il fut occupé tout d'abord par 800 déportés allemands.

Le nombre exact de déportés passés à Natzweiler-Struthof est difficile à préciser ainsi que le nombre des victimes. Si certains décès, ceux des Français en particulier, étaient régulièrement enregistrés, les Russes, les Tziganes et les Juifs sont disparus sans laisser de traces.

Ce qui est certain, c'est que les morts se sont comptés par milliers, morts de froid, d'épuisement, de maladie, déshydratés par les chiens ou abattus d'un coup de pistolet dans la nuque (*Nackschuss*) par les SS ou encore, pendus. Autres atrocités, la mort des 108 membres du réseau

français de résistance « Alliance », dont certains ont été tués par injection d'essence ou d'acides dans les veines.

Au camp même, logeait près de 8000 personnes tandis que 14 000 autres détenus travaillaient dans 18 « *Arbeitskommandos* » (groupes de travail à l'extérieur du camp). Les premiers déportés français sont arrivés à Natzweiler en juillet 1943. Leur nombre augmentera jusqu'en septembre 1944, avec les populations déportées de villages entiers rafelés dans les Vosges et en Lorraine.

Dans une des baraques, au Block 5, logeait les survivants des chambres à gaz, où les médecins nazis étudiaient sur eux les lésions produites par de nombreux gaz. C'était le professeur Haagen qui était responsable de ces expériences, comme celles qu'il effectuait sur des Tziganes et des Juifs envoyés spécialement d'Auschwitz.

Ces camps du désespoir, dont la plupart portaient en fronton, sur les portes d'entrée, l'inscription : « *Arbeit macht Frei* » (« La liberté par le travail »), ont été ce que le régime nazi a fait de pire : seule la mort vous y rendait libre.

N'en harassons pas les Allemands d'aujourd'hui, la très grande majorité d'entre eux n'étaient pas nés à cette époque. Mais n'escamotons pas nos plus ces réalités de l'histoire et surtout évitons les erreurs menant à des interprétations fausses et à la confusion, comme de parler de « l'ex-camp de concentration français de Struthof », ne serait-ce que pour le respect dû aux déportés et à ceux de nos familles qui ont été victimes d'une aberration qui fit en Europe près de 12 millions de morts, dont environ 6 millions de Juifs.

Les Expos et le capitalisme communautaire

Claude Cardinal
Avocat montréalais

LES EXPOS ont changé de main. Ils sont maintenant la propriété d'une belle brochette d'entrepreneurs, principalement québécois et francophones. Ils ne sont pas « plus » québécois; ils le sont demeurés. M.M. Bronfman et Webster faisaient des affaires ici depuis belle lurette, bien avant le Fonds de solidarité, Proviso et Cascades. Mais les propriétaires sont plus francophones.

Cet achat atteste de la vigueur de l'entrepreneurship québécois. Il y a 10 ans, cette transaction n'aurait pas été possible. Le consortium qui s'est porté acquéreur des Expos comprend, entre autres, Proviso, Cascades, Télémedia, le Fonds de Solidarité de la FTQ et la Fédération des caisses populaires de Montréal. Ces participants, aux côtés de Bell Canada Entreprises et Canadien Pacifique, sont en fait des nouveaux venus sur la scène financière. Certains n'existaient pas il y a quelque temps encore. Jusqu'à maintenant, ils étaient surtout connus dans leur champ d'activités. Désormais, ils ont une image publique plus grande.

Cette transaction permet de redorer un peu l'image de la force économique nouvelle des francophones québécois. Après la réorganisation de Canam Manac, les difficultés de Raymond Malenfant, les vacillements de Lavalin, tous affectés du même problème (expansion par la diversification financée par des emprunts trop lourds), voilà un groupe d'entreprises dirigé par quelques firmes québécoises qui ont conclu une transaction dont la transparence est la première des caractéristiques. Achever les Expos, ça fait plus causer que la vente de Blitrite. C'est plus *glamour*. Claude Blanchette au baseball ou au hockey, c'est en soi une révolution. À défaut d'un puissant capital privé, le Québec s'en donne l'apparence, non sans vraisemblance.

En fait, ces entrepreneurs québécois, en constituant un consortium d'achat d'entreprise, ont utilisé la même méthode que leurs pères. À défaut de capitaux suffisants, on se regroupeait : voir le Mouvement Desjardins et Proviso. Ces entreprises, issues du sentiment collectif et du sens du regroupement, participent elles-mêmes à un autre regroupement. Ce n'est pas le premier (voir l'achat des Nordiques) et ce ne sera pas le dernier.

Sans la contribution du gouvernement, l'entreprise aurait eu des ratés. Il semble bien qu'on ne puisse encore se passer de l'État.

Évidemment, l'État s'ajoute à ces entreprises. L'apport en capital de la Ville de Montréal et le prêt de la SDI ont été indispensables. Encore une fois, sans la contribution des pouvoirs publics, l'entrepreneurship québécois aurait eu des ratés. Il semble bien qu'on ne puisse encore se passer de l'État.

En effet, non seulement le gouvernement du Québec y est allé d'un prêt de la SDI mais encore les principales entreprises québécoises qui forment la majorité de ce consortium sont elles-mêmes les bénéficiaires de l'État québécois comme facteur actif de développement de l'entreprise québécoise.

Proviso serait depuis longtemps entre les mains de Sobey et son siège social démenagé sans la participation active de la Caisse de dépôt et placement. Cascades aurait difficilement levé des fonds importants sans le RFA, et donc du soutien gouvernemental. Le Fonds de Solidarité n'aurait jamais vu le jour sans la complaisance fiscale de l'État québécois. La Fédération des caisses populaires de Montréal n'aurait pu participer sans la vente de parts permanentes dont le succès tient inévitablement des avantages fiscaux qui leur sont attachés.

En bref, 54 % de la contribution au consortium est le fait, soit des pouvoirs publics, soit d'entreprises largement redevables au secteur public. C'est significatif. Mais peut-il en être autrement ?

Lorsque d'autres peuples peuvent compter sur des gouvernements nationaux, une politique monétaire, des dépenses militaires, des mesures mesquines de protection des marchés, les Québécois peuvent bien réagir de leur petit État qu'il soutienne les efforts de regroupements qu'ils engagent. Cela fera sourire certains des Ontariens, mais ils oublieraient que, encore récemment, ils enviaient publiquement la Caisse de dépôt et placement.

Le capitalisme est très communautaire au Québec. Montréal maintient son apparence de ville importante en Amérique du Nord. Mais il lui faudra bien plus que du baseball pour demeurer vraiment Il lui faudra beaucoup d'autres regroupements de ce genre.